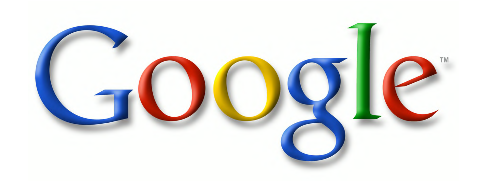
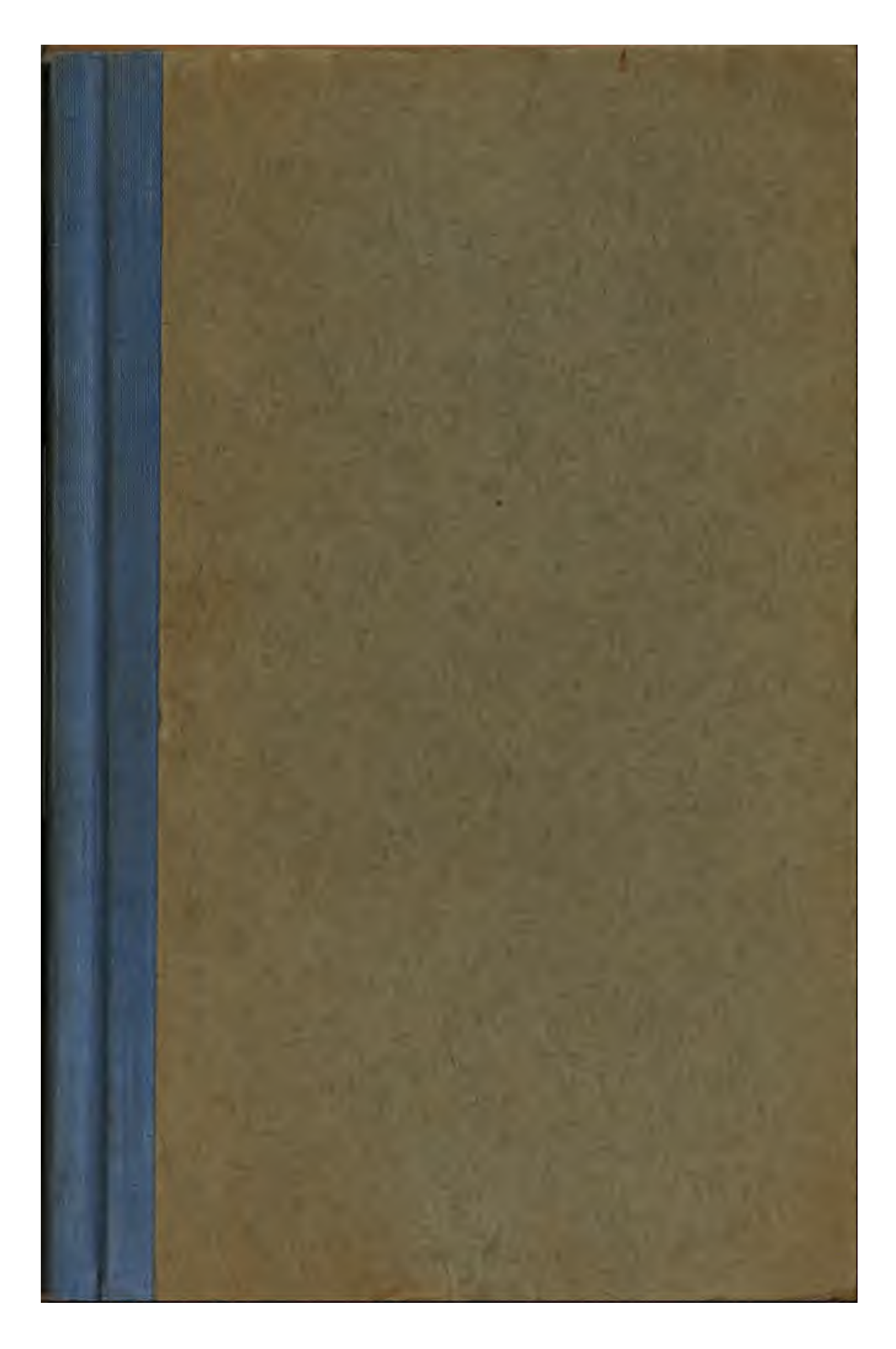




MAX O'RELL

ET

JACK ALLYN

JONATHAN

ET

SON CONTINENT

— LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE —

PAR L'AUTEUR DE

JOHN BULL ET SON ILE

ONZIÈME ÉDITION

C · L

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1889



A JONATHAN

Depuis le jour où j'ai publié *John Bull et son Ile*, tu m'as souvent demandé d'écrire un volume d'impressions sur l'Amérique et les Américains, et tes journaux ont eu l'obligeance de me suggérer comme titre :

JONATHAN ET SON CONTINENT.

Le titre est bon et je l'accepte.

Quant au livre... puisque tu l'as voulu, le voilà. Seulement laisse-moi te prévenir que si jamais il te prend fantaisie de voir dans ce petit volume une

étude sérieuse et approfondie de ton grand pays et de tes aimables compatriotes, ta réputation d'humoriste est flambée.

Pour sauvegarder mes droits aux États-Unis, je me suis adjoint pour collaborateur un citoyen américain.

JONATHAN

ET

SON CONTINENT

I

L'Amérique. — Sa population. — Découverte de l'Amérique. — Une anecdote sur le soleil. — Où est le centre de l'Amérique? — Jonathan n'en revient pas encore, ni moi non plus. — L'Amérique est de la fantasmagorie toute pure. — Une lettre de Jonathan me décide à partir aux États-Unis.

L'Amérique compte aujourd'hui soixante millions d'habitants... colonels pour la plupart.

Si la terre est petite, l'Amérique est grande, et les Américains... *immenses!*

Ce gigantesque pays fut découvert, au XVe siècle, par Christophe Colomb, qui avait déjà fait preuve d'un génie d'invention extraordinaire en

faisant tenir des œufs debout sur les tables.

Voici, au dire d'un célèbre humoriste américain, comment l'Amérique fut découverte.

Le roi d'Espagne causait un soir avec Colomb. Tout à coup, frappé d'une idée lumineuse, Sa Majesté dit à Colomb :

— Colomb, pourquoi ne vas-tu pas découvrir l'Amérique ?

— Mais, j'irai, Sire, si Votre Majesté veut bien me donner un vaisseau.

Christophe Colomb obtint un vaisseau et fit voile du côté où il pensait que se trouvait l'Amérique. Les matelots, après plusieurs jours de voyage, commencèrent à se plaindre, et déclarèrent qu'ils ne croyaient pas qu'il y eût un tel pays que l'Amérique.

Colomb tint bon.

Après de longs jours en mer, le pilote vint dire au grand navigateur :

— Colomb, je vois la terre !

— Ce doit être l'Amérique, s'écrie Colomb.

— En es-tu bien sûr?

— Rien n'est plus simple que de s'en assurer, dit Colomb avec calme; je vois sur le rivage une quantité d'indigènes, nous allons le leur demander.

Colomb descend immédiatement dans une barque avec quelques matelots et se dirige vers les sauvages.

— Hé, là-bas ! s'écrie Colomb, est-ce ici l'Amérique?

— Parfaitement, répondirent les sauvages.

— Et vous êtes tous Américains, je suppose?

— En effet.

Puis le chef de ceux-ci de dire à Colomb :

— Et toi, serais-tu par hasard Christophe Colomb?

— Juste ! tu l'as deviné.

Alors le chef, se tournant vers ses camarades, leur dit :

— Mes amis, il n'y a pas à nous le dissimuler, nous sommes découverts.

Colomb, heureux du succès de son entreprise, s'en retourna en Espagne pour faire part au roi de sa découverte.

Un Anglais se vantait un jour devant un Français de l'immensité de l'empire britannique :

— Oui, monsieur, s'écria-t-il en guise de pé-

roraison, le soleil ne se couche jamais sur les possessions des Anglais.

— Cela ne m'étonne pas, répondit tranquillement le Français, le soleil est obligé d'avoir toujours l'œil ouvert sur ces gredins-là !

Le soleil peut cependant aujourd'hui faire le voyage de New-York à San-Francisco et éclairer sur son passage une nation libre qui, en 1776, pria l'Angleterre de vouloir bien à l'avenir s'occuper de ses propres affaires.

De l'est à l'ouest, l'Amérique s'étend sur une longueur de plus de dix mille kilomètres. Ici il est bon de mettre le lecteur sur ses gardes, dans le cas où Jonathan viendrait à lui poser une de ses questions favorites : « Où est le milieu de l'Amérique? » Vous pourriez, en effet, vous imaginer que, partant de New-York et poussant vers l'ouest, vous atteindriez l'extrémité de l'Amérique en arrivant à San-Francisco. Pas du tout, c'est là que Jonathan vous attend. Il sait que vous allez vous tromper, et si vous tenez à lui faire plaisir, trompez-vous, parce que vous le mettrez au bonheur en lui donnant l'occasion de rectifier votre erreur. A San-Francisco, il paraît que vous n'êtes pas tout à fait à moitié chemin, et que le centre de l'Amérique est en réalité dans l'océan Pacifique. Jonathan a plus que

doublé la largeur de son continent en 1867, époque à laquelle, pour la somme de quatre millions de dollars, il acheta l'Alaska à la Russie.

Non content de ces immensités, Jonathan se plaît à contempler son pays à l'aide de verres grossissants, et il faut admirer son patriotisme qui lui fait voir tout double.

Population, progrès, civilisation, tout ici avance à pas de géant. Les villes semblent sortir de dessous terre. Telle ville de vingt mille âmes, avec ses églises, ses bibliothèques, ses écoles, ses hôtels, ses banques, était, il y a un ou deux ans, un marais ou partie d'une forêt. Aujourd'hui les modes de Paris y sont suivies comme à Londres ou à New-York.

Tout est grand, immense, en Amérique : le juste orgueil des citoyens de la jeune République est alimenté par la grandeur de ses monts, de ses déserts, de ses cataractes, de ses ponts suspendus, de ses cités babyloniennes.

Jonathan passe sa vie dans l'extase de tout ce qui est américain. Il n'en peut revenir.

Moi je reviens d'Amérique, mais je n'en reviens pas non plus. Je suis essoufflé, sens dessus dessous. C'est de la fantasmagorie toute pure, c'est du

Robert Houdin... c'est bien aussi quelquefois du Robert Macaire... mais n'anticipons point. Donnez-moi le temps de respirer et de mettre mes idées en ordre. Ces Américains sont ruisselants d'*inouisme,* voilà ce que je peux vous dire pour commencer. Mes idées font la culbute dans ma pauvre cervelle d'Européen. Il n'y a plus rien d'impossible, et les contes de fées sont de la Saint-Jean auprès de ce que j'ai vu. Tout est grand, immense, à la vapeur, à l'électricité, c'est vertigineux, et je ne m'étonne pas que les Américains n'emploient les adjectifs qu'au superlatif.

Voici, comme exemple de ce que j'avance, certaine lettre que j'ai reçue d'un Américain au mois de mai 1887, et qui m'a décidé à partir aux États-Unis. Elle est datée de Boston.

« Cher monsieur,

» J'ai été sur le point de prendre le paquebot de Liverpool à midi pour aller causer avec vous d'une idée qui m'est venue à l'esprit hier; mais j'ai déjà fait six fois cette année la traversée entre Boston et Liverpool, et dans un mois ou six semaines il me faudra partir en Russie et au Japon et rentrer à Boston par la Californie et le Mexique : tout

cela pour vous faire comprendre que si je puis mettre à exécution avec vous le projet que j'ai dans la tête, je ne serai pas fâché de le faire par correspondance. »

Allons, m'écriai-je, Jonathan est un gaillard dont il faut faire la connaissance, et aussitôt que les circonstances me l'ont permis, j'ai bouclé mes malles, pris une cabine à bord d'un des magnifiques bateaux de la *White Star Line Company*, et je suis allé voir Jonathan et son continent.

II

Jonathan et ses critiques. — Un éminent Américain me donne un conseil salutaire. — Impressions de voyage. — Ce que le lecteur doit se contenter d'espérer y trouver. — Pourquoi Jonathan n'aime pas John Bull.

Quelques jours avant mon départ d'Amérique, je causais avec M. Whitelaw Reid, l'éminent rédacteur en chef de la *Tribune* de New-York.

— N'allez pas commettre une grande erreur, me dit-il, et vous imaginer qu'en six mois vous avez vu l'Amérique.

— Mais, lui répondis-je, je n'ai point cette prétention-là, et je ne m'imagine rien de la sorte. Quand un homme, d'une intelligence moyenne, rentre chez lui après avoir fait un voyage à l'étranger, il a formé un certain nombre d'impressions, il a bien le droit d'en faire part à ses amis. Ce ne

sont que des impressions, des notes prises au vol, chemin faisant, et s'il y a erreur commise par quelqu'un, c'est par le critique ou par le lecteur, quand celui-ci ou celui-là espère trouver dans le volume, au lieu de simples impressions de voyage, un tableau parfaitement fidèle des mœurs et des institutions du peuple que l'auteur a visité. Certes, s'il est au monde un pays qu'on ne saurait juger en six mois, c'est l'Amérique, et l'auteur qui se permettrait, en si peu de temps, de porter des jugements et à tout propos de s'ériger en Aristarque, serait un sot prétentieux. En six mois on n'apprend pas à connaître l'Amérique, on ne la voit même pas, on ne fait que l'entrevoir; mais, au bout d'une semaine, on est frappé de telle et telle chose et l'on en prend note. Étude approfondie et impression de voyage, monsieur, cela fait deux, et l'erreur est commise par celui qui prend l'une pour l'autre. Si, par exemple, en critiquant mon petit volume, vous vous écriez : « L'auteur bien certainement ne connaît pas à fond son sujet! » c'est vous qui commettez une erreur, et pas moi. Je ne prétends pas connaître à fond mon sujet, je le dis franchement. Comment le pourrais-je? Comment pouvez-vous vous imaginer que je le puisse? Pour avoir une idée à peu

près exacte de l'Amérique, il faut avoir vécu vingt ans dans le pays, il faut être Américain, et je puis même ajouter que, selon moi, les meilleurs livres qui existent sur les différents pays du monde ont été écrits par les gens du pays même. Jamais auteur n'a parlé des Anglais comme Thackeray; jamais les Écossais n'ont été peints comme par Ramsay; et pour parler de Tartarin, il a fallu non seulement un Français, mais un Méridional, presque un Tarasconnais. Tout cela, monsieur, pour vous dire que, si à mon retour en Europe, je publie un volume sur l'Amérique, ce ne sera qu'un petit volume d'impressions, et que, si vous voulez y voir autre chose que des impressions, c'est vous qui serez à blâmer, et pas moi. Du reste, je m'en rapporte à l'intelligence des Américains qui me feront l'honneur de me lire. Je serai entre bonnes mains.

— Vous avez raison, me dit le rédacteur en chef de la *Tribune*.

Il faut dire que Jonathan est un peu payé pour se méfier de ses critiques. La plupart des livres qui ont paru sur l'Amérique ont été faits par des Anglais. Or, les Anglais sont de tous les peuples ceux qui peuvent le plus difficilement se débar-

rasser de préjugés en parlant de l'Amérique. Ils sont bien obligés de reconnaître que les Américains ont assez bien fait leur chemin depuis qu'ils sont maîtres chez eux ; mais John Bull a toujours une arrière-pensée quand il songe à l'Amérique ; il se rappelle que jadis il en fut mis à la porte, et son air semble dire à Jonathan : « Oui, oui, tout cela n'est pas mal... pour toi, aussi juge de ce que serait le pays s'il était resté entre mes mains ! »

Il regarde tout d'un air protecteur, avec ce calme arrogant qui le rend, lui si aimable chez lui, si insupportable quand il voyage. Il s'exprime sur ce qu'il voit avec une désinvolture des plus cavalières. Il trouve à redire à tout. Il est bien décidé à ne rien admirer en Amérique. S'il ne trouve rien à dénigrer, il se plaindra de ce que le pays manque de ruines et de vieilles cathédrales. Il va dîner chez Jonathan en costume de voyage, et croirait lui faire trop d'honneur en endossant son habit noir. Il a le talent, enfin, de se rendre désagréable en Amérique plus encore que partout ailleurs, et Jonathan qui, s'il a un petit travers, a celui d'aimer les louanges, a pour le noble insulaire une antipathie cordiale.

L'Anglais, lui, n'a point d'antipathie pour l'Américain. Du reste, l'Anglais n'a d'antipathie

pour personne. Il méprise, mais ne hait point, ce qui est on ne peut plus impatientant pour l'objet de ses attentions. Quand on se sent homme de valeur, on tient à être aimé ou haï : être traité avec indifférence, c'est vexant. L'Anglais considère l'Américain comme un parvenu, et il sourit avec incrédulité quand vous lui dites que l'Amérique possède une société, non seulement brillante et spirituelle, mais tout aussi polie que la meilleure société européenne.

C'est ce mépris hautain qui exaspère les Américains.

Jonathan a oublié que l'Anglais était autrefois son oppresseur ; il lui pardonne la guerre de 1812 ; il lui pardonne, sans toutefois l'oublier, qu'il a pris, de 1861 en 1865, fait et cause pour les propriétaires d'esclaves ; mais il ne lui pardonne pas de venir dîner chez lui en petit veston gris à carreaux.

III

Traits caractéristiques. — Un gentleman et un malotru. — Différentes manières de discuter les mérites d'un sermon. — Contradictions et contrastes. — Profane et sacré. — Les joueurs de *poker* à bord du bateau. — Un humble et zélé disciple du Sauveur. — L'« Ouvre-toi, Sésame! » de New-York, de Boston et de Philadelphie. — Le côté enfantin du caractère américain. — Les trois questions faites par Jonathan à tout étranger qui débarque en Amérique. — Préconception. — Requête d'un journaliste américain. — Pourquoi l'Anglais et le Français ne font point à l'étranger qui les visitent de questions sur l'Angleterre et la France.

Un peuple, ayant à peine cent ans d'existence et composé des éléments les plus divers, ne saurait avoir de traits caractéristiques bien accentués.

Il y a des Américains, mais l'Américain n'existe pas encore.

L'habitant du nord-est des États-Unis, le Yan-

kee[1], diffère autant de l'Américain de l'Ouest et du Midi que l'Anglais diffère de l'Allemand ou de l'Espagnol.

Par exemple, appelez un Yankee « menteur », il sortira de la chambre en vous disant : « C'est vous qui le dites, monsieur, mais cela ne prouve rien. » Poussez vers l'Ouest, et appelez un Américain de la Pensylvanie « menteur », il sortira de son caractère et vous allongera un soufflet. Allez dans le Midi ou dans le *Far West*, et là traitez un habitant de menteur, il sortira son revolver et vous fera sauter la cervelle.

En sortant d'un des théâtres de New-York, je sautai un soir sur un tramway de Broadway. Nous étions bien soixante entassés dans le véhicule, debout, nous cramponnant à la rampe et cherchant à garder l'équilibre du mieux que nous pouvions. Un monsieur, fort bien mis et à l'air distingué, fait signe au conducteur d'arrêter et cherche à s'extraire de la foule. A force de jouer des coudes, il arrive à la porte et allait sauter dans la rue, quand un individu, furieux d'avoir été poussé (il y a des gens qui, pour vingt-cinq

1. Le mot « Yankee » est la corruption du mot « English », et ne s'applique qu'aux habitants de la Nouvelle-Angleterre.

centimes, s'attendent à voyager avec autant de bien-être qu'en équipage), s'écria :

— Vous êtes un malotru, un goujat !

Le monsieur saute sur le trottoir.

— Vous êtes un malotru, je vous dis, crie l'individu à tue-tête, un malotru, entendez-vous ?

Le *gentleman* — car c'en était un — se retourne, touche son chapeau, et répond :

— J'ai très bien entendu. Et vous, monsieur, vous êtes un parfait gentilhomme.

Le « parfait gentilhomme » resta cloué sur place pendant quelques instants. A une centaine de mètres plus loin, il fit arrêter le tramway et s'éclipsa.

Qu'un ministre se permette en chaire quelques remarques plus ou moins hétérodoxes, l'Américain de l'Est se contentera de hausser les épaules et, le dimanche suivant, il ira faire ses dévotions dans une autre église. Quand on n'est pas content de son fournisseur, on le change. L'Américain de la Pensylvanie ouvrira une polémique violente dans les journaux de la localité ; l'Américain de Kansas [1] attendra le ministre à la porte de l'église

1. Je lis dans un journal de New-York, sous la rubrique de Kansas : « Un ministre de Kansas vient d'avoir le nez emporté

et lui administrera une bonne volée de coups de bâton.

Le caractère de l'Américain est anglais au point de vue des contradictions et des contrastes, qui sont encore plus accentués chez lui que chez l'Anglais. Est-il, par exemple, rien de plus délicieux que la manière dont Jonathan sait concilier le profane et le sacré ? Il est encore plus fort que John Bull, et c'est peut-être bien là la clef de son succès.

Nous avions, à bord du paquebot, cinq Américains qui passèrent leurs huit jours de traversée à jouer au *poker*. Le fumoir retentissait, du matin au soir, des jurons qu'ils lâchaient chaque fois qu'ils jetaient une carte sur la table. Ils avaient le débit tellement aisé qu'il arrivait rarement que le même juron leur sortît deux fois de la bouche. Ils en avaient une provision inépuisable. Le dimanche, après déjeuner, une jeune fille vint s'asseoir au piano et se mit à jouer l'accompagnement de quelques cantiques monotones. Qu'arriva-t-il alors ? Mes cinq joueurs de *poker* vinrent se placer autour du piano, et pendant deux heures chantèrent des cantiques à l'édification des

d'un coup de dent par un membre de sa congrégation qui s'était formalisé d'une remarque faite en chaire par ce ministre. »

passagers qui se trouvaient réunis au salon. J'étais ébahi.

En France, nous avons des gens qui jurent et des gens qui chantent des cantiques. La race anglo-saxonne est la seule qui fournit des gens qui font les deux avec autant d'aptitude.

Dans quel autre pays que l'Amérique pourrait-on raconter une anecdote comme la suivante? C'est l'anecdote la plus américaine que j'aie entendu raconter aux États-Unis. On la doit, dit-on, à M. Chauncey Depew. Du reste, quand une bonne anecdote court le pays et fait fortune en Amérique, on la place au crédit de M. Depew, de Mark Twain, ou de feu Artemus Ward.

Un ministre venait d'être nommé à la cure d'une petite ville dans le Kentucky. A peine fut-il arrivé qu'il s'empressa de faire mettre aux fenêtres de son église des vitraux aux couleurs riches et brillantes. Cet acte éveilla les soupçons de plusieurs paroissiens, qui s'imaginèrent que leur nouveau pasteur donnait dans le papisme. On tint meeting, et l'on décida d'envoyer au ministre une députation pour lui demander des explications et le prier d'enlever les vitraux.

En tête de la députation se trouvait un bon vieux presbytérien dont l'austérité était bien

connue dans la ville. Ce fut lui qui prit la parole.

— Monsieur le pasteur, dit-il, nous sommes venus pour vous prier d'enlever les vitraux au plus vite, et de replacer les carreaux de vitre de notre église. Nous sommes simples de mœurs, la lumière du bon Dieu nous suffit, et nous n'aimons pas à la voir interceptée par toutes ces images enluminées.

Le brave homme avait préparé un beau discours, et il allait le débiter jusqu'au bout, quand le ministre, impatienté, l'interrompit.

— Permettez, vous m'avez l'air de le prendre un peu haut ; qui êtes-vous pour me parler de la sorte ?

— Qui je suis ? fit le dévot presbytérien ; je suis tout simplement un humble et zélé disciple de Notre Seigneur Jésus-Christ. Et vous, s. n. de D., qui êtes-vous, je vous le demande ?

Sans voyager bien loin, sans même quitter la côte orientale de l'Amérique, vous verrez l'esprit de villes presque voisines changer entièrement.

A New-York, par exemple — je n'entends pas ici la société littéraire dont je parlerai plus tard — à New-York, c'est votre argent qui vous ouvrira toutes les portes ; à Boston, c'est votre savoir ; à Philadelphie et dans la Virginie, c'est

votre généalogie. Si donc vous voulez réussir, faites parade de vos dollars à New-York, de vos talents à Boston, de vos ancêtres à Philadelphie et à Richmond.

Le côté enfantin est très prononcé dans le caractère de tous les Américains. En moins d'un siècle, ils sont parvenus à devancer les nations du vieux monde, ils sont étonnés de ce qu'ils ont fait, et, comme des enfants qui ont entre les mains un jouet magnifique qu'ils ont fabriqué eux-mêmes, ils vous disent : « Regardez, hein, est-ce beau tout cela? » Et le fait est que, pour celui qui veut regarder sans préjugés, l'œuvre est tout simplement merveilleuse.

Les Américains aiment les compliments et sont très sensibles à la critique. A peine un étranger a-t-il débarqué en Amérique qu'on lui demande ce qu'il pense du pays. Sur dix personnes que vous rencontrerez, neuf vous feront les trois questions suivantes :

1° Est-ce la première fois que vous visitez l'Amérique?

2° Depuis quand êtes-vous en Amérique?

3° Que pensez-vous de l'Amérique?

Il y en a qui poussent la curiosité plus loin et

qui n'attendront même pas que vous soyez arrivé en Amérique pour vous demander l'opinion que vous avez de leur pays.

Je venais d'arriver à bord du *Germanic*, qui devait me transporter de Liverpool à New-York, quand le *purser* vint me remettre une lettre d'Amérique. Je l'ouvris et je lus :

« Monsieur, — Pourriez-vous, pendant votre traversée, me faire un article sur les États-Unis? Je serais heureux de connaître l'opinion que vous avez formée d'avance sur l'Amérique et les Américains, afin de la publier dans mon journal aussitôt après votre arrivée. »

Je ne crois pas commettre d'indiscrétion en disant que la lettre était signée de l'aimable et éminent rédacteur en chef du *Critic*, le premier journal littéraire des États-Unis.

J'en ris encore.

J'avais déjà, à cette époque, entendu dire que le cocher, qui venait vous chercher au bateau de New-York et vous conduisait à l'hôtel, vous demandait invariablement en vous ouvrant la portière de sa voiture : « Eh bien, monsieur, quelle est votre première impression de l'Amérique? » Mais me demander à Liverpool l'opinion que j'avais formée d'avance sur l'Amérique et les Amé-

cains, voilà qui surpassait tout ce que je m'étais imaginé sur le sujet.

Un Anglais ou un Français ne vous demandera jamais ce que vous pensez de l'Angteterre ou de la France. Et d'abord, je dois dire qu'ils ne font aucun cas de l'opinion d'un étranger. Le Français ne met point en doute que la France ne soit hors de concours. Il sait que l'étranger est saisi d'admiration, qu'il n'en revient pas, et il le félicite d'être venu lui faire visite.

L'Anglais fait moins de bruit — ce qui le rend plus insupportable. Lui aussi est si convaincu que « sa Angleterre il était le première nation du monde », que l'idée de demander à l'étranger ce qu'il en pense ne lui vient même point à l'esprit. Il trouverait si ridicule, si amusant, si grotesque, qu'on vînt lui dire que son pays n'est pas à la tête des nations, qu'il ne s'en formaliserait pas le moins du monde. Il vous plaindrait, et la chose n'irait pas plus loin.

IV

Les types. — La beauté mâle. — Le type indien. — La seconde beauté des femmes de la Nouvelle-Angleterre. — Ce qui manque à la beauté des Américaines.

Les Américains sont généralement maigres. La figure respire l'intelligence et l'activité, c'est en cela que consiste leur beauté. Je ne crois pas qu'il soit possible de voir un plus bel assemblage d'hommes que celui qui se réunit au *Century Club* de New-York tous les samedis. Ce n'est pas la beauté mâle telle que la comprenaient les Grecs, c'est la beauté mâle dans toute sa force intellectuelle. La chevelure, souvent abondante, est négligée, quelquefois même presque inculte ; la mise est distinguée sans être recherchée ; le visage est pâle et sévère, mais s'illumine d'un sourire aimable : on devine que la résolution et la douceur

vivent en harmonie dans le caractère de l'Américain.

Les traits sont osseux, le front droit, le nez angulaire et souvent effilé comme une lame de rasoir. Il semble qu'on reconnaît dans le visage quelque chose du type indien : les tempes serrées, les pommettes saillantes, les yeux petits, bruns, perçants et enfoncés.

L'Américain distingué est, selon moi, une heureuse combinaison du Français et de l'Anglais, ayant moins de raideur que celui-ci et plus de simplicité que celui-là.

Quant aux femmes, je n'hésite pas à dire que dans l'Est, à New-York surtout, elles ressemblent aux Françaises à s'y méprendre. C'est le même type, la même tournure, la même vivacité, la même pétulance, la même ampleur de proportions.

La beauté de la femme, comme celle de l'homme, est due, en Amérique, à l'animation des traits beaucoup plus qu'à leur régularité ou qu'à leur délicatesse.

Les Américaines jouissent généralement de cette seconde jeunesse que la nature accorde aussi à beaucoup de Françaises. Elles prennent à quarante ans un embonpoint majestueux. La fleur s'épanouit. Les yeux conservent leur lustre et leur

piquant, les dents ne se déchaussent pas, la peau ne se ride pas, les mains, les épaules et les bras restent blancs et fermes. Il est vrai qu'ici les cheveux blanchissent vite, mais loin d'enlever au charme des Américaines, cela leur donne un air de distinction aristocratique des plus attrayants.

Si les Américaines descendent des Anglaises, elles n'ont hérité de leurs mères ni les dents, ni les pieds, ni les mains. J'ai vu en Amérique les plus jolis petites mains, les plus jolis petits pieds imaginables.

Les New-Yorkais et les Bostoniens prétendent encore que les femmes de Chicago ont les pieds et les mains énormes. J'ai été assez bon pour le croire jusqu'au jour où je suis allé à Chicago. J'ai, au contraire, trouvé les femmes de Chicago, et de l'Ouest en général, jolies et plus fraîches que les femmes de l'Est; seulement beaucoup plus minces, pour ne pas dire maigres.

Ce qui manque aux Américaines de l'Est, c'est la fraîcheur. Le teint est pâle, et ce n'est que l'embonpoint qui les sauve après la trentaine. Quand elles restent maigres, elles s'étiolent vite; la peau devient couleur papier mâché ou poule au pot, et se ride comme une pomme cuite.

Si les Américaines s'adonnaient, comme les An-

glaises, à l'exercice de la marche ; si elles laissaient pénétrer constamment l'air frais dans leurs appartements ; si elles renonçaient à vivre en serres chaudes, elles auraient quelques couleurs, et leur beauté ne craindrait peut-être aucune concurrence en Europe.

V

Tout ce qui brille n'est pas or, surtout en Amérique. — Le dollar est l'unité du système métrique. — Jonathan est positif. — Comment il juge l'homme. — Ce qui fait mordre à l'hameçon. — Le talent sans argent est un meuble inutile. — Boston et Kansas.

Jonathan admire tout ce qui brille, même ce qui n'est pas or.

Pour lui, le succès répond de la qualité, et le charlatanisme qui réussit est, à ses yeux, supérieur au mérite qui végète.

Le dollar n'est pas seulement l'unité du système monétaire, c'est aussi l'unité du système métrique.

Avant de se prononcer sur la valeur d'un homme, on lui demande, en Angleterre : « Qui est ton père? » en France : « Qui es-tu ? » en Amérique : « Combien as-tu ? »

Comme le professeur Teufelsdröckh du *Sartor Resartus* de Carlyle, Jonathan juge les hommes avec une impartialité et un sans-gêne vraiment charmants. Il admire le talent parce que cela rapporte. Un succès littéraire ou artistique n'est un succès pour lui qu'à la condition d'être aussi un succès financier. L'homme, à ses yeux, possède avant tout une valeur commerciale, il vaut *tant*, il le cote. Telle ou telle célébrité ne lui inspire pas de respect et d'admiration parce qu'elle a produit une œuvre de génie, mais parce que cette œuvre a rapporté une fortune. On ne dit pas en Amérique que madame Patti a une voix incomparable, on dit qu'elle fait salle comble.

Je causais un jour avec un Américain du fameux colonel Robert Ingersoll.

— C'est, je crois, votre plus grand orateur? lui dis-je.

— Oui, monsieur, répondit-il; Ingersoll peut n'importe quel jour remplir l'*Opera-House*, et la recette est de 5000 dollars.

Certes, c'est là une curieuse façon de parler d'un grand orateur, d'un grand écrivain et d'un grand penseur.

Telle actrice fera fureur de New-York à San-Franscisco, non pas parce qu'elle possède un

talent incontestable, mais parce qu'elle voyage à travers les États-Unis dans un magnifique wagon qu'elle s'est fait construire elle-même par la maison Pullmann et Cie.

J'ai vu les journaux américains annoncer l'apparition de mademoiselle Minnie Palmer — une jeune actrice de talent — dans les termes suivants :

« Minnie Palmer portera tous ses diamants au troisième acte. »

Dans l'après-midi le bureau de location fut assiégé, et le soir on refusait du monde à la porte. Détail amusant : un bon quart des spectateurs arriva sur les dix heures pour *voir* les diamants au troisième acte.

Cette nécessité d'être riche est le revers de la médaille en Amérique où, plus encore que partout ailleurs, « le talent sans argent est un meuble inutile ».

L'Amérique souffre de cet état de choses. Le génie du pays, au lieu de consacrer tout son temps à produire des œuvres qui tendraient à élever les idées et les aspirations du peuple, est obligé de songer à faire de l'argent.

— Ah ! mon ami, me disait un jour un des plus gracieux bardes de l'Amérique en se touchant le

front, il me semble que j'ai là quelque chose, que je possède le feu sacré et que je pourrais par mes écrits faire un peu de bien au genre humain. Mais comment faire de la poésie, quand il court dans l'air de *Wall Street*[1] des rumeurs de débâcle?... Excusez-moi, je n'ai pas un instant à perdre, il faut que je coure à la Bourse.

Les écrivains de l'Amérique ne peuvent écrire, pour la plupart, que dans leurs moments perdus. Les affaires d'abord. Mark Twain est éditeur, Olivier Wendell Holmes est médecin, Edmond Clarence Stedman est agent de change, Robert Ingersoll est avocat, Georges Cable est conférencier public, James Russel Lowell est diplomate. Les autres sont journalistes. Il s'en trouve fort peu qui vivent de leur plume, car certes le journalisme, en Amérique, n'est point de la littérature.

Peut-être, cependant, arrivera-t-il un jour que la loi, en Amérique, défendra aux éditeurs de voler les œuvres des écrivains européens et de les publier à vil prix, et que les auteurs américains, n'ayant plus à craindre cette concurrence injuste, pourront vendre leurs livres en assez grand nombre pour y trouver le moyen de payer leur

1. La rue de New-York où se trouve la Bourse.

propriétaire et leurs fournisseurs. Ce jour-là la littérature américaine, qui a produit des chefs-d'œuvre dans les conditions les plus défavorables, prendra son vol et atteindra à des hauteurs prodigieuses.

Dans un pays gouverné par des protectionnistes, il semble étrange que les produits nationaux soient tous *protégés* excepté les produits de l'intelligence. Pareille anomalie ne saurait exister longtemps. Le bon sens moral du peuple triomphera. Boston l'emportera sur Kansas.

VI

Les diamants. — Comment les diamants se perdent et se gagnent en faisant un faux pas. — Pourquoi les Américains jettent l'argent par la fenêtre et aux oreilles de leurs femmes. — L'avarice est un vice peu connu en Amérique. — Jonathan n'est pas l'esclave du tout-puissant dollar autant qu'on se plaît à le dire.

L'homme a été perpétué pour racheter la faute d'Adam par un travail opiniâtre. Jonathan est là pour le prouver.

Il pioche et bûche, et la sueur de son front tombe sur les oreilles de sa femme et s'y cristallise sous forme de diamants.

Pour l'Américaine le diamant n'est pas un objet de luxe, c'est un objet de première nécessité. Une vieille fille anglaise se passerait plutôt de son thé qu'une Américaine de diamants.

Oh ! ces diamants en Amérique ! Quelle obses-

sion ! Pas une femme sur cent qui n'ait ses brillants aux oreilles. C'est un reste de sauvagerie.

Des diamants, en toilette de bal, le soir, aux lumières, c'est parfait; mais des diamants dans la rue, en toilette de ville, des diamants en robe de chambre au premier déjeuner, des diamants aux oreilles, au cou, sur la bride du chapeau, aux bras, aux doigts, des diamants toujours et partout! Quoi, j'ai vu des diamants sur des boucles de souliers, en plein jour, dans un magasin! « Voilà, me dis-je au moment, une femme qui ne craint pas de perdre ses diamants en faisant un faux pas; après tout, peut-être les a-t-elle gagnés comme elle pourrait les perdre. Bien certainement ce n'est pas une femme du monde. » C'en était une, cependant, et du meilleur, paraît-il, d'après ce que me dit le gérant du magasin qui, au moment, me faisait voir les trésors qu'il possédait en œuvres d'art.

Si la distinction consiste à ne pas faire ce que fait le vulgaire, la distinction devrait consister en Amérique à ne jamais porter de diamants... à moins que ce ne soit la démocratie qui le veuille.

Les diamants sont portés en Amérique par les femmes du monde, les petites bourgeoises, les demoiselles de magasin, les ouvrières, les bonnes,

et si vous voyez une femme mal habillée qui n'en ait pas aux oreilles, soyez bien persuadé qu'elle les a mis au clou.

Naturellement tout ce qui brille en Amérique, comme partout ailleurs, n'est pas diamant.

Quand vous voyez des diamants aux oreilles de factrices et d'ouvrières, c'est du faux acheté avec de l'argent bien gagné, ou du vrai acheté avec de l'argent mal gagné.

J'ai vu de jolies femmes se défigurer complètement en s'affublant de pendants d'oreilles en diamants de dimensions énormes. Ces pendants avaient une valeur commerciale considérable, mais de valeur artistique, point. Il est un défaut qui semble exister partout en Amérique, défaut qui consiste à s'imaginer que la valeur des choses est en raison directe de la quantité.

J'ai vu des Américaines, au bal, porter pour près de deux millions de diamants dans les cheveux, sur les épaules, aux bras, aux doigts, aux oreilles et sur le corsage.

L'amour de la femme, inné chez l'Américain, n'expliquerait pas à lui seul le luxe que les hommes prodiguent aux femmes dans les États-Unis. L'Amérique n'est pas le seul pays où l'homme soit

dévoué à la femme et prêt à satisfaire tous ses caprices. Certes, le Français subit l'influence de la femme tout autant que l'Américain, sinon davantage.

Le luxe des Américains s'explique autrement.

L'argent se gagne facilement aux États-Unis et se dépense de même. Le système des affaires tient plus du jeu que du commerce proprement dit.

Jonathan est dans la position d'un homme que je vis un jour donner un billet de cent francs à un mendiant dans les rues de Monte-Carlo.

« Si je gagne au trente-et-quarante, dit-il à quelqu'un qui lui demandait comment il pouvait commettre pareille folie, qu'est-ce que cent francs? Je puis me permettre de faire du bien à un malheureux; si je perds, c'est autant que les croupiers n'auront pas. »

Quand Jonathan couvre sa femme de diamants, il se dit : « Si je gagne, je puis faire plaisir à ma femme sans que cela me gêne; si je perds, c'est autant de sauvé de la bagarre. »

Ce n'est pas tout.

Si l'Américain a la soif de l'or, ce n'est pas pour l'amour de l'or, mais pour l'amour de ce que l'or procure. Autrement dit, l'avarice est un vice presque inconnu en Amérique. Jonathan n'amasse pas

l'or pour l'empiler, le regarder et le compter. Il l'amasse pour améliorer sa position et contribuer au bonheur de tous ceux qui l'entourent. Il débourse aussi gaiement qu'il empoche, surtout quand il s'agit de faire plaisir à sa femme et à ses filles, qui sont l'objet de ses attentions les plus assidues. Il est le premier à reconnaître qu'elles ont pour les diamants un amour aussi absurde que dispendieux, mais il est bon enfant, et il se dit : « Puisqu'elles les aiment, pourquoi n'en auraient-elles pas ? »

On s'imagine à tort en Europe que Jonathan ne songe qu'à l'argent, qu'il passe sa vie à genoux devant le « tout-puissant dollar ». C'est là une erreur. Je crois qu'au fond il fait peu de cas de l'argent. Un millionnaire n'inspire pas de respect par ses millions, mais par l'activité et le talent qu'il a déployés pour les gagner. Un Américain, qui ne pourrait se vanter que de ses millions, verrait facilement les portes anglaises s'ouvrir devant lui, mais ses millions seuls ne sauraient lui donner entrée dans la bonne société de Boston et de New-York. Là on le prierait de produire quelque autre recommandation. Une Américaine riche, mais laide et sotte, trouvera toujours un duc anglais, un marquis français, un comte italien, prêt à

l'épouser, mais elle trouvera difficilement un gentleman américain prêt à considérer sa fortune ou sa dot comme une indemnité suffisante. A un dîner public, le millionnaire n'a pas, comme en Angleterre, sa place d'honneur réservée à table. Les places d'honneur sont réservées aux hommes de talent. Même dans la politique, l'argent ne conduit pas aux honneurs.

Non, les Américains n'adorent pas le veau d'or, comme on se plaît à le dire en Europe, ils n'adorent que la dépense.

Quant aux Américaines, c'est autre chose... mais nous parlerons des filles de Jonathan dans un autre chapitre.

VII

Notes sur les grandes cités américaines. — New-York. — Boston. — Visite à Oliver Wendell Holmes. — Washington. — Mount Vernon. — Philadelphie. — Chicago. — Rivalité entre ces villes. — Plaisanteries auxquelles se livrent les habitants des grandes villes rivales.

Les grandes cités ne constituent pas la véritable Amérique. Pour se faire une idée du pays, il faut aller visiter ces centaines, ces milliers de petites villes florissantes qui naissent du jour au lendemain sur cet immense continent.

Je suis arrivé trop tard en Amérique, et j'en suis parti trop tôt pour pouvoir y admirer la nature. Les arbres étaient dépouillés de leur magnifique feuillage doré par l'automne, et je n'ai vu que forêts et prairies brûlées. Le mal n'est pas grand — pour le lecteur du moins. J'ai horreur de la

description, et je n'aurais pas su faire justice à mon sujet. Les hommes m'intéressent plus que les rivières, les pierres et les arbres. Je ne suis pas paysagiste; je m'en tiens au *genre*. De toutes les natures, c'est la nature humaine qui m'attire le plus.

Les grandes cités ont bien leur intérêt, surtout celles des États-Unis, qui ont chacune, à l'exception de New-York, leur cachet particulier.

La ville de New-York est bâtie sur une île d'environ douze kilomètres de longueur sur une largeur d'un demi-kilomètre à sa base méridionale et de trois kilomètres à son extrémité septentrionale. Cette île a la forme d'une langue.

La ville est bâtie comme une tranche de ruche à miel : douze grandes artères du midi au nord, traversées à angle droit par une centaine de rues de l'est à l'ouest formant un nombre immense de blocs.

Excepté dans la cité proprement dite, où les rues ont des noms particuliers, les rues sont numérotées : 1re, 2e... 125e. Les grandes artères prennent le nom d'avenues (1re jusqu'à 11e), indépendamment de Broadway qui traverse la ville en diagonale.

Rien n'est plus facile, on le comprend, que de trouver une maison située telle rue, tel numéro.

Tant de rues, tant de blocs, et vous êtes rendu à votre destination. Ce qui donnait à ma mémoire du fil à retordre, c'était de me rappeler l'adresse de mes connaissances : 15e rue Est, n° 103; 26e rue Ouest, n° 144; 33e rue Ouest, n° 134; 48e rue Est, n° 117; 72e rue Ouest, n° 154; 5e Avenue, n° 400. Vous vous imaginez facilement la perplexité du malheureux étranger qui se trouve, au bout de quelques jours, en présence de cette difficulté et qui a une vingtaine de visites à faire.

En voyant les New-Yorkais marcher dans les rues l'air soucieux, préoccupé, je me disais : « Voilà des braves gens qui cherchent à se rappeler leur adresse, et qui se la répètent en eux-mêmes tout le temps. »

Il ne faut pas chercher à New-York de monuments dans le sens que nous attachons à ce mot en Europe. Il y a des bâtiments solides, quelques jolies églises, mais rien qui puisse nous arrêter. Les maisons des beaux quartiers sont bâties en pierres d'une couleur brune monotone dans le style anglais. Dans les quartiers populeux, les maisons sont en brique rouge à volets verts.

Les rues sont horriblement mal pavées. De mes fenêtres, qui donnaient sur Madison Square, les voitures me faisaient l'effet de bateaux suivant les

ondulations d'une mer houleuse. Les ivrognes ont eu à se corriger, ils ne pouvaient pas rentrer chez eux.

Trois beaux squares viennent rompre la monotonie de tous ces parallélogrammes de rues : Washington Square, Union Square, et Madison Square.

Au nord, le Parc Central, avec ses belles allées, ses collines, ses vallons, ses lacs et sa magnifique terrasse sur l'Hudson, est de toute beauté. C'est le seul endroit où l'on puisse voir des arbres, des pelouses et des fleurs. New-York ne possède pas un seul jardin, si ce n'est les trois squares que je viens de nommer.

Ce qui frappe l'étranger à New-York, ce n'est point la ville, c'est l'activité fiévreuse qui y règne.

Le ciel est obscurci par les fils télégraphiques et téléphoniques. On estime à plus de vingt mille kilomètres la longueur des fils télégraphiques suspendus dans les rues sur la tête des passants : de quoi faire le tour de la moitié du monde.

Les sifflets des bateaux qui font, sur l'*East River*, le service de New-York à Brooklyn, et sur l'Hudson le service de New-York à Jersey, font entendre jour et nuit (jusqu'à une heure du matin) un bruit ressemblant au rugissement de bêtes fauves. C'est

le cri de la brute sous le joug de la civilisation. Vous croyez vivre au milieu d'une ménagerie.

Dans chaque rue, ou à peu près, des tramways passent toutes les minutes. C'est une procession incessante. Dans Broadway seulement il y en a plus de trois cents. Ces *cars*, ainsi qu'on les appelle en Amérique, sont magiques comme tout ce qui est américain. Construits pour contenir vingt-quatre personnes à l'intérieur (il n'y a pas d'impériale), ils en accommodent soixante et davantage. Quand il n'y a plus de place il y en a encore. Le conducteur ne refuse jamais de vous laisser entrer. Vous vous cramponnez à la rampe près du cocher ou près du conducteur, ou vous vous arc-boutez comme vous pouvez en vous tenant aux lanières de cuir placées à l'intérieur; vous étouffez, vous avez peine à mettre la main à la poche pour en tirer les vingt-cinq centimes que vous devez à la compagnie; le conducteur, avec un sang-froid imperturbable, vous crie d'un ton nasillard : « Avancez, serrez-vous!. » C'est à prendre ou laisser.

Les voitures de place sont peu nombreuses. En effet, sept francs cinquante pour une course, on y regarde.

Dans la troisième et sixième avenues, le chemin

de fer court au milieu de la rue à la hauteur du premier étage, sur une voie établie au moyen d'échafaudages en fer. Cette compagnie transporte tous les jours le chiffre fabuleux de cinq cent mille voyageurs.

Tous ces moyens de transport sont reconnus insuffisants et l'on parle de construire une ligne souterraine. On voyagera alors sous terre, sur terre, dans les airs. Pauvre Hercule, où es-tu avec ton *nec plus ultra?* Tu avais compté sans l'Amérique.

Les rues, sales et glissantes, sont dangereuses en hiver. Les cochers n'arrêtent pas leurs chevaux pour les piétons, sans toutefois chercher à leur faire du mal. C'est un juste milieu entre les cochers de Londres qui évitent les piétons, et les cochers de Paris qui les visent.

Au coin de chaque bloc se trouve une petite boîte aux lettres. Si vous avez des journaux, ou des lettres d'une dimension au-dessus de l'ordinaire, à mettre à la poste, vous les placez sur la boîte et vous vous en rapportez à l'honnêteté des passants. S'il vient à pleuvoir, tant pis. Si vous voulez des timbres-poste, il faut entrer chez le pharmacien et lui acheter des pilules ou quelque lotion pour faire pousser les cheveux, et profiter

de cette emplette pour lui acheter des timbres. Les bureaux de poste sont rares.

Les quartiers populeux, tels que le quartier chinois, le quartier italien, le quartier juif, avec les *tenement houses*, les casernes des pauvres que j'ai visitées un jour avec un ingénieur de la salubrité publique, mettent en mémoire les descriptions du Dante : c'est une descente, ou plutôt une ascension en enfer. Je fais grâce au lecteur des impressions que m'a laissées cette journée. Horrible ! une populace, composée du rebut de toutes les sociétés, des Irlandais, des Juifs, des Chinois, des Italiens, une tourbe immonde qui grouille dans un cloaque infect.

A côté de ces épouvantables misères, la 5e Avenue, avec ses palais, ses richesses amoncelées... C'est l'histoire éternelle des grandes villes.

Comme à Londres, beaucoup d'églises et de tavernes (appelées ici *salons à bière*) : c'est le même ignoble mélange de spirituel et de spiritueux.

La ville de New-York est probablement la ville la plus cosmopolite au monde. Pour en donner une idée, je dirai qu'il s'y publie des journaux en anglais, en français, en allemand, en russe, en italien, en espagnol, en suédois, en hollandais, en hongrois, en chinois et en hébreu.

J'ai reçu un jour la circulaire d'un meeting des « Chevaliers du Travail ». Elle était imprimée en six langues différentes.

Les rues sont larges, gaies, animées; les magasins brillants. Dans Broadway et Union Square, les bijoutiers et les confiseurs font florès : c'est Paris plutôt que Londres, sans être cependant ni l'un ni l'autre.

Tout est ébauché, rien n'est fini avec soin ; pour se réjouir les yeux, il faut pénétrer dans les intérieurs.

Boston est une ville parfaitement anglaise, élégamment et solidement bâtie, possédant à son centre un jardin public dont l'effet de nuit est merveilleux.

C'est la ville la plus lettrée des États-Unis, un des plus grands centres d'érudition au monde.

La société de Boston est plus simple que celle de New-York, les femmes n'y ont peut-être pas autant de chic, mais elles y ont plus de couleurs, et m'ont paru d'une distinction plus posée.

Rien n'est plus amusant, en Amérique, que d'entendre les gens de chaque grande ville *débiner* les habitants des autres grandes villes. Toutes ces sociétés presque naissantes sont jalouses les unes

des autres. A Boston, par exemple, on vous dira que les habitants de Chicago n'ont qu'une occupation, c'est de tuer des pourceaux, d'emballer du porc et de faire des saucisses. A Chicago vous entendrez dire que Boston n'est composé que de poseurs et de précieuses ridicules.

Supprimez l'exagération, la caricature, et il reste dans le tableau un certain fond de vérité.

L'anglais qu'on parle à Boston est plus pur que dans n'importe quelle autre ville des États-Unis. Les voix sont moins nasillardes, la langue cesse d'être *vurry vurry Amurrican.* Si vous vous croyez en Angleterre en parcourant les rues de la ville, l'illusion devient complète en entendant parler les gens de la bonne société.

Toutes les anecdotes qu'on raconte en Amérique sur Boston sont des satires sur le caractère présomptueux du Bostonien pour qui Boston est le centre du monde.

En voici une entre mille.

Un Bostonien a perdu sa femme. Aussitôt que les communications téléphoniques sont établies entre Boston et le paradis, il touche le timbre et crie :

— Hallo!

— Hallo!

— Est-ce toi, Artémise?

— Oui.

— Eh bien, ma bonne amie, comment te trouves-tu là-haut?

— Pas trop mal; mais, mon pauvre garçon, ils ont beau dire ici ce qu'ils veulent... ça ne vaut pas Boston.

Boston et l'État de Massachussets, dont cette ville importante est le chef-lieu, sont le rendez-vous des principales célébrités littéraires de l'Amérique. Longfellow y demeurait; Whittier, Lowell et Holmes y demeurent encore.

Avant de quitter Boston, j'ai eu le plaisir d'aller rendre mes devoirs au docteur Olivier Wendell Holmes.

Le docteur m'a reçu dans sa magnifique bibliothèque qui donne sur la rivière Charles, et au delà de laquelle il peut voir distinctement sa chère *Harvard University*.

M. Holmes a soixante-dix-neuf ans; mais l'expression de la figure est toujours jeune, le sourire fin, aimable, plein d'une gaieté entraînante. Il est petit. Les sourcils épais couvrent des yeux pétillant d'esprit et de bonne humeur; la lèvre inférieure qui avance donne à la bouche une certaine fermeté. On lit dans le visage la présence du philosophe, du penseur, du poète et de l'humoriste.

Nous avons causé de la France. Il se rappelle encore avec joie les jours heureux qu'il a passés dans sa jeunesse à Paris comme étudiant en médecine. Il revenait d'Europe où il avait passé cent jours. Son pauvre Paris, qu'était-il devenu?

Nous avons aussi causé littérature française.

— Qui dira encore que la France n'a pas d'humoristes? me dit-il; j'ai lu et relu avec délices le *Tartarin* d'Alphonse Daudet.

Il admire chez Zola le talent de l'artiste; mais il regrette, comme tout Français de cœur, qu'un si grand écrivain prostitue son génie.

J'allais sortir de la bibliothèque, quand une caricature du docteur, tirée de la collection *Vanity Fair* de Londres, attira mes regards.

— Je ne suis pas orgueilleux, comme vous voyez, me dit le docteur en riant de tout son cœur, autrement je cacherais cette horreur-là au fond d'une armoire.

Orgueilleux, non : Olivier Wendell Holmes est la personnification de la simplicité et de la bonne humeur.

Washington est la seule ville américaine dont les monuments puissent frapper l'Européen par leur beauté. Le Capitole, les ministères, les musées,

tous ces édifices publics bâtis au milieu de jardins magnifiques arrêtent l'œil du voyageur.

Le Capitole, tout en marbre blanc, s'étend sur une longueur de 751 pieds, avec son superbe dôme et ses majestueux perrons; c'est un des édifices les plus imposants, les plus grandioses qui soient au monde. Les souvenirs qui s'y rattachent, les trésors qu'il contient le rendent cher aux Américains : c'est un monument qui leur rappelle les gloires du passé et les entretient dans l'amour de la patrie.

A l'une des extrémités se trouve la Chambre des représentants, à l'autre le Sénat. Quant aux trésors nationaux qui se trouvent amoncelés au Capitole, je renvoie le lecteur aux guides.

Les Américains, voulant pour une fois être dans le vrai en employant un adjectif au superlatif suivi du traditionnel « au monde entier » (*in the world*), ont élevé, à la mémoire de Georges Washington, un obélisque qui atteint la hauteur prodigieuse de 555 pieds. C'est donc le plus haut monument du monde entier (sans guillemets).

La ville est gracieusement bâtie en forme de toile d'araignée. Les rues sont larges, les maisons coquettes, les jardins, surtout celui de l'hospice militaire, magnifiques.

La ville est entièrement adonnée à la politique. Quand les Chambres sont en vacances, elle est morte; quand les Chambres siègent, elle a le délire.

Il s'y fait peu ou point de commerce.

On ne quitte pas Washington sans aller faire un pèlerinage à Mount Vernon, où se trouve la tombe du général Washington, et la maison où tout parle encore de celui « qui fut le premier dans la guerre, le premier dans la paix, le premier dans le cœur de ses compatriotes ».

Un bateau vous amène de Washington à Mount Vernon en une heure et demie. Le voyage est délicieux; à chaque instant, la rivière du Potomac découvre à vos yeux un panorama magnifique.

La maison, bâtie en bois, avec une jolie terrasse qui s'étend tout le long de la façade, est située sur un promontoire d'où la vue s'étend au loin, embrassant plusieurs kilomètres de rivière et de collines boisées. Vous êtes cloué d'admiration et de respect en présence de ce grandiose spectacle, que vous contemplez sur le seuil de cet asile de repos qu'habitait autrefois le fondateur de la grande République américaine.

De quels pieux souvenirs vous vous sentez l'âme assaillie en pénétrant dans la maison! C'est ici que

vivait, comme le plus simple citoyen, celui qui fut le plus grand héros des temps modernes.

Chaque pièce de la maison est entretenue aux frais des trente-trois États de l'Amérique. Meubles, livres, objets de toilette, reliques, tout est préservé avec un soin religieux.

Dans le vestibule se trouve la clef de la Bastille, présentée en 1789, par La Fayette, au « grand ami de la liberté. »

A la salle des banquets se rattache une anecdote des plus piquantes. Le jeune marquis de La Fayette et plusieurs autres gentilshommes français étaient en visite chez Washington à Mount Vernon. Un bal devait y avoir lieu. La salle venait d'être terminée, le papier destiné à la décorer était arrivé, mais le tapissier n'arrivait point, et madame Washington commençait à se livrer aux inquiétudes les plus sérieuses.

— Ne vous désespérez pas, madame, lui dit La Fayette, nous sommes ici trois gaillards vigoureux qui vous auront bien vite fait la besogne.

Et, sans plus de cérémonie, le marquis, aidé de deux gentilshommes français et de Washington lui-même, se mit à coller le papier avec le succès le plus complet.

La tombe du général est des plus simples, mais

elle évoque des souvenirs autrement touchants que le magnifique sarcophage de Napoléon aux Invalides. Je ne me suis jamais senti plus vivement impressionné qu'à Mount Vernon.

Philadelphie, autrefois la capitale des États-Unis, est une ville de 800 000 à 900 000 habitants, bâtie comme New-York en parallélogrammes. Son hôtel de ville est, après le Capitole de Washington, le plus beau bâtiment de l'Amérique. Je ne connais que le bois de Boulogne qui puisse se comparer à son magnifique parc, dont les allées atteindraient, mises au bout les unes des autres, une longueur d'environ vingt lieues. En venant de New-York et de l'Ouest, la ville semble monotone. Il s'y trouve cependant des fabriques de toute nature et en nombre infini.

Sur les bords du lac Michigan se trouvait naguère une ville assez insignifiante, bâtie en bois, et peuplée de quelques milliers d'habitants. Cette petite ville s'appelait Chicago.

Il arriva que, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1871, une vache, qu'une femme était en train de traire dans une grange, renversa d'un coup de pied une lampe à pétrole et mit le feu à la masure.

L'incendie se répandit, et le lendemain la ville était brûlée à ras le sol. On montre encore à Chicago la seule maison qui échappa aux flammes.

Aujourd'hui cette ville, semblable au phénix dont elle est l'emblême vivant et gigantesque, est rebâtie en pierre de taille, et compte 800 000 habitants.

Telle est l'Amérique.

Avant vingt ans, Omaha, Kansas, Denver, Minneapolis seront autant de Chicagos. Cincinnati, Saint-Louis et Louisville le seront dans quatre ou cinq ans.

Chicago est, selon moi, le véritable type de la ville américaine, l'exemple le plus frappant de ce que Jonathan appelle le *go-aheadism*.

Les rues sont deux fois plus larges que les grands boulevards de Paris, les maisons de commerce ont huit, dix, douze étages. La Michigan Avenue a dix kilomètres de long : on y demeure au numéro trois mille et quelque chose.

La ville a des parcs, des promenades, des statues, des monuments publics imposants par leur sévérité et leur solidité, des théâtres magnifiques, de belles églises, des clubs luxueux, des hôtels où les quatre plus grands hôtels de Paris pourraient danser un quadrille, etc., etc.

La Michigan Avenue et la Prairie Avenue sont d'une élégance parfaite. Figurez-vous l'avenue du Bois de Boulogne prolongée de dix kilomètres. Le soir, l'effet est merveilleux. C'est ici que l'excentricité américaine fait des siennes. Les maisons sont bâties dans tous les styles possibles. Il y en a dans le style florentin, dans le style anglais, dans le style mauresque. Quelques-unes ressemblent à des temples grecs, à des petites églises gothiques; d'autres à des châteaux forts en miniature, à des mosquées; d'autres encore ont le cachet des villas d'Enghien ou de Montmorency, des chalets suisses ou des résidences de pachas sur le Bosphore. Il y en a pour tous les goûts. L'Américain peut être excentrique, ou tout ce que vous voudrez, mais il n'est jamais monotone.

Pénétrez dans l'intérieur de ces maisons-là, et vous verrez de beaux ameublements, non seulement riches, mais de bon goût. La richesse fait naître le goût des arts et de la littérature — peut-être fera-t-elle même un jour naître le goût de la simplicité — et je n'ai pas été étonné de voir à Chicago une société aimable, polie et instruite. Vous y trouvez plus de chaleur et moins de contrainte que dans l'est. Vous sentez que vous avez franchi les frontières de la Puritanerie. Ici plus de froideur,

on donne libre carrière à ses sentiments. Si j'avais à nommer l'auditoire le plus sympathique, le plus chaleureux, le plus prompt à saisir la signification d'un regard ou d'un geste, je nommerais l'auditoire auquel j'ai eu l'honneur de faire une conférence à Chicago.

A sept heures du matin, tout le monde est à l'ouvrage, millionnaire ou commis. Comme je le dis ailleurs, il n'y a, à Chicago, que l'homme oisif qui ne soit pas respectable.

Le chiffre des affaires faites en Chicago est fabuleux. Il s'est élevé en 1887 à 5 675 000 000 de francs; les virements de parties sont montés à 15 milliards 240 millions de francs. On y a abattu 2382000 têtes de bétail et importé 180 millions d'hectolitres de blé. Chicago est probablement la ville la plus florissante au monde. Je viens de donner des chiffres pour montrer aussi que la colère divine ne semble pas être descendue sur cette ville qui ouvre le dimanche ses théâtres et ses salles de concert.

Vingt lignes de chemin de fer — indépendamment des lignes de banlieue — ont une gare à Chicago. En prenant le train dans cette ville, le voyageur peut faire près de 40 000 kilomètres en Amérique.

Je ne crois pas qu'on puisse, en Europe, se faire une idée de l'activité fiévreuse qui règne à Chicago.

— Vous inventerez bientôt, disais-je un jour à un habitant du Chicago, une machine qui permettra à un lapin d'entrer vivant à l'une des extrémités, et de sortir de l'autre sous forme de chapeau haute forme.

— Nous avons fait cela ou à peu près, me répondit-il.

Et le lendemain il m'emmena visiter la fameuse manufacture de porc de MM. Armour et Cie.

Figurez-vous une enfilade de pièces. Dans la première on tue 5000 pourceaux par jour; dans la seconde, on les épile au sortir d'une cuve d'eau bouillante ; dans la troisième on les décapite ; dans une autre on recueille le sang pour faire du boudin, dans une autre on reçoit les boyaux, et ainsi de suite. Au bout de l'établissement on vous présente les pauvres pourceaux sous forme de jambon, de saucisses, de galantine. Ces transformations se font avec une rapidité qui tient de la prestidigitation.

Que n'inventeront-ils pas à Chicago ? Pendant mon séjour, on parlait d'utiliser comme moteur, dans les machines à coudre, la puissance de la pa-

role... chez la femme. En effet, en mettant le menton en communication directe avec les roues de la machine, ça y est.

Comment quitter Chicago sans faire mention des adieux, qu'on me fit à l'hôtel une heure avant mon départ pour le Canada? *Ding*, *ding*, *ding*, à chaque instant je fus appelé au téléphone.

— Hallo!

— A bientôt, bonne chance!

— Hallo!

— Bon voyage!

— Hallo!

— Adieu, nos compliments à John Bull!

VIII

Les maisons américaines. — L'ameublement. — Le luxe. — Les clubs. — Une soirée au cercle des hommes de lettres. — Un objet d'aversion reconnu indispensable aux États-Unis. — Un tireur de première force. — Pan, dans le noir !

Les maisons américaines sont meublées avec un luxe recherché et un goût exquis. Ici on voit l'influence de la femme dans les plus petits détails de la vie. En effet, à chaque pas que vous faites, vous voyez écrit : la femme a passé par là.

L'ameublement, à New-York surtout, est sombre, mais solide et artistique. Ce qui ajoute à la richesse des appartements, c'est l'emploi de portières. Même dans le vestibule, les vantaux sont enlevés et remplacés par des portières. L'effet est des plus heureux. L'œil se repose agréablement, soit qu'il examine les meubles, les murs ou le plafond. Les

parquets sont couverts de riches tapis, et les plafonds sont invariablement sculptés ou décorés de peintures en harmonie avec les tapisseries.

Les salons sont au rez-de-chaussée, un rez-de-chaussée élevé de deux ou trois mètres au-dessus du sol. L'enfilade de salons se compose de trois, quatre, cinq et six pièces communiquant les unes avec les autres par des portières. Chaque pièce a un cachet particulier. L'une contiendra des meubles et des teintures sombres, des tableaux à l'huile, des objets d'art de grande valeur, des plantes tropicales majestueuses; une autre en style oriental invitera le visiteur à la causerie intime, avec ses poufs, ses sièges contournés, ses coussins et ses paravents; une autre contiendra des livres, des eaux-fortes, des antiquités de toutes sortes; une autre, dans le style boudoir, sera rempli de bibelots, d'objets d'art d'un caractère léger, d'aquarelles, de statuettes, le tout éparpillé avec art et un certain désordre; une autre pièce servira de salle de musique : ici point de tapis; le parquet est ciré, les murs sont presque nus; tout est prévu avec intelligence. Sur les cheminées, sur les meubles, sur le piano, partout, des fleurs répandent un doux parfum. Quand toutes ces pièces sont allumées et que les portières sont relevées,

l'effet est délicieux; et quand une vingtaine d'Américaines élégantes, jolies, spirituelles, viennent y causer, je vous assure que vous n'êtes pas pressé de regarder l'heure à votre montre.

Le luxe déployé dans les réceptions, les dîners et les bals, surpasse l'imagination. A un bal, donné à New-York au mois de février 1888, les murs des salons étaient tapissés de roses : il n'y en avait pas pour moins de cinquante mille francs. Quand vous vous prenez à songer que souper, rafraîchissements, tout était à l'avenant, vous vous demandez si vraiment il faut admirer ou condamner un pareil luxe. J'assistais un soir à un dîner dans la grande salle du restaurant Delmonico, à New-York. Nous étions quatre-vingt-sept convives autour d'une immense table ronde. Au centre de la table se trouvait une gigantesque étoile de fleurs, composée de roses, de lis, et d'héliotropes. Les Américains présents à ce festin estimèrent cette étoile de fleurs à près de quarante mille francs. Cela ne m'étonne pas, quand je songe que, dans l'hiver, une rose se paye à New-York un dollar, soit plus de cinq francs, et qu'un orchis se paye de vingt à vingt-cinq francs.

J'ai vu, à un autre dîner, les menus attachés au moyen d'une chaîne composée de perles et de

diamants. Chaque menu avait coûté 1000 dollars, soit 5400 francs. Le nombre d'invités était de trente-deux.

Les principaux clubs des grandes villes américaines sont des habitations princières où se trouve réuni tout ce que le luxe peut imaginer pour le bien-être de l'homme. Les clubs américains sont aussi luxueux que ceux de Londres, mais c'est là la seule ressemblance qui existe entre eux. Les clubs des grandes villes anglaises sont tristes et solennels, ceux des grandes villes américaines sont gais et animés. Le club à New-York, à Boston, à Chicago n'est pas un lieu où l'homme se rend pour lire les journaux et prendre ses repas pendant l'absence de sa famille, c'est un lieu de rendez-vous où l'on cause et où l'on trouve des distractions de tout genre. Tous les membres se connaissent presque intimement.

Les Américains ouvrent souvent aux dames les portes hospitalières de leurs clubs, excepté à Boston, me dit-on, où l'on fait preuve d'anglomanie chaque fois qu'on en a l'occasion. J'ai assisté à un bal magnifique donné par les membres de l'*Union League Club* de New-York. J'ai pu, invité par les membres de l'*Union League Club* de Chicago à

leur faire une conférence littéraire, voir dans l'auditoire plusieurs centaines de dames appartenant à la meilleure société de la ville.

Les Américains s'amusent gaiement : les femmes sont toujours de la fête. Les Anglais ont converti leurs plaisirs en services funèbres.

L'hospitalité des clubs américains s'étend, prévenante et généreuse, aux étrangers qui visitent les États-Unis. Il n'y avait pas quinze jours que j'étais en Amérique que j'étais nommé membre honoraire de la plupart des clubs de New-York. À Boston, à Washington, à Chicago, j'ai partout rencontré la même amabilité, le même empressement.

Un petit cercle charmant, mais celui-là sans aucune prétention au luxe, est le club des hommes de lettres. Il n'occupe que trois pièces, très modestement meublées, où les auteurs américains viennent jouer à la bohème, et causer en fumant. Tous les quinze jours, il y a réunion. Un souper des plus simples est servi à dix heures : des poulets rôtis, des pommes de terre, des petits pois, du fromage et de la bière. Ces messieurs attendent que le congrès ait passé la loi internationale littéraire

avec l'Europe pour introduire le champagne. On ne songe guère au menu dans la compagnie de toute cette aristocratie de l'intelligence américaine. Je dois à ces messieurs bien des heures délicieuses passées au milieu d'eux.

Une petite cérémonie fort intéressante a lieu au cercle des hommes de lettres à l'occasion du jour de l'an. Le 31 décembre au soir, les membres du club se réunissent en force dans leur petit appartement de la 24e rue. A minuit moins deux ou trois minutes, on éteint toutes les lumières, et l'on chante en cœur *Auld Lang Syne* pour faire ses adieux à l'année qui va disparaître. Aussitôt que minuit a sonné [1], on rallume les lumières, on chante *He is a jolly good fellow*, pour souhaiter la bienvenue à la nouvelle année, on se serre la main et « on se la souhaite bonne et heureuse ». Puis chacun tire de son sac anecdotes, histoires, souvenirs, et la soirée se prolonge jusqu'à deux et trois heures du matin. Le soir où je me trouvais à cette petite fête de famille, Mark Twain présidait, et je n'ai pas besoin d'ajouter avec quel entrain, avec quelle verve intarissable, le célèbre humoriste américain fit les honneurs de la soirée.

1. Je crois qu'on emprunte une pendule pour cette occasion.

Dans les maisons, dans les clubs, dans les bureaux, on ne peut s'empêcher d'admirer la prévoyance ingénieuse et le soin merveilleux avec lesquels les plus petits besoins et les moindres commodités de la vie ont été étudiés : il semble qu'il n'y ait plus rien à désirer.

Il est impossible, toutefois, en parlant des intérieurs américains, de passer sous silence un certain objet d'aversion qui, à chaque instant, vient offenser vos regards.

Le meuble le plus indispensable, en Amérique, le plus en évidence, est le crachoir. Chaque pièce est pourvue de cet objet de première nécessité ; vous en trouvez un à côté de votre siège en chemin de fer, sous votre table au restaurant ; impossible de faire un pas sans rencontrer l'ustensile. Dans les corridors d'hôtels, il y a un crachoir en sentinelle à chaque porte. Dans les édifices publics, les parquets en sont jonchés, et, dans les escaliers, ils font la haie. Les Américains, habitués à ces cibles depuis l'âge le plus tendre, sont d'une adresse merveilleuse : ils ne manquent jamais le but. J'en ai vu faire de véritables tours de force, entre autres fois au Capitole de Washington.

La Cour suprême de justice siégeait. Un avocat, au moment où j'entrai dans la salle, lançait

des foudres d'éloquence. Tout à coup, il s'arrête, regarde un crachoir placé à deux mètres de distance, le met en joue et *rrrrron, crrrrrâque... ptu!* en plein dans le noir; puis il reprend le fil de son discours. Je m'attendais à voir les sept juges et le public applaudir et crier *bravo!* Pas du tout, l'incident passa complètement inaperçu. Probablement, il ne se trouvait personne dans la salle qui ne pût se dire : « Ça n'est pas malin, je pourrais en faire autant ! »

IX

Propos mondains. — L'aristocratie de naissance aux États-Unis. — La société fashionable. — La plutocratie. — Les parvenus et les arrivés. — La société littéraire et artistique. — Le provincialisme. — Tous les Américains ont deux noms de famille. — Colonels et juges. — L'hospitalité américaine. — La tortue terrapène et le canard cru.

Un mot sur l'aristocratie américaine, pour commencer.

Comment, l'aristocratie américaine?

Parfaitement.

Je vous garantis qu'il existe, en Amérique, des sanctuaires où il est plus difficile de pénétrer que dans les plus *purs* hôtels du faubourg Saint-Germain et les *mansions* de Mayfair et de Belgravia.

Il se trouve à Philadelphie, dans Beacon Street à Boston, dans Washington Square (côté du nord)

à New-York, dans la Virginie, dans Canal Street (côté droit) à la Nouvelle-Orléans, des Américains qui regardent le commun des mortels avec beaucoup plus de pitié que les Montmorency de France et les Howard d'Angleterre.

L'Amérique, ne possédant pas de roi qui puisse donner à ses sujets d s lettres de noblesse, les Américains se sont eux-mêmes créé une aristocratie. Cette aristocratie ne contient encore ni ducs, ni marquis, ni comtes, ni barons; mais le sang est là, paraît-il — du sang hollandais — et c'est tout ce qu'il faut.

Quand un Européen noble arrive aux États-Unis, l'aristocratie américaine va déposer sa carte au bureau de l'hôtel où il est descendu. Peut-être n'est-il connu personnellement d'aucun ; mais les noblesses sont parentes partout, c'est un acte de courtoisie internationale. Le noble européen, qui vient souvent en Amérique pour y chercher une dot, y trouve son compte, et rend toutes les visites qu'on lui fait.

Une dame de New-York, qui fait autorité en matières mondaines, me disait un jour que la « société » de cette ville ne se composait que de quatre cents personnes. En dehors de ce nombre sacré, vous êtes un profane. La fortune ou la célébrité pourront vous permettre d'entrer dans cette

société, mais vous n'en ferez jamais partie. Vous *y* serez, mais vous n'*en* serez point. Là-dessus, la dame en question entra dans des détails fort minutieux sur ce qu'elle appelait, en les distinguant, les gens de société et les gens de la « société »; mais elle eut beau souligner des mots, mettre des guillemets de chaque côté des autres, j'avoue n'avoir pas très bien saisi ces nuances délicates. Tout ce que j'ai compris c'est que cette aristocratie de naissance existe en Amérique, non seulement dans la cervelle de ceux qui en font partie, mais aux yeux de leurs compatriotes.

Ce désir d'avoir de la naissance devait se produire chez l'Américain, puisque c'est là la seule chose que ses dollars ne semblaient pas pouvoir lui procurer.

La seconde aristocratie est l'aristocratie de l'argent, la plutocratie. Pour en faire partie, il ne suffit pas d'être millionnaire, il faut, m'a-t-on dit, appartenir à une troisième génération de millionnaires. Ce sont les Astor, les Vanderbilt et compagnie. On ne peut être reçu dans ce chapitre sans procurer trois quartiers. La première génération fait les millions, la deuxième est *parvenue*, la troisième est *arrivée*. Pour les membres de cette aristocratie, avoir une centaine de mille livres de

rente, c'est être dans la misère propre. Avec un million de revenu on est dans l'aisance.

La troisième aristocratie est l'aristocratie du talent, la société littéraire et artistique. Cette troisième aristocratie est sans contredit la première.

Je ne crois pas qu'on puisse trouver, qu'on puisse même imaginer une société à la fois plus polie, plus affable, plus hospitalière, plus spirituelle, et plus brillante. Je voudrais pouvoir ici me permettre une enfilade d'adjectifs à la madame de Sévigné.

Une des conséquences de la position qu'occupe la femme aux États-Unis est que, dans les bons salons américains, on cause.

« Si j'étais reine, s'écriait un jour madame Récamier, j'ordonnerais à madame de Staël de me parler toute la journée. »

Voilà ce qu'on voudrait pouvoir dire à beaucoup d'Américaines. Avec elles, la conversation ne tarit point, et reste toujours dans le domaine de la causerie; elle vole légèrement d'un sujet à l'autre, papillonne, effleure, passe du sérieux au gai, voire même au frivole sans devenir banale, repart dans les régions élevées, et ne dédaigne point ensuite d'aller friser le petit potin : tout cela sans affecta-

tion aucune, avec un charme et un naturel délicieux.

Je ne connais que les Françaises qui puissent rivaliser avec les Américaines dans la conversation; encore suis-je obligé d'admettre deux choses, c'est que les Américaines de la société intellectuelle sont souvent plus naturelles que les Françaises, et qu'elles cherchent moins à plaire que celles-ci. Bref, vous pouvez être aimable, sans avoir à être galant, et l'on n'attend de vous aucun de ces compliments fades qui, selon moi, viennent souvent gâter le charme d'une causerie intime entre homme et femme.

Ces réunions charmantes ne sont pas seulement de véritables petites fêtes pour l'esprit, le cœur y trouve aussi sa part. Vous êtes accueilli avec tant de cordialité que vous vous sentez immédiatement chez des amis, des amis que vous aurez un regret profond d'être obligé de quitter bientôt, et avec lesquels vous espérez bien conserver des relations toute la vie.

Quand le vapeur sortit de la rade de New-York pour me ramener en Europe, je ne saurais dire si, à ce moment, le désir de revoir mon pays l'emportait sur le regret que j'éprouvais de quitter l'Amérique.

« Bah! pensai-je, je ne dis pas adieu aux Amé-

ricains, mais au revoir : sept jours de voyage, et je me retrouverai un jour au milieu d'eux. »

Les grandes villes américaines, même New-York, sont provinciales en ce sens que chacun s'y occupe de son voisin. Ce n'est pas Paris, c'est encore bien moins Londres. Grâce à ces infatigables mêle-de-tout, les journalistes américains, qui fourrent le nez partout, les moindres incidents de la vie privée sont rendus publics et commentés immédiatement à droite et à gauche. Vous n'aurez qu'à demeurer deux mois dans n'importe laquelle des grandes cités des États-Unis pour y connaître tout le monde, et vous trouver au courant de tout ce qui s'y passe.

L'esprit des Américains est toujours en éveil. Tout les occupe, tout les intéresse, et il se trouve toujours quelque chose de nouveau pour alimenter la conversation. Si ce n'est pas un événement social, politique ou littéraire, c'est un petit scandale, une nouvelle secte religieuse, le spiritualisme, la guérison des maladies par la foi ou par l'influence de la volonté[1] : la conversation ne meurt jamais faute de sujets. Criez, si vous voulez,

1. Cette dernière découverte a été faite en Amérique au commencement de l'année. Vous n'avez qu'à dire de toute la force

à l'excentricité, et vous n'aurez pas tort, mais ajoutez que c'est la vie, et vous aurez raison. C'est une existence plus intéressante que la vie de province en France, telle que le poète l'a décrite :

On s'éveille on se lève, on s'habille et l'on sort;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Les Américains, et cela dans toutes les classes, portent généralement trois noms, un nom de baptême et deux noms de famille : George Washington Smith, Benjamin Franklin Jones, Guillaume Tell Brown. Je n'eusse point été étonné de faire la connaissance d'un M. Napoléon Bonaparte Robinson. Les célébrités n'y échappent pas plus que les autres : Henri Wadsworth Longfellow, John Greenleaf Whittier, Oliver Wendell Holmes, Thomas Bailey Aldrich, Richard Watson Gilder, Edmond Clarence Stedman, James Russell Lowell, Ralph Waldo Emerson, Henry Ward Beecher, Washington Irving, etc., etc. Ne faut-il pas voir, dans ces doubles noms, un titre que le père croit conférer à son enfant en le tenant sur les fonts baptismaux?

Toutes les sociétés nouvelles ont les mêmes

de votre âme : « Je ne veux pas être malade ! » et la santé vous revient. On a essayé, et l'on a réussi, paraît-il.

faiblesses. Au lendemain de la Révolution, n'avons-nous pas appelé nos enfants Épaminondas, Léonidas, Darius, Napoléon, etc. ?

Tout Américain qui se respecte quelque peu est colonel ou juge. L'Amérique a cent fois plus de colonels que nous n'avons de légionnaires.

Quand on vous aura présenté à un monsieur, dans un salon américain, et que vous n'aurez pas saisi son nom, inutile de chercher à réparer le mal, appelez-le *colonel*, vous avez neuf chances sur dix de tomber juste ; si le malheur veut que vous vous soyez trompé, appelez-le *juge*, et vous êtes sauvé. Si, cependant, poursuivi par le guignon, vous découvriez que votre interlocuteur n'est ni colonel ni juge, vous avez une dernière ressource inmanquable, appelez-le *professeur* : un Américain professe toujours quelque chose, un art, une religion, et vous ne risquez rien.

L'hospitalité américaine mérite la réputation dont elle jouit en Europe. Si elle pèche, ce n'est peut-être que par l'excès. Mais comment se permettre de critiquer des hôtes aussi aimables et aussi empressés ?

L'hospitalité américaine est princière. On ne

vous invitera pas, même dans les meilleures maisons où le menu quotidien est des plus appétissants, à venir prendre votre part du repas de la famille. On ne vous invite pas à dîner, mais seulement à festoyer. Si l'on ne peut pas vous donner un festin, on ne vous invite pas du tout.

Vous n'assistez qu'à des banquets : huîtres, potages, hors-d'œuvre, poisson, relevés, entrées, sorbets, rôtis, volailles, ragoût de tortue terrapène, caneton sauvage cru, salade, cinq ou six plats de légumes, sucreries, pâtisseries, glaces, fromages, fruits, etc., le tout arrosé des vins les plus fins : château-yquem, xérès amontillado, champagne frappé, château-laffite, et que sais-je encore ?

La cuisine, dans les bonnes maisons américaines, est excellente : vous ne trouvez pas mieux à Londres et à Paris.

Le ragoût de tortue terrapène est le mets le plus recherché en Amérique : il est de toutes les fêtes. Le goût est tellement prononcé qu'il faut trouver ce plat exquis ou à peu près détestable.

Dois-je vous dire ce que j'en pense ?

Un Américain me demandait un jour si j'aimais la tortue terrapène.

— Monsieur, lui dis-je, il faut savoir s'incliner

devant les coutumes des pays qu'on visite. Aux États-Unis, on mange de la tortue terrapène... et j'en mange.

Le caneton sauvage, ***canvasback duck***, est un mets des plus délicats. Il est placé devant le feu pendant quelques minutes seulement. La première fois que cette viande violette s'offre à vos regards, elle vous répugne; mais je vous conseille de surmonter ce premier dégoût, le mets est exquis.

Les Anglais ont, en France, la réputation de manger la viande saignante. C'est là une des mille absurdités qui courent sur leur compte. Ils préfèrent, au contraire, la viande très cuite.

On me racontait, en Amérique, qu'un plat de *canvasback duck* ayant été placé à table devant un Anglais, celui-ci dit au domestique :

— Voulez-vous prendre ce caneton et passer une fois de plus avec lui à travers la cuisine.

X

Les « milliardaires ». — Liste de quelques grandes fortunes américaines. — La Bourse. — La maison d'un millionnaire. — Œuvres de bienfaisance. — Les rois de la République américaine. — John Jacob Ier, II, III et IV. — Les rois du capital. — Dangers futurs.

Ma foi, tant pis, si je fais venir l'eau à la bouche de mes lecteurs.

Voici la liste de quelques fortunes américaines :

NOMS	CAPITAL	REVENU ANNUEL A 5 %
	Francs.	Francs.
J. Gould.........	1.375.000.000	70.000.000
J. W. Mackay....	1.250.000.000	62.500.000
C. Vanderbilt.....	625.000.000	31.250.000
J.-P. Jones.......	500.000.000	25.000.000
J.-J. Astor.......	450.000.000	22.500.000
W. Stewart.......	200.000.000	10.000.000
G. Bennett.......	150.000.000	7.500.000

Tels sont les princes du pays des dollars. Les

plus grandes fortunes anglaises sont loin d'atteindre de pareils chiffres. En effet, la fortune du duc de Westminster est d'environ 400 millions de francs; celle du duc de Sutherland, 150 millions; celle du duc de Northumberland 125 millions; celle du marquis de Bute, 100 millions.

C'est dans les mines, et surtout dans les chemins de fer, que ces fortunes colossales ont été réalisées.

Le mot « millionnaire » ne donne donc point une idée de l'opulence en Amérique. Il faut dire « milliardaire ». Les dictionnaires, ayant probablement jusqu'ici considéré comme impossible l'existence d'un homme possédant plus d'un milliard, n'ont pas encore inséré le mot dans leurs colonnes. C'est une omission qu'il s'agit de réparer. Voici l'article à ajouter :

« MILLIARDAIRE. — Celui ou celle qui possède au moins un milliard. Ce phénomène se trouve en Amérique. »

Inutile de dire qu'avec ses milliers de millions, M. Gould est une puissance. Il tient les bourses des États-Unis dans le creux de sa main. Il fait la pluie et le beau temps, la hausse et la baisse. Il réalise ce que bon lui semble, et les spéculateurs s'estiment heureux quand il leur permet de ramasser les miettes qui tombent de ses poches. Quant à

lutter avec lui, autant vaudrait chercher à faire sauter la banque à Monte-Carlo avec cinquante centimes.

Les deux rois de la finance américaine sont MM. Vanderbilt et Astor. Ils méritent le nom de « rois », moins par la grosseur de leur fortune que par l'emploi généreux qu'ils en font. S'agit-il de fonder un hôpital, un musée, une bibliothèque, on s'adresse à ces messieurs ; la réponse, accompagnée d'un chèque, ne se fait jamais attendre. Peu de temps avant mon arrivée en Amérique, M. Vanderbilt venait de donner 500000 dollars (soit 2700000 francs) pour fonder un hôpital à New-York. Madame Astor venait de donner 225000 dollars (soit 1215500 francs) à l'hôpital où se traitent les maladies cancéreuses.

L'hôtel Vanderbilt, situé dans la 5e Avenue à New-York, est une habitation princière. Il faudrait entreprendre d'écrire un volume pour donner une description complète des trésors qui y sont amoncelés. Plusieurs millions y sont enfouis, pour ne parler que de la galerie de tableaux et des armoires à vaisselle. La galerie de tableaux se compose de deux pièces, spacieuses et bien éclairées, qui contiennent cent soixante-quatorze tableaux de maîtres : huit Millets, y compris *le Se-*

meur, trois Rosa Bonheurs, sept Meissoniers, des Turners, des Géromes, la *Bataille de Rezonville* par Detaille, sept Théodore Rousseaux, etc. Cette collection, réunie à celle de madame R.-L. Stuart, formerait un noyau superbe pour la fondation d'un musée public. Dans l'antichambre de l'hôtel se trouve un portrait de Vanderbilt Ier, fondateur de la dynastie.

Je n'ai vu ni la maison de ville ni la maison de campagne de M. Gould; mais je sais que dans cette dernière propriété, la valeur des serres est estimée à 1250000 francs. Cela vous donnera, j'espère, une idée de ce que peut être le reste. Dans ces croquis américains tracés à la hâte, je ne puis guère faire autre chose que mettre le lecteur sur la piste de ce que l'on peut voir en Amérique. Malgré tout cela, je ne garantis pas que M. Gould soit un homme heureux. Au sujet des immenses fortunes qui existent aux États-Unis, un Américain de beaucoup d'esprit me disait un jour :

— Nul ne saurait posséder en paix plus d'un million de dollars. Au delà, l'homme ne possède plus sa fortune, c'est sa fortune qui le possède.

Détail curieux. Il y a une trentaine d'années, M. Gould est arrivé à New-York avec vingt-cinq dollars dans sa poche (à Paris on arrive avec qua-

rante sous, c'est traditionnel). Pendant longtemps, il a vécu en vendant des souricières. Ce n'est plus des souris qu'il attrape, c'est du meilleur gibier.

Les Américains vivent en république; mais s'ils n'ont pas de rois, ils ont les millionnaires dont ils subissent le joug. Rien n'est plus divertissant que de lire la généalogie de ces grands noms. On la trouve dans les journaux chaque fois qu'un membre de la famille passe de vie à trépas. Pendant que j'étais en Amérique il mourut une certaine madame Astor. Après avoir énuméré les charmes et les vertus de cette dame, les journaux publiaient la liste des John Jacobs, dont l'un avait été son mari. Tous les Astors (je tiens à mettre un *s*, c'est bien le moins qu'on puisse faire pour une famille régnante) ont été John Jacobs et sont connus dans l'histoire sous le nom de John Jacob Ier, John Jacob II, John Jacob III. Le chef actuel de la dynastie, un jeune homme d'une vingtaine d'années, est John Jacob IV. La dynastie des Astors ne date pas de loin, John Jacob Ier étant arrivé en Amérique au commencement du siècle, en simple émigrant, pour y faire le commerce des fourrures.

Il ne faudrait pas examiner de trop près la manière dont quelques millionnaires américains ont

amassé leurs richesses. Il court, dans le pays même, de curieuses histoires au sujet de ces grandes fortunes. Je me rappelle, entre autres choses, une pièce charmante de M. Bronson Howard, intitulée *The Henrietta*. Dans cette pièce figure un jeune boursier qui cherche à ruiner son père.

— Le portrait n'est-il pas exagéré ? dis-je à un ami qui m'accompagnait.

— Pas le moins du monde, il est historique, me répondit-il ; seulement les rôles sont renversés, ce qui rend la vérité encore plus odieuse que la fiction.

Quant aux fortunes des rois des chemins de fer — c'est ainsi qu'on les appelle aux États-Unis — elles ont été faites avec l'argent de milliers de malheureux aujourd'hui dans la misère. Le palais du millionnaire américain est souvent bâti à l'aide de pierres fournies par des ruines.

Quand on parle des princes de la finance américaine, on n'emploie que le mot « roi », surtout quand on veut désigner les grands actionnaires des compagnies de chemin de fer. Ce mot « roi » sert aussi à désigner ces majestés qui sont à la tête des exploitations de mine, et des monopoles de toutes sortes que l'on rencontre à chaque pas

aux États-Unis. Ces rois du capital sont de véritables puissances, et des puissances dont la tyrannie se fait sentir non seulement sur tous les marchés américains, mais dans tous les rangs de la société. Ces tyrannies soulèvent des indignations et engendrent des haines implacables, et je crains que les Américains, qui se moquent de nos révolutions, ne s'en préparent une auprès de laquelle, pour répéter le mot de Henri Heine, « 93 ne sera qu'une idylle ».

XI

La jeune fille américaine. — Sa liberté. — Ses manières. — Le respect de la femme. — Souvenirs de jeunesse. — La flirtation perfectionnée. — Le « boston ». — Pourquoi la jeune Américaine recherche la société des hommes. — Blasons européens redorés et retirés du mont-de-piété. — Les Américaines du faubourg Saint-Germain. — Lady Randolph Churchill. — Mariage de décembre et de mai. — Thème rebattu des comédies américaines. — Un ange. — Le collodion révélateur. — L'héroïne de l'*Abbé Constantin*. — Ce que la jeune Américaine admire chez l'homme.

La liberté dont jouissent les jeunes filles américaines étonne autant les Anglais que la liberté dont jouissent les jeunes filles anglaises étonne les Français.

La jeune Américaine, à partir de l'âge de dix-huit ans, peut aller seule partout : faire ses emplettes, ses visites, au concert, au théâtre, en

voyage. On lui permet presque toutes les libertés. Les autres... elle se les permet elle-même.

Elle a son argent de poche qu'elle dépense à son idée, c'est-à-dire en bonbons, en rubans, et en bijoux. Quant aux notes de couturières et de modistes, c'est papa qui règle la chose. Elle voit et reçoit qui bon lui semble. Si, au bal, elle rencontre un jeune homme qui lui plaît, je ne dis pas qui lui touche le cœur, elle lui dit : « Je suis chez moi tel jour, venez donc me voir. » Le lendemain, il pourra lui envoyer un fauteuil d'orchestre, et venir la chercher pour la mener au théâtre. Il lui apportera des fleurs, lui offrira des rafraîchissements pendant les entr'actes ou après la représentation, et la reconduira chez elle en voiture. C'est, en Amérique, la chose la plus naturelle du monde. Quelques jours plus tard, il pourra se faire que, à une réunion, il rencontre la jeune fille et qu'elle vienne lui dire :

— Je voudrais vous présenter à un ami, dites-moi donc votre nom, je l'ai oublié.

La jeune Américaine, qui nous paraît étourdie et légère, me semble agir selon les règles du bon sens. Elle est fatiguée de s'entendre dire : « Une femme ne peut pas faire ceci ou cela, c'est malséant. » Elle vous répond tout simplement : « Je

le fais, et du moment que je le fais, c'est bienséant. C'est à moi femme de faire la loi. Pourquoi n'irais-je pas seule au théâtre? Pourquoi ne sortirais-je pas seule le soir? Si vos rues sont sales, c'est à vous de les nettoyer pour moi. Pourquoi ne recevrais-je pas dans mon salon des jeunes gens qui me plaisent? Si l'un d'eux en profitait pour prendre des libertés avec moi, ce serait un cuistre que je mettrais sur-le-champ à la porte, et certes ce n'est pas pour lui que je changerais mes habitudes. »

C'est le respect, que la femme inspire aux Américains, qui permet à la jeune fille de circuler librement et de régner en souveraine aux États-Unis. Jonathan pourrait là-dessus donner plus d'une leçon aux hommes de la vieille Europe, même aux Français qui, en fait de politesse, vivent un peu de la réputation de leurs ancêtres. Son respect pour la femme est désintéressé, purement platonique. En France, ce respect prend la forme d'une politesse qui frise la galanterie, et souvent n'est point exempt d'arrière-pensée. Un Français se reculera toujours pour laisser passer une femme, mais il profitera de l'occasion pour la bien regarder. L'Américain, en pareille circonstance, baissera les yeux.

En chemin de fer, où les sièges sont construits pour contenir deux personnes, vous verrez les Américains chercher une place d'un bout à l'autre du train avant d'aller s'asseoir auprès d'une jeune fille. Ils ne prendront place à côté d'elle que s'ils ne peuvent faire autrement. J'en ai même souvent remarqué, dans les trains de banlieue, qui restaient debout plutôt que de courir le risque de gêner une jeune fille. Et ici je ne parle pas seulement des *gentlemen*, mais d'hommes appartenant, sinon à la basse classe, tout au moins à la petite bourgeoisie — s'il m'est permis d'employer ces termes en parlant de la société américaine.

Avec quel plaisir je me rappelle, alors que j'étais jouvenceau à Paris, les soirées où je me trouvais avec des jeunes filles américaines! Leur beauté, leur élégance, leur abandon, leur liberté d'allures, leur conversation naturelle et animée, tout cela m'enchantait. Je me sentais déniaisé par ces jeunes filles et, tandis qu'avec une jeune fille française je ne trouvais généralement à dire que les banalités les plus absurdes, avec ces jolies filles de Jonathan je perdais ma timidité, et je causais avec autant d'entrain, avec aussi peu d'embarras qu'avec un vieux camarade.

La jeune fille américaine est encore aujourd'hui sans rivales dans les salons parisiens, où elle est de plus en plus à la mode. Les jeunes gens la recherchent pour sa gaieté, son esprit et sa beauté; les mères la reluquent pour ses dollars; les jeunes femmes la déchirent à belles dents. Rien ne manque à son succès.

C'est à elle qu'on doit à Paris l'introduction de cette danse attrayante qu'on appelle le *boston*. Un triomphe que cette danse! C'est charmant, la valse, c'est entraînant, remarque je ne me rappelle plus qui, mais on ne peut pas causer. Avec le boston, c'est autre chose, on cause et l'on *flirte*. Or, la flirtation avec une jeune et jolie Américaine est du dernier agréable, grâce au perfectionnement qu'elle a apporté dans l'art. Se montrer galant n'est plus suffisant; dire des choses jolies, mais fades et banales, c'est passé de mode; il faut se surpasser d'esprit et d'amabilité, tout en restant dans les limites de la bienséance la plus *correcte*.

Le boston vous permet admirablement de vous essayer à ce jeu charmant. C'est une danse voluptueusement lente qui vous donne le loisir de conduire votre danseuse à votre guise, en droite ligne, en cercle, à reculons, dans les petits coins,

et de profiter de mille occasions propices pour causer avec elle dans un délicieux tête-à-tête.

Ce qui me divertissait aussi beaucoup, c'était de contempler ces jeunes Américaines « travailler » au buffet. Comme elles vous y taillaient de la besogne ! comme elles vous enlevaient les glaces, et vous sifflaient le punch, le champagne, et tout ce qui se trouvait à la portée de leurs jolies petites mains ! Quels regards dédaigneux elles lançaient sur le sirop de groseille, le sirop d'orgeat, l'orangeade et l'eau sucrée que dégustaient timidement les jeunes Françaises, tout en regardant si maman ne faisait pas de gros yeux pour montrer qu'elle trouvait à redire à pareille débauche ! C'était du solide qu'il leur fallait, et du sérieux.

— Encore un peu de champagne, mademoiselle ?

— *Yes, please.*

— Encore un de ces petits gâteaux ?

— *Yes, please.*

L'orchestre, en lançant les premières mesures de la danse suivante, réussissait seul à les arracher au buffet.

Et quel entrain à la danse ! quelle fièvre ! quels yeux illuminés de plaisir ! Pas un seul instant de repos : elles tournaient avec autant de souplesse

à cinq heures du matin qu'au commencement du bal. Eh ! mon Dieu, pourquoi pas? Le plaisir de la danse est innocent, et ce n'est pas parce que l'on a beaucoup dansé dans sa jeunesse qu'on fait un jour danser son mari; ce n'est pas parce que l'on a beaucoup tourné comme jeune fille qu'on tourne mal comme femme.

Les bons élèves se révèlent aussi bien dans la cour de récréation que dans la salle d'étude. La moralité d'un jeune garçon est en raison directe du plaisir qu'il prend au jeu; celle de la jeune fille se mesure à sa gaieté et à son entrain.

Je n'oublierai jamais une jeune Américaine qui se trouvait à ma table à bord du vapeur. De Liverpool à New-York, cette charmante enfant, âgée de dix-sept à dix-huit ans, fit des prodiges. Je n'en pouvais croire mes yeux et je n'en perdais pas un morceau. Quel appétit! quelle ogresse de table d'hôte ! J'en tremblais pour nos provisions à bord. La compagnie avait-elle prévu le danger?

D'abord, à sept heures du matin, on portait à la jeune affamée, dans sa cabine, du thé et des beurrées. A huit heures et demie, elle déjeunait : du poisson, deux côtelettes, des œufs et du lard, du ragoût, des galettes aux confitures, et force

beurrées et rôties. A onze heures, elle prenait une tasse de bouillon et des biscuits secs. A une heure, elle lunchait : une omelette, des croquettes de volaille, un perdreau ou la moitié d'un faisan, de la viande froide, de la salade, des pommes de terre cuites au four, des gâteaux, et quelquefois du fromage. A cinq heures, elle prenait du thé avec nouvel accompagnement de beurrées. A six heures, elle dînait : des huîtres, du potage, du poisson, trois ou quatre plats de viande et de légumes, de la pâtisserie, du dessert, etc. A dix heures, avant de se retirer, elle se faisait servir des sandwichs ou un plat de *welsh rabbit*[1]. Voilà pour le sérieux. Je ne parle pas des bonbons et des friandises. Je l'ai rarement vue sur le pont sans la surprendre en train de manger du pain d'épice, des sucreries ou du chocolat.

Après tout il y a si peu de distractions à bord ! La vie y est si monotone ! On est obligé de s'ingénier à trouver des moyens de tuer le temps. Les Américains parient sur le nombre de nœuds que

1. *Welsh rabbit* ne signifie pas « lapin gallois ». Le mot *rabbit* n'est ici qu'une corruption des deux mots anglais *rare* et *bit* c'est-à-dire « morceaux exquis ». Pour la recette, je renvoie aux livres de cuisine le lecteur à qui prendrait la fantaisie de goûter à ce plat recherché.

fera le bateau dans les vingt-quatre heures, et jouent au *poker;* les gens sérieux cherchent dans le sommeil l'oubli de cet entr'acte dans l'existence; les jeunes Américaines mangent.

La jeune fille américaine recherche la société des jeunes gens pour plusieurs raisons. D'abord parce que son éducation est excellente, et que la conversation des hommes l'intéresse. Elle sait parler chiffons, mais si elle sait vous décrire le dernier chapeau inventé à Paris, elle saura aussi vous parler du dernier roman d'Octave Feuillet ou même du dernier ouvrage d'Herbert Spencer. Elle recherche la société des hommes parce que cela élargit le cercle de ses admirateurs, enfin parce que cela peut augmenter ses chances de faire un bon mariage. Toute légère qu'elle est, elle ne perd jamais de vue l'avenir. Elle ne se dit pas, en rêvant au mariage : « A qui conviendrai-je? » mais bien : « Qui me conviendra? »

La société des hommes a d'autant moins de dangers pour elle que sa vertu repose sur la plus solide des bases, la raison. Elle ne s'embarquera dans le roman qu'à la condition qu'il mène à bien... et aux biens. La fortune ou un titre, voilà son but. Elle ne perd pas cela de vue, même dans les

moments les plus *touchants*. Entre deux baisers, elle dira à son amant : « Êtes-vous riche? » C'est la pincée de rhubarbe entre deux couches de confitures.

Le rêve incessant de ces jeunes républicaines est d'être un jour comtesses, marquises ou duchesses.

Le nombre de blasons européens, qui ont été redorés ou retirés du mont-de-piété, avec les dollars des Américaines, est incalculable.

L'autre jour, un rédacteur du *Figaro* de Paris, dans un salon du faubourg Saint-Germain, un salon des plus *purs*, comptait parmi les invitées trente-sept Américaines portant trente-sept noms de la plus authentique noblesse française. Pour ne nommer que celles dont le nom me vient pour le moment à l'esprit, la princesse Murat, mère de la duchesse de Mouchy, est Américaine; la marquise de Chasseloup-Laubat est Américaine; la comtesse de Saint-Ronan, la générale de Charette, la comtesse de Chevigné et la comtesse de Ganay sont Américaines. Ces filles de la grande démocratie américaine sont devenues non seulement Françaises de cœur, mais aussi royalistes que les plus ultramontaines de nos vieilles douairières.

On sait combien l'aristocratie anglaise compte

d'Américaines dans son sein, et que la plus puissante et la plus *tory* des associations politiques modernes, la ligue de la Primevère[1], a été fondée par mademoiselle Jérôme, cette jeune et jolie Américaine qui est aujourd'hui la femme du célèbre lord Randolph Churchill.

Combien de nobles chevaliers... d'industrie ont exploité le marché américain et se sont fait accepter sur-le-champ par des filles de Jonathan ! On sait que Pranzini était en correspondance avec la fille d'un riche banquier de New-York, qu'il aurait peut-être épousée sous le titre de comte je ne sais plus qui, si les manchettes qu'il oublia dans la chambre de la pauvre Marie Regnault n'avaient mis la police sur ses traces.

Cette passion pour le mariage d'argent, qui embrase le cœur de tant de jeunes filles américaines, a souvent des résultats désastreux.

Si j'en puis juger par mes yeux, la loi américaine permet à une jeune fille d'épouser son grand-père, ou du moins le contemporain de son bisaïeul.

1. Ainsi appelée en souvenir de la fleur favorite de feu Benjamin Disraëli, comte de Beaconsfield.

Il n'est pas rare, je pourrais même dire qu'il est très commun, aux États-Unis, de voir des femmes de dix-huit et vingt ans mariées à des hommes de soixante-dix et quatre-vingts ans.

En ma qualité de Français, je sais qu'il ne me convient guère de jeter la pierre au voisin : la France est, certes, un pays où le mariage de convenance est à la mode. Cependant, je dois dire que la différence est énorme. En France, ce sont les parents qui sont à blâmer, et non point les jeunes filles. Ce sont eux qui cherchent à assurer à leur fille ce qu'on veut bien appeler une position, tandis qu'en Amérique, c'est la jeune fille qui choisit son mari; c'est elle seule qui est responsable de ce crime de lèse-amour. Elle n'a pas non plus cette autre excuse de la jeune Française, l'innocence; elle n'est pas aussi ignorante qu'elle de ce qui l'attend au sortir de l'église. Une jeune fille passe quelquefois, en France, du couvent à l'autel, sans que son consentement ait été donné, ou même que son opinion ait été consultée. Et encore dois-je ajouter que, si des parents français poussent souvent une jeune fille de vingt ans à épouser un homme de quarante ans, ils frémiraient à l'idée de la jeter dans les bras d'un vieillard.

La jeune Américaine, gâtée par son père, s'ima-

gine qu'un vieillard lui passera plus probablement ses fantaisies qu'un jeune homme dont la fortune n'est pas encore faite. « Un jeune homme, se dit-elle, c'est très joli ; mais mon père n'a d'autre volonté que la mienne ; je suis jolie, et cent hommes me le répètent tous les jours ; je suis libre, je vais où je veux, je reçois qui bon me semble, je dépense à mon plaisir ; vais-je échanger tout cela contre un mari qui m'embarrassera d'un ménage, d'une famille nombreuse, qui me parlera de la Bourse, qui me prêchera peut-être l'économie, qui m'ennuiera avec le prix des grains et des cotons, qui me rompra la tête avec la politique, les élections, et que sais-je encore? Non, non, je veux un mari qui n'ait d'autre pensée que de satisfaire mes caprices. » Peut-être se dit-elle aussi, dans sa sagesse : « Un homme de quatre-vingts ans, j'en serai bientôt débarrassée. »

Ce genre de mariage est le thème rebattu des comédies américaines. Une femme est mariée à un vieillard, ou à un riche négociant. Le jeune amoureux d'autrefois qui, à l'époque du mariage, était parti à l'étranger, revient et se retrouve avec elle. Il lui reproche sa conduite et lui rappelle son amour qui n'a cessé de battre dans son cœur. Le mari est occupé, ne songe qu'à ses affaires, et la

belle écoute les doux reproches de celui qu'elle aimait et qu'elle congédia jadis pour épouser un homme plus opulent. Le danger la menace, elle lutte entre l'amour et le devoir. Le devoir triomphe, cela va sans dire; mais la peinture de mœurs américaines n'en reste pas moins fidèle.

Un Américain me racontait qu'il voyageait un jour avec un vieillard brisé, cassé, de plus de quatre-vingts ans, qu'accompagnait une jeune femme à peine âgée de vingt ans. Cette jeune femme était d'une beauté éblouissante. Mon Américain m'avoua même que la vue de cette jolie femme, avec laquelle il voyagea pendant cinq jours, eut l'effet de le rendre parfaitement amoureux. Il n'eut l'occasion que de la regarder; mais, arrivé au lieu de sa destination, il prit la résolution de descendre au même hôtel que la belle, afin d'avoir peut-être l'occasion de faire avec elle plus ample connaissance. Pour connaître le nom de la jeune fille et de son vénérable grand-père, il attendit, pour inscrire son nom sur le registre de l'hôtel, que le vieillard y eût inscrit le sien. Jugez de sa surprise et de sa déconfiture, quand il lut : « Monsieur X... et épouse. »

1. En Amérique, un couple ne s'inscrit pas comme : « Monsieur et madame », mais comme « M. X. et épouse » (M. *X. and wife.*)

Voici une plaisanterie que je recueille dans un journal de Washington. Est-ce une plaisanterie ?

« Un célibataire, désireux de se marier, mit il y a quelques jours une annonce dans un journal. Une erreur typographique changea son âge. Au lieu de 37 ans, l'annonce disait 87. Cela n'a pas empêché le célibataire de recevoir près de trois cents lettres, écrites par des femmes dont l'âge variait de seize à soixante ans. Toutes promettaient au supposé vieillard de l'amour et du dévouement pour le reste de ses jours. »

En voici une autre que j'extrais d'un journal comique. L'auteur semble croire que la mère américaine ne voit pas de pareils mariages avec déplaisir.

LA MÈRE. — Ainsi tu t'es fiancée à M. Jones. Tu n'as pas le sens commun. Ce garçon-là n'a ni fortune ni position. Je sais bien qu'un jour il pourra être riche, son grand-père lui laissera peut-être une partie de sa fortune...

LA JEUNE FILLE. — Mais, maman, c'est à son grand-père que je me suis fiancée.

LA MÈRE, *au comble de la joie.* — Embrasse-moi, ma fille, tu es un ange.

Quoi qu'il en soit, ces mariages — j'allais dire

ces prostitutions — ne sont qu'une exception; mais l'exception est trop fréquente pour qu'il soit possible de la passer sous silence.

La jeune fille américaine est passée maîtresse dans l'art de faire valoir son petit capital de beauté, de jeunesse et de vertu. Pour arriver à la réalisation d'un rêve, elle sait employer toute l'artillerie du joli manège d'amour, et si l'objet de ses désirs est récalcitrant, elle sait tirer à boulet rouge.

Alfred Assollant raconte comment une jeune Américaine réussit à se faire épouser par un jeune lord qui ignorait que, dans certains États de l'Amérique, il est suffisant de passer une nuit avec une femme pour être déclaré son mari par la loi. La jeune fille, paraît-il, invita le jeune lord à souper dans sa propre chambre. C'est l'usage dans quelques parties de l'Amérique, et les mœurs n'en valent peut-être que mieux. Le jeune lord accepta, se grisa, et s'endormit dans la chambre de la demoiselle. Au point du jour, on frappa à la porte; la belle, tout éplorée, les cheveux épars, tira le verrou, et se précipita au-devant du ministre, qui arrivait suivi des parents et de deux témoins qui étaient du complot. Le jeune lord eut beau protester de son innocence, il fut bel et bien marié, et

la jeune fille ne consentit à son départ qu'après s'être fait adjuger la somme de cinq cent mille francs.

Voici une autre histoire du même genre que j'ai entendu raconter en Amérique. Elle n'est pas plus authentique que celle d'Alfred Assollant, mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que pareille anecdote ne pourrait se raconter nulle part excepté en Amérique. Il y a deux sortes de vérités, la vérité qui est vraie, et la vérité qui pourrait l'être : autrement dit, il y a le vrai et le vraisemblable.

Voici la chose telle qu'un bon farceur me l'a racontée.

Une jeune Américaine adorait un jeune homme riche et beau qui malheureusement ne répondait pas à sa flamme. Un beau jour elle est frappée d'une idée lumineuse. Elle feint d'être malade et fait exprimer au jeune homme le désir de le voir. Celui-ci s'empresse de se présenter chez la belle amoureuse, qui le reçoit couchée sur un sofa. Elle lui avoue qu'elle l'aime et le prie, en signe d'adieu, de lui donner un baiser. Le jeune homme se penche sur le sofa. La jeune fille lui passe les bras autour du cou, l'attire vers elle et imprime sur ses lèvres un baiser prolongé. Pendant ce temps-là, un photographe, caché derrière une tapisserie, braquait

son instrument sur le couple entrelacé. Le lendemain, la rusée Américaine envoyait à ce Roméo malgré lui l'épreuve négative de la petite scène touchante qui avait eu lieu la veille, en lui demandant combien d'exemplaires il en fallait tirer. En présence du collodion révélateur, et pour sauver son honneur, le jeune homme comprit qu'il n'avait qu'une chose à faire, c'était de marcher à l'autel, ce qu'il fit sans murmurer.

Voilà pour la caricature ou, si vous préférez, pour la vérité qui n'est pas vraie.

Pour revenir à la vérité vraie, il est parfaitement certain qu'une jeune fille, en Amérique, ne craint point de laisser comprendre à un jeune homme qu'elle l'aime, et qu'au besoin aucune fausse modestie ne l'empêcherait de le lui dire. Bettina, dans *l'Abbé Constantin*, devine que Jean Reynaud l'aime, mais qu'il se fait scrupule de le lui avouer et préfère, pour l'éviter, demander son changement de garnison. Elle vient franchement à lui. Elle sait que Jean ne fera pas les avances, c'est elle qui les fait. La scène est aussi vraie qu'elle est jolie. C'est le portrait fidèle d'une Américaine, une photographie parfaite, une de ces photographies artistiques comme M. Ludovic Halévy seul sait les tirer.

La vraie Américaine admire chez l'homme les qualités mâles. L'élégant parfumé, habillé à la dernière mode, le *dude*, comme on l'appelle aux États-Unis, n'est point son fait ; elle préfère un peu de rudesse à trop de poli. Au grand bal, donné dans le courant de l'année à l'*Union League Club* de New-York, je demandais à une jeune fille qui étaient dix ou douze jeunes gens qui ne manquaient pas une seule danse.

— Oh ! répondit-elle avec un air de souverain mépris, de jeunes *dudes* qui ont été invités par le club simplement pour danser toute la nuit : des marionnettes.

XII

L'émancipation de la femme. — L'extinction de l'homme. — Guerre à la barbe. — Des femmes de la bonne société nettoient les rues de New-York. — Ces dames se passent des messieurs et se donnent du bon temps.

Dans un pays où la femme est une enfant gâtée, choyée, dorlotée, qui peut tout se permettre, on s'étonne de trouver des femmes qui ne sont pas satisfaites de leur sort, et qui demandent l'émancipation complète de leur sexe.

Demander l'émancipation complète des Américaines ! Voilà, mesdames, qui fait sourire.

Je causais un soir avec madame Devereux-Blake, chef du mouvement. Madame Devereux-Blake est une femme d'environ cinquante ans, encore très bien, à la parole agréable et facile, qui a déclaré à la barbe une guerre à outrance.

— Voyons, lui dis-je, je cherche à m'instruire, et vous m'excuserez si je vous fais des questions. J'ai tant de fois subi dans votre pays l'opération de l'*interview* que je me sens un peu en droit d'*interviewer* les Américains à mon tour. L'Américaine me semble ingrate de ne pas être satisfaite de sa position. Elle me paraît faire la loi aux États-Unis.

— Non, répondit madame Blake, elle ne la fait pas, mais elle devrait la faire.

— Mais elle la fait, repris-je de toutes mes forces.

— De fait, oui ; de droit, non.

— Que vous faut-il de plus ?

— Le droit de la faire.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Le droit de voter pour les candidats au Congrès, et même le droit de siéger à la Chambre des représentants.

— Voilà qui me semble trop exigeant et presque injuste, observai-je timidement. Vous faites déjà probablement voter les hommes comme vous l'entendez ; si, par-dessus le marché, vous déposez dans l'urne électorale vos propres bulletins, c'est l'extinction de l'homme, ni plus ni moins, et, comme disait Léon Gozlan, il n'est peut-être pas

mauvais que, pendant quelques temps du moins, il y ait encore deux sexes. Écoutez-moi, les enfants gâtés ne sont jamais satisfaits, et vous êtes des enfants gâtés.

Je me sentais, dans le salon de cette intelligente femme, quelque peu profane, presque un loup dans la bergerie. J'y appris toutefois des choses fort intéressantes.

Une dame, à qui les droits de la femme n'avaient pas refusé d'être fort jolie, me donna un détail des plus piquants sur la vie à New-York. Nous parlions de la sécurité des femmes dans les grandes villes, et du risque qu'elles y couraient souvent d'être insultées en sortant seules le soir.

— J'ai été frappé, lui dis-je, de l'apparence respectable de vos rues, en Amérique. Dans la journée je n'y ai point vu de vice étalé, et le soir, en rentrant du théâtre et en parcourant les grandes artères de vos cités, je n'ai rien vu qui pût offenser les yeux d'une femme honnête. A Paris, les boulevards sont remplis de *filles* à partir de huit heures du soir, et le mal est bien pire à Londres où, à partir de trois ou quatre heures de l'après-midi, tout un quartier est livré à la prostitution.

— Vous avez raison, me dit cette dame; mais si

les rues de New-York sont à peu près respectables, c'est grâce à nous. Si nous avions attendu que les hommes vinssent donner un coup de balai à nos trottoirs, nous eussions attendu longtemps. Nous les avons nettoyés nous-mêmes.

— Que voulez-vous dire?

— Il y a quelques années, plusieurs jeunes femmes, parmi lesquelles je pourrais citer des membres de notre société, prirent la résolution de sortir seules le soir et... d'allonger un formidable soufflet au premier homme qui viendrait leur manquer de respect. Elles ont persévéré pendant quelque temps, et ont fini par ruiner le commerce de la prostitution dans les rues. Le vice existe toujours, mais il s'est réfugié dans les maisons, et se cache. Si aujourd'hui vous pouvez sortir le soir, accompagné de votre femme ou d'une jeune fille; si une femme peut aller au théâtre seule et rentrer sans danger chez elle, c'est grâce à nous. Direz-vous que des femmes, jeunes, jolies, bien élevées, qui ont pu ainsi, au mépris de leur dégoût, faire ce que nos autorités ont eu trop de lâcheté pour entreprendre, ne sont pas dignes d'avoir une voix délibérative dans les conseils de la nation?

J'étais confondu.

Certes l'influence de la femme sur la moralité

publique est des plus salutaires et devrait pouvoir s'exercer sans entraves. Je crois que si les sièges des conseils municipaux des grandes villes étaient occupés par des femmes, les rues seraient vite nettoyées, et permettraient ainsi aux femmes de circuler librement et à loisir avec autant de sécurité que les hommes.

Je crains ici de lancer une assertion un peu dangereuse.

Il me semble que l'Américaine ne rend pas à l'homme le centième du culte que celui-ci lui rend. Si l'amour pouvait naître de la reconnaissance, Jonathan serait le plus aimé des hommes ; mais l'amour naît-il jamais de la reconnaissance ?

Pour l'Américaine, l'homme a certainement des qualités. Il lui fait un avenir en l'épousant, il travaille pour satisfaire ses moindres caprices, et tant que sa signature aura de la valeur au bas d'un chèque, ce sera une circonstance atténuante en sa faveur.

Une jeune Américaine de Baltimore me disait un jour qu'elle invitait souvent de vingt à trente jeunes filles à venir déjeuner chez elle et passer la journée à causer. On jouait de la langue et des

dents pendant cinq ou six heures, et le temps se passait joyeusement. Pas l'ombre d'un homme à ces petites fêtes.

— Et vous vous amusez? dis-je.

— Je le crois bien, répondit-elle, *we have such good time!*

Il existe aux États-Unis de nombreux clubs de femmes. Jamais ces sanctuaires ne sont profanés par la présence de l'homme. Les fournisseurs et le facteur lui-même ne s'en approchent qu'à une distance respectueuse.

Ces dames ont leur bibliothèque, salon, salle à manger, boudoirs, chambres à coucher. On fait de la musique, on lit, on écrit, on bavarde, et le temps passe fort agréablement.

Un des plus importants cercles de ce genre est le Sorosis Club de New-York. Une fois par an, les dames sociétaires de ce club donnent un banquet, où les dames que l'on invite peuvent être accompagnées de leurs maris. Je regrette encore qu'un engagement dans la Floride, le jour où ce banquet eut lieu au restaurant Delmonico, m'ait empêché d'accepter l'aimable invitation de la présidente.

Cet esprit d'indépendance produit des résultats

excellents, il faut bien se hâter de le dire. Vous trouvez en Amérique des femmes qui sont arrivées, par leurs talents, à se faire des positions que bien des hommes pourraient leur envier. Et ne croyez pas que ce soient des bas-bleus purs, des laiderons à lunettes, des remèdes d'amour. Point du tout, l'Américaine a assez de tact pour toujours rester femme. Même parmi les dames de la tribune et les héroïnes de l'estrade, j'ai toujours remarqué ce petit brin de coquetterie recherchée qui me prouva que, peut-être, l'homme n'est pas encore en grand danger d'être supprimé aux États-Unis.

Il y avait peu de jours que j'étais arrivé à New-York, quand un ami vint me chercher pour me conduire dans les bureaux des principaux journaux de la ville. En passant dans les corridors du *New-York World*, je remarquai une dame occupée à écrire dans un petit cabinet de travail. Mon ami y entra avec moi, et me présenta à une jeune brunette, délicieusement piquante, aux manières des plus distinguées, âgée de vingt à vingt-deux ans. Je fus frappé de sa simplicité, de son air intelligent, et, en sortant, je demandai naturellement à mon ami à qui j'avais eu l'honneur d'être présenté. J'appris que cette jeune Américaine faisait toute la chronique littéraire du *New-York World*, au

appointements d'un des premiers rédacteurs du *Figaro* de Paris.

Le *Saint-Nicholas Magazine* est dirigé par une femme. Les plus grands journaux du pays, les principales revues, comptent des femmes parmi leurs plus spirituels rédacteurs.

Mademoiselle Mary Louise Booth, qui dirige le *Harper's Bazaar*, reçoit un traitement qui s'élève à plus de quarante mille francs.

Les deux rédacteurs en chef du grand journal littéraire le *Critic* sont M. Joseph Gilder et mademoiselle Jeannette Gilder, frère et sœur du poète Richard Watson Gilder, rédacteur en chef du fameux *Century Magazine*, lequel a lui-même pour collègue une femme de lettres.

J'en pourrais citer bien d'autres.

L'éducation des femmes étant à peu de choses près, en Amérique, la même que celle des hommes, il en résulte que la femme peut aspirer à tous les emplois qui semblent être en Europe le monopole de l'homme.

XIII

La « pudibonderie ». — Paroles malséantes. — Transformation du vocabulaire. — Guerre aux nudités. — La *Vénus de Milo* n'échappe pas au courroux des puritains. — M. Anthony Comstock, général en chef. — Les Philadelphiennes. — Médisance ou calomnie ?

Les descendants des puritains, habitants de la Nouvelle-Angleterre, ont hérité de leurs ancêtres la *pudibonderie* britannique.

Charles Dickens raconte, dans ses *Notes sur l'Amérique*, qu'il existait alors aux États-Unis des gens qui couvraient les pieds de leurs pianos avec de petits pantalons de mousseline.

Il existe encore des gens bien pensants pour qui il serait indécent de dire que telle ou telle étoile peut se voir à l'œil *nu*.

Le mot « jambe » est malséant, il faut dire

« membre inférieur ». Un pantalon est devenu un *lower garment* (vêtement d'en bas). Au lieu de « se coucher », on dit « se retirer », de sorte que la chambre à coucher devient « la chambre à retirer ».

Une dame, ayant récemment dit, dans un salon de Philadelphie, qu'elle avait froid dans le dos, créa chez son hôtesse une véritable panique.

J'ai lu la nouvelle suivante, dans un journal de New-York, sous la rubrique de quelque ville de la Nouvelle-Angleterre dont le nom m'échappe.

« La justice a commencé une croisade contre les tableaux et les statues représentant des nudités. Un des plus opulents habitants de la ville va être poursuivi devant les tribunaux pour avoir dans sa maison la *Vénus de Milo*, la *Vénus de Médicis*, la *Vénus de Canova*, l'*Esclave grecque* de Power, la *Mort de Laocoon*, et plusieurs autres statues du même genre. »

Pendant mon séjour à New-York, j'entendais constamment parler d'un certain monsieur Anthony Comstock, qui était parvenu à la célébrité par la campagne qu'il avait entreprise contre les nudités. M. Comstock visitait les musées, les galeries, les expositions, les magasins, et partout où il trouvait un brin de chair humaine en marbre

ou sur toile, il lui faisait son affaire. Je dois dire, pour rendre justice aux New-Yorkais, que M. Comstock s'était fait une réputation aussi bruyante que ridicule. Faire pareil métier, c'est, il me semble, afficher partout sa propre perversité, et je plains, pour ne pas dire je méprise, l'individu qui a l'esprit assez mal formé pour ne pouvoir admirer le beau artistique sans que cela lui suggère de mauvaises pensées. Mais il y aura toujours au monde des tartufes pour crier :

Couvrez ce sein que je ne saurais voir.

Inutile de dire que les journaux américains faisaient des gorges chaudes de M. Comstock et se livraient à ses frais à toutes sortes de quolibets.

Les Philadelphiennes — m'a-t-on dit, car je n'ai pas eu le temps de les voir assez longtemps pour former une opinion — sont les femmes du monde les plus facilement *choquées*. Un Américain me disait que, ayant un jour demandé à sa voisine de table, à Philadelphie, si elle prendrait volontiers une cuisse de poulet, la chère dame se troubla et rougit jusqu'aux oreilles.

Ces Nouvelles-Anglaises sont-elles donc des saintes (nitouches)?

M. le baron Salvador prétend avoir reçu d'un correspondant le renseignement suivant :

« Il existe, dans certaine ville de la Nouvelle-Angleterre, un couturier à la mode, qui a un salon réservé à l'essayage... ou plutôt aux dames qui ne dédaignent pas de humer espièglement, au chalumeau de paille, de ces boissons américaines qu'elles n'oseraient prendre en public. Dans ce *bar* dissimulé derrière des étoffes soyeuses, elles aiment à causer toilettes et chiffons, tout en absorbant en cachette maints *cocktails.* »

Le plus joli de l'affaire, c'est que les maris payent les consommations sans le savoir. Sur les factures, le couturier a ajouté tant pour la soie (lisez : champagne frappé), tant pour la dentelle (lisez : *sherry-cobbler*), et le malheureux époux se borne à trouver que les modes nouvelles absorbent une quantité extraordinaire de soie et de dentelles.

Est-ce de la médisance ou de la calomnie ?

Personnellement, je n'ajoute guère foi à la communication du correspondant.

XIV

Le cousin « germain » de John Bull. — Une leçon salutaire. — Vengeances de femmes. — Bataille aux œufs pourris. — Une omelette peu succulente. — Passé au goudron et à la plume. — Description de l'opération. — Un mauvais quart d'heure. — Vengeance d'un pensionnat de jeunes filles. — Conseil municipal tenu par des femmes. — La position de la femme aux États-Unis. — Histoire d'une veuve et de ses deux filles.

Jonathan est le cousin germain de John Bull, mais pas aussi *germain* qu'on pourrait bien le croire, car si l'Allemagne fournit tous les ans à l'Amérique de trois à quatre cent mille émigrants, ces Allemands ne germanisent pas l'Amérique, ce sont eux, au contraire, qui s'américanisent, grâce à cette faculté d'assimilation qu'ils possèdent au plus haut degré.

J'en vois une preuve dans la manière dont la femme est traitée d'un bout à l'autre des États-

Unis. Et ici je puis dire que Jonathan donne à John Bull une leçon dont celui-ci ferait bien de profiter.

Tandis que la justice anglaise ne punit que de deux ou trois mois d'emprisonnement l'individu reconnu coupable d'avoir assommé sa femme à coups de pied, une ville d'Amérique est mise en émoi si l'on y apprend qu'un homme maltraite une femme.

Voici plusieurs scènes que j'emprunte çà et là aux journaux américains.

Un habitant de Greeve's Run, comté de Wirt, dans la Virginie, maltraitait depuis longtemps sa femme et ses enfants. La population indignée tient meeting, et décide que le mauvais époux sera châtié. Une vingtaine d'individus se présentent chez lui à la tombée de la nuit, l'enlèvent et le mènent sur la place publique. Là on l'attache à un poteau, et on le fouette aux acclamations de la foule qui est venue assister au spectacle. Cela fait, on le délie, on le met en liberté et on lui conseille d'être à l'avenir un meilleur époux.

Un habitant de East Liverpool, Ohio, mit un jour sa femme à la porte et partit à Pittsburg. Deux jours après, il revint, ramenant avec lui une jeune veuve qu'il installa dans sa maison. Quand

l'épouse se présenta chez elle pour être réintégrée au domicile conjugal, son mari lui répondit qu'elle était remplacée, et qu'elle pouvait aller où bon lui semblait. La nouvelle se répandit bientôt dans la ville. Un soir, sur les dix heures, trois cents femmes, armées d'œufs pourris, firent le siège de la maison et la prirent d'assaut. Les portes furent enfoncées, et le mari infidèle ainsi que la jeune veuve furent traînés dans la rue. Les œufs pourris se mirent à pleuvoir sur les coupables. La police intervint, et dut enfermer le couple dans la prison de la ville pour les soustraire à la vengeance publique. Les femmes de la ville, voyant que leur proie leur échappait, retournèrent à la maison qu'elles avaient assiégée, et la mirent au pillage. Ce fut avec beaucoup de difficulté que la police put, le lendemain matin, faire partir de la ville le héros et l'héroïne de cette histoire.

Quelquefois le châtiment prend une forme comique. On a peu de distractions dans les petites villes de l'Ouest, et l'humour se révèle dans les ressentiments populaires. Un homme qui maltraite sa femme ou qui lui est infidèle est souvent passé au goudron et à la plume. L'opération est curieuse, et satisfait la vengeance du peuple tout en lui procurant une heure d'amusement.

On amène le délinquant, quelquefois au son de la musique, dans un lieu retiré. Là on le dépouille de ses vêtements, y compris les plus élémentaires, et on l'enduit de goudron des pieds à la tête. Cela fait, on le roule dans de la plume légère, qui s'attache à son corps et lui donne l'apparence d'un gigantesque caneton. Puis on emporte ses vêtements pour ajouter plus de piquant à la fête, et on lui souhaite bonne chance.

Ce châtiment est quelquefois subi par une femme dont la conduite est immorale. Dans ce cas-là, ce sont les femmes de la ville qui opèrent. Elles veulent que leurs maris et leurs fils puissent circuler sans danger, et elles se chargent elles-mêmes d'assainir le voisinage. L'idée semble primitive, mais la moralité y trouve son profit.

Si les hommes ne peuvent se permettre de passer une femme au goudron et à la plume, les femmes peuvent se donner le plaisir de goudronner et d'emplumer un homme, ce qui prouve une fois de plus combien la femme est privilégiée en Amérique. Le rédacteur d'un journal, publié dans une petite ville de l'État d'Illinois, eut à subir cette opération ignominieuse le 12 août 1887, aux mains de quelque cinq cents de ces concitoyennes. Son crime était d'avoir écrit un article dans lequel

il s'exprimait en termes cavaliers sur les mœurs féminines de la ville.

Je recueille le récit suivant dans le *New-York World :*

« Le rédacteur d'un journal de Hammond (Indiana) vient d'être fouetté en ville par les élèves d'une école de jeunes filles pour s'être permis à leur égard des réflexions qu'elles déclarent être mensongères. Elles lui ont aussi jeté à la figure du poivre de Cayenne, ce qui constitue un crime aux yeux de la loi. On craint qu'elles ne soient poursuivies. »

La jeunesse est indiscrète. Ces demoiselles eussent dû se tenir satisfaites après la flagellation.

Les Américaines sont quelquefois bien promptes à se formaliser.

Un journal, ayant annoncé la mort d'un concitoyen sous le titre de « *John Cramer repose maintenant en paix,* » madame veuve Cramer poursuivit le journaliste devant les tribunaux pour diffamation de caractère.

Les femmes ne se contentent pas de battre les hommes en place publique, elles les battent aux élections. Pendant mon séjour aux États-Unis, la

ville d'Oskaloosa, dans l'État de Kansas, donna ses suffrages à toutes les femmes qui avaient posé leur candidature pour le conseil municipal. A la tête du scrutin se trouvait une madame Loman qui fut déclarée maire. Pendant un an toutes les tavernes, disait-on, ainsi que les salles de billard de la ville allaient être fermées. Quand le résultat des élèctions fut connu, les hommes firent un nez d'une longueur démesurée, mais ils prirent vite leur parti, et allèrent le soir donner des sérénades à leurs conseillères municipales.

Plus on s'avance dans l'Ouest, plus on voit la femme croître en importance; c'est que plus on pousse vers l'Ouest, plus la femme devient rare.

Dans les États de Kansas, de Colorado, une femme, en entrant dans un compartiment de chemin de fer, touchera un homme du bout du doigt, et lui dira presque poliment :

— Votre place me plaît, levez-vous que je m'y asseye.

Je me trouvais un jour dans un tramway à Chicago. Nous étions au complet, c'est-à-dire que toutes les places étaient occupées; mais en Amérique cela ne s'appelle pas « complet », et le conducteur venait de laisser monter une femme qui vint se tenir debout près de moi. Au moment de

son arrivée, j'avais la tête tournée, et ce n'est qu'au bout de vingt ou trente secondes que je la vis debout devant moi. Je me levai immédiatement pour lui offrir ma place. N'allez pas croire qu'elle me remercia. Elle me lança un regard qui semblait me dire : « Enfin, vous vous êtes décidé, ce n'est pas trop tôt. » Je n'ai pas besoin de dire que ce n'était pas une femme distinguée, mais enfin c'était une femme bien mise et à l'air des plus respectables. Autant l'Américaine distinguée accepte avec gratitude les hommages que lui rendent les hommes, autant l'Américaine vulgaire les exige comme son dû et ne se croit pas tenue à vous rendre de monnaie. La femme est toujours plus sujette que l'homme à agir en parvenue.

L'arrivée d'une femme dans une petite ville du *Far West*, dans l'Orégon par exemple, met la population mâle en révolution. Qui l'épousera ? se dit-on d'un bout à l'autre de l'endroit, et tous les hommes éligibles se mettent immédiatement sur les rangs.

Voici une petite histoire qui ne date que de quelques jours, et que j'emprunte à un journal irlandais.

Deux jeunes filles venaient d'arriver dans la

petite ville de Waggon Wheel, située dans le territoire d'Idaho, pour fermer les yeux à leur frère. Celui-ci mourut quelques jours après leur arrivée, et les jeunes filles se disposaient à s'en retourner, quand on les pria de recevoir une députation à la tête de laquelle se trouvaient le maire et les principaux membres du conseil municipal. L'objet de la députation était de leur faire des ouvertures de mariage. Ces demoiselles écoutèrent la *déclaration* de la ville et demandèrent quelques jours pour réfléchir. Pendant ces cinq ou six jours, l'anxiété fut à son comble. Allait-il y avoir deux heureux mortels de plus à Waggon Wheel? Les chances du maire étaient cotées à six contre une. Au bout d'une semaine les deux jeunes filles firent connaître leur décision. Elles consentaient à se marier. Ceux qui avaient parié pour le maire perdirent; il était supplanté par un jeune mineur. Le jour du mariage fut fixé, et la mère des jeunes filles fut immédiatement mandée sur la scène. La mère arriva, mais, hélas, pour mettre des bâtons dans les roues. Elle témoigna à ses filles la plus haute indignation, en leur reprochant de songer au mariage huit jours après la mort de leur frère. Celles-ci protestèrent de leur mieux. Comment résister à de pareilles instances? N'étaient-elles

pas victimes des circonstances? Fallait-il refuser et voir peut-être le sang couler dans les rues? La mère ne voulut rien entendre. Tout devait être rompu.

— Faites vos malles au plus vite, leur dit-elle, nous partirons demain.

Les deux jeunes gens n'entendirent pas de cette oreille-là. Aussitôt qu'ils eurent appris la décision de celle qui devait être leur belle-mère, ils allèrent faire part de la triste nouvelle à leurs concitoyens. Ceux-ci prirent immédiatement fait et cause pour eux. On tint le soir même un *indignation meeting*. Une commission fut nommée. Cette commission, présidée par le maire, se présenta chez cette mère implacable pour la prier de revenir sur sa décision, pour l'implorer au nom du patriotisme de donner son consentement au mariage de ses filles. Le maire se surpassa d'éloquence, et fit preuve d'un dévouement dont tous ses concitoyens lui furent reconnaissants, car un moment il avait lui-même espéré gagner l'affection d'une des jeunes filles, et maintenant il venait plaider la cause de celui qui l'avait supplanté.

Éloquence, dévouement, magnanimité, rien n'y fit. La dame demeura inexorable. « Elle par-

tirait le lendemain et elle emmènerait ses filles. »

Le maire avait encore un atout en main.

— Madame, s'écria-t-il, ne pourrions-nous pas arriver à nous entendre? Vous voulez partir, et vous tenez à ce que vos filles vous accompagnent. Mais vous, madame, pourquoi voulez-vous partir?

Ici le maire redoubla de douceur et d'amabilité.

— Voyons, chère dame, écoutez-moi; vous êtes encore jolie, vous avez à peine cinquante ans; moi j'ai environ cinquante ans, je suis encore assez bien conservé, j'ai une bonne position dans la ville; permettez-moi de vous offrir, à vous ma main et mon cœur, et à ces deux demoiselles un père et un protecteur.

Le maire remporta victoire complète, et quelques jours après la scène que je viens de décrire, trois mariages au lieu de deux furent célébrés dans l'heureuse petite ville de Waggon Wheel.

XV

La toilette. — Mon pantalon gris clair a un succès fou en Pensylvanie. — La toilette des femmes. — Le « chic » et la distinction. — Chapeau kakatoès en colère. — La toilette de théâtre. — La toilette de bal. — Mesdames, jetez un voile sur le passé. — Les grenouilles et les bœufs. — Intérêts et capital. — L'Américaine en fait voir à son mari de toutes les couleurs.

La mise de l'homme comme il faut est, en Amérique, des plus simples, sévère même : chapeau haute forme, redingote noire, pantalon foncé. L'étoffe de fantaisie est peu en usage, même en voyage.

Je me rappelle le succès que me valut un pantalon gris clair dans une petite ville de la Pensylvanie. Peu s'en fallut que la population tout entière ne vînt me faire une ovation. A l'hôtel on me regardait comme une bête curieuse, et les

filles de table d'hôte se touchaient du coude et avaient toute la peine du monde à garder leur sérieux. Les enfants me suivaient dans la rue comme au carnaval on suit les « chie-en-lit ». Le lendemain de mon arrivée, un des journaux de la localité annonçait qu'un Français avait débarqué la veille « en pantalons blancs », et que sa popularité avait été aussi prompte que décisive.

Le soir, l'Américain en habit ne porte aucune espèce de bijoux; la chaîne de montre est même presque toujours invisible. La simplicité, la sévérité plutôt chez l'homme est une marque de distinction, et le *gentleman* américain ne fait point exception à la règle. Cette simplicité de l'homme fait ressortir davantage la toilette brillante des femmes.

Les Américaines s'habillent avec un luxe effréné. Il y en a qui se panachent, s'enrubannent, se couvrent de bijoux, et qui, pourvu que chaque détail soit dispendieux, sont persuadées que l'ensemble est un succès.

Elles ont le plus souverain mépris pour tout ce qui n'est pas soie, satin ou cachemire. J'ai vu des Américaines faire le voyage de Liverpool à New-York en robes de soie.

La simplicité est ce qui leur manque. Elles ont

beaucoup d'élégance, beaucoup de *chic*, et certainement de la distinction et de la grâce; mais elles ont toujours l'air habillé. Il faut l'être, mais il ne faut pas trop le paraître pour atteindre, selon moi, au plus haut degré de perfection. Elles parlent de la toilette des Anglaises d'un air moqueur. Je puis cependant leur dire que, à mon goût, rien ne surpasse la jeune fille anglaise distinguée avec sa robe de coton et son petit chapeau marin.

Le chapeau à la mode, pendant mon séjour aux États-Unis, était une construction étroite, perchée sur le sommet de la tête, et surchargée de plumes qui donnaient aux femmes, à une certaine distance, l'apparence de kakatoès en colère. Les plumes étaient plantées droites sur le front. Ces monuments paraissaient si lourds et si difficiles à maintenir en équilibre que les femmes marchaient dans la rue comme nos anciens grenadiers de la garde avec leurs bonnets à poil.

Au théâtre, les femmes ne portent que de la soie, ce qui vous empêche d'entendre, et des chapeaux d'un pied de haut, ce qui vous empêche de voir.

Au bal, les toilettes sont ravissantes. Là les diamants sont à leur place. Je ne connais rien de plus beau, rien de plus enivrant qu'un bal amé-

ricain. Ici le luxe se déploie sur une échelle gigantesque. Les murs sont tapissés de fleurs, les salons étincelants de lumières, la danse animée, l'entrain règne partout; les femmes sont idéales de beauté et d'éclat, et, si ce n'était l'atmosphère qui est chauffé à faire éclore des vers à soie, vous passeriez la nuit dans l'extase et la joie.

Les Américaines se décollètent beaucoup, non seulement aux bals et aux dîners, mais à leurs réceptions de l'après-midi. Cela nous semble étrange à nous autres Européens de voir une femme en toilette de bal recevoir, à quatre heures de l'après-midi, des femmes en toilette de ville. En France, la maîtresse de la maison cherche toujours à briller par sa simplicité afin de montrer qu'elle ne vise à éclipser personne chez elle.

Le décolletage est universel en Amérique. J'entends par là que les vieilles femmes rivalisent de zèle avec les plus jeunes.

Souvent il m'a pris des envies de m'écrier :

— Mesdames, je vous en prie, jetez un voile sur le passé.

Les femmes de la petite bourgeoisie imitent le luxe des femmes des millionnaires. Je m'attendais à cela : dans un pays démocratique la grenouille cherche à se faire bœuf. Elle se gonfle jusqu'à ce

qu'elle crève... ou plutôt jusqu'à ce qu'elle fasse crever son mari.

En France et en Angleterre, la femme prend les intérêts de son mari. En Amérique elle prend son capital.

Vous voyez, dans les rues des grandes villes américaines, des marchandes de vulnéraire, des costumes de carnaval impossibles, des déguisements plutôt que des habillements. La femme comme il faut ne porte, dans la rue, que des couleurs sombres, mais l'autre porte des couleurs qui vous font crier miséricorde. J'ai vu des robes de soie orange clair, zébrées de larges bandes de velours vert pomme; des costumes de peluche violette avec des chapeaux bleu ciel.

On peut dire que l'Américaine en fait voir à son mari de toutes les couleurs.

XVI

L'esprit de bon aloi. — M. Chauncey Depew et le général Horace Porter. — L'humour délicat. — Corneille n'avait pas d'humour. — Une femme sans « père » et sans « proche ». — Mark Twain.

L'humour est une forme naïve de l'esprit, tantôt gaie, tantôt pathétique, qui ne se rencontre jamais chez l'homme orgueilleux ou affecté.

En voici un exemple.

Est-il rien de plus naïf que la remarque suivante, faite par Mark Twain à un banquet auquel j'assistais un soir à New-York?

— J'ai moi-même guerroyé un peu, dit-il,... pendant quinze jours... J'étais du côté du plus fort... et je me suis retiré... pour rendre la partie égale.

Il n'y a pas de pays où l'on raconte autant de

bonnes anecdotes qu'en Amérique, et il n'y a pas de pays où on les raconte si bien.

Les Américains sont des causeurs charmants; ils sont passés maîtres dans l'art de faire ces petits discours légers, gracieux, spirituels, qui donnent à leurs dîners un charme unique. Là l'humour est délicat et l'esprit du meilleur aloi. L'ironie et l'élégance font de ces discours de véritables petits diamants littéraires. Les Américains ont la cervelle bondée d'anecdotes, de souvenirs, et il importe peu en l'honneur de qui ou de quoi soit donné le banquet, ils savent tirer du sac les anecdotes et les souvenirs qui conviennent à la circonstance.

Qu'un chroniqueur à l'esprit fertile puisse tous les jours écrire une colonne intéressante pour son journal, c'est lui qui choisit lui-même son sujet, et la tâche, toute difficile qu'elle est, n'est pas insurmontable; mais pouvoir, pendant toute une saison, faire tous les jours un discours spirituel sur un sujet donné, et non pas choisi, cela me semble un tour de force. C'est pourtant ce que font tous les ans un grand nombre d'Américains, en tête desquels il faut nommer M. Chauncey Depew et le général Horace Porter. Un banquet n'est pas complet sans la présence de ces deux charmants orateurs. Je voudrais pouvoir donner

ici quelques échantillons de leurs brillantes saillies, mais je crains trop pour cela que ma plume de traducteur ne fasse point suffisamment honneur à l'original. En voici un, pourtant.

Le général Horace Porter avait bien voulu me présenter à un auditoire de New-York.

— Mesdames et messieurs, fit le général sans que son visage trahît la moindre intention de faire une plaisanterie, le conférencier va vous parler dans une langue qui n'est pas la sienne, et j'ai à réclamer pour lui votre indulgence, d'autant plus qu'il ne possède pas, comme nous autres Américains, cette faculté merveilleuse de pouvoir, quand la gorge est fatiguée, faire passer les sons par le nez.

M. Depew ne fait pas grand cas de l'esprit des Anglais. Voici à ce sujet l'anecdote qu'il raconte.

M. Depew et le général Porter assistaient un soir à un banquet à Londres. Le général venait de terminer son discours quand M. Depew fut prié de prendre la parole.

— Messieurs, dit-il, je me trouve dans un embarras des plus grands. J'avais préparé un discours que le général vient, à ma grande surprise, de prononcer mot pour mot. Le général et moi nous occupions la même cabine à bord du bateau qui

nous a amenés en Angleterre, et je le soupçonne fort de m'avoir soulevé mes notes.

Ici, paraît-il, M. Depew entendit un Anglais dire à son voisin :

— Ce n'est pas l'acte d'un gentilhomme.

J'ai quelquefois entendu dire qu'un grand homme n'est réellement grand qu'à la condition d'avoir de l'humour et de savoir entendre la plaisanterie. Si c'est là une règle, les Français y font exception.

Corneille assistait un soir à la représentation des *Plaideurs* de Racine. Quand il entendit le beau vers du *Cid*, parodié, et appliqué par Racine au vieil homme de loi :

Les rides sur son front gravaient tous ses exploits,

on prétend que Corneille s'écria :

— Je ne comprends pas qu'on laisse ainsi voler les vers des gens.

Les Américaines rivalisent d'esprit avec les Américains. Seulement leur esprit est généralement plus sarcastique que celui des hommes. Elles ne sont pas femmes pour rien.

On parlait un jour, dans un salon, d'une femme qui faisait beaucoup de bruit à New-York, mais

dont personne ne semblait connaître les antécédents.

— Oh ! ne me parlez pas de madame une Telle, dit une Américaine aussi spirituelle que peu charitable, c'est une femme sans *père* et sans *proche*.

Le plus célèbre humoriste américain, depuis la mort d'Artemus Ward, est M. Samuel Clemens, dont le pseudonyme de « Mark Twain » est familier dans tous les pays où se parle la langue anglaise.

Mark Twain est un homme de cinquante ans, de taille moyenne, maigre, aux traits bien marqués. La figure est grave et sévère, même renfrognée, et se déride rarement. Le profil est juif. Les yeux, petits et vifs, sont presque entièrement cachés par de gros sourcils touffus. La chevelure est abondante et ébouriffée. La voix est traînante et nasillarde. Quand il se lève lentement pour parler, qu'il rejette la tête en arrière en la tournant de côté, qu'il fronce les sourcils, vous ne vous imaginez guère que dans quelques instants l'orateur va vous désopiler la rate à vous faire crier miséricorde.

Rien, certes, n'est plus drôle que la manière dont Mark Twain raconte l'anecdote. Ses plaisanteries semblent lui sortir de dessous les oreilles.

Elles vous attaquent les côtes, vous les chatouillent sans pitié, et vous font tordre sur votre chaise.

Mark Twain a amassé une fortune considérable, non pas — comme il le dit lui-même — en écrivant des livres, mais en éditant[1] ceux de ses compatriotes. S'il existait un traité international littéraire entre l'Angleterre et l'Amérique, Mark Twain eût pu faire fortune sans se mettre dans les affaires.

Cet écrivain excelle surtout dans les impressions de voyage. Il n'y faut chercher ni pensées profondes ni renseignements sérieux. C'est un guide charmant qui vous fait voir le côté drôle de la vie qu'il décrit, qui vous mène partout où il y a quelque chose à glaner, à observer. La caricature est si bien faite que vous reconnaissez immédiatement l'original.

Mark Twain a l'esprit de repartie très vif. Un avocat lui parlait un jour les mains dans les poches.

— N'est-ce pas un curieux spectacle, s'écria Mark Twain, que de voir un homme de loi mettre les mains dans ses poches... à lui?

1. Mark Twain est un des principaux associés de la maison Charles Webster et Cie, éditeurs, New-York.

Mark Twain habite un chalet délicieux dans la jolie ville de Hartford, Connecticut. Il a pour voisine madame Beecher Stowe, auteur de *la Cabine de l'oncle Tom*.

XVII

L'esprit en goguettes. — Un dîner au *Clover Club* de Philadelphie.

L'humour provient de la simplicité, de la bonhomie du caractère. Vous le trouvez chez l'Écossais. Il déborde chez l'Américain bien élevé, qui est le meilleur enfant du monde.

Les Américains entendent si bien la raillerie, ils ont le caractère si bien fait que, en public, ils aiment à se plaisanter et à se servir de jouet les uns aux autres : c'est là que l'humour américain se révèle dans toute sa franchise. Il existe même des clubs qui ont été institués pour « mettre sur le gril » les célébrités du jour. Le plus fameux de ces clubs est le *Clover Club* de Philadelphie. Après le paradis, il n'y a pas de lieu où les hommes soient traités avec aussi peu des égards dus à leur

rang. Les membres du *Clover Club* ne font point acception de personnes. Rien n'est sacré pour eux, ni l'âge ni la position des convives.

Ce club est composé des principaux journalistes de Philadelphie. Tous les ans ils invitent à leur table hospitalière une cinquantaine de célébrités, y compris le président des États-Unis lui-même, si le cœur lui dit de se soumettre à l'opération[1].

Le banquet est princier, le menu des plus recherchés.

Mais voyons comment se passent les choses.

Le président du club, M. Handy, un Américain qui a le diable au corps, prend place au fauteuil, et la fête commence. Les plats les plus choisis se succèdent, arrosés des meilleurs vins. La conversation s'engage, les visages s'illuminent. Un orchestre, placé dans une pièce voisine, fait entendre des sons mélodieux. Les convives repassent dans leur esprit les discours qu'ils vont être appelés à prononcer, les Cloverites aiguisent leurs armes en silence. Bientôt enfin arrive le dessert. Le président frappe la table de plusieurs petits coups de marteau, et se lève. Attention ! Voilà le moment, le quart d'heure de Rabelais.

1. M. Grover Cleveland s'y est soumis une fois.

— Messieurs, fait le président, j'ai l'honneur de porter le premier toast de la soirée. Remplissons nos verres jusqu'aux bords et buvons à la santé de mon voisin de droite, l'honorable représentant au Congrès national. Je ne doute pas que vous ne poussiez l'amabilité et le courage jusqu'à écouter dans un respectueux silence le discours qu'il va prononcer. Il sera fier d'avoir un auditoire ce soir. Nous savons tous que, lorsque l'honorable député se lève pour prendre la parole à Washington, les bancs de la Chambre des représentants se vident comme par enchantement. A la santé de M. le député !

Le député prend admirablement la plaisanterie, et commence ainsi son discours :

— *Gentlemen*, excusez-moi si je me sers de ce mot en m'adressant à vous, mais c'est l'habitude de commencer ainsi un discours. Veuillez bien croire que je ne lui attache aucune portée.

Les membres du club empochent la satire, et rient à gorge déployée.

Arrive le tour du deuxième. Celui-ci parle à mi-voix.

— Plus haut ! crient les membres du club.

— Si vous ne pouvez pas m'entendre, j'en suis fâché, approchez-vous de moi.

8.

— Plus haut! continue-t-on à crier.

— Plus haut? pas du tout, remarque l'orateur. Je parle *bas* afin d'atteindre le niveau de vos intelligences.

J'étais ahuri.

Comment, pensais-je, est-ce que ces bons Américains ne vont pas se fâcher? La plaisanterie est drôle et nouvelle, mais je crains qu'on ne la pousse trop loin. Si pareille chose se passait en France, on trouverait les hôtes et les invités, dans les endroits retirés du voisinage, occupés le lendemain matin à se rendre raison des insultes et des soufflets de la veille.

Enfin la santé d'un troisième convive est portée, dans des termes aussi grotesques que les précédents. Celui-là est un Américain dont la fille a épousé un membre de l'aristocratie anglaise. A la manière dont il se lève et prend la parole, on reconnaît un homme habitué à ces genres de tournoi. Il commence :

— Messieurs, lorsque, l'année dernière, j'assistais à votre banquet...

— L'année dernière! s'écrie un Cloverite, comment se fait-il qu'on vous ait encore invité cette année?

— Pourquoi? Parce que vous ne pouvez pas vous

passer de moi. Il vous faut quelques personnes respectables à votre table. Moi je fréquente l'aristocratie, messieurs (rires ironiques); mais je ne suis pas fier, vous le voyez; je viens m'asseoir à votre table. Ce n'est pas que j'aie pour vous la moindre estime, mais je ne veux pas qu'on dise que, parce que je fréquente des ducs, des marquis, des comtes...

— As-tu fini, poseur? hurlent les Cloveristes en chœur.

— Ne m'interrompez pas. Songez à l'honneur que je vous fais.

Les rires redoublent, mais l'orateur ne se laisse pas intimider.

— En venant ici, j'ai une idée...

— Une QUOI?

— Une idée.

— Allons donc!

Ici les membres du Clover Club applaudissent, tapent des pieds, poussent des cris. L'orateur reste debout et fait face à l'orage. En guise de péroraison, voici ce qu'il offre à ces hôtes :

— Messieurs, j'avais préparé un discours, quelque chose de fin que vous ne sauriez apprécier. Je ne vais pas jeter mes perles à des... (*Très bien! Très bien.*) Je m'assieds. Peut-être

l'année prochaine vous trouverai-je plus civilisés.

— L'année prochaine ? n'espère pas être invité, animal !

Le président se lève.

C'est mon tour.

A peine ai-je dit « Messieurs » qu'un concert de sifflets, de huées, se fait entendre.

— Permettez, messieurs, dis-je; peut-être ferai-je bien de commencer par vous expliquer pourquoi j'ai accepté votre invitation. Puisque me voilà en Amérique, je tiens à faire quelques observations sur les coutumes du pays. Avec cet objet en vue, vous comprendrez facilement que je me sens obligé d'aller un peu partout, dans la bonne société comme dans...

— C'est cela, continuez sur ce ton, me glisse à l'oreille mon voisin de table, vous êtes dans le mouvement.

Pendant des heures les discours allèrent leur train, entremêlés de musique, de récitations, de chansons et d'anecdotes.

A deux heures du matin, hôtes et convives se séparèrent, en déclarant qu'ils avaient passé une soirée délicieuse.

Il existe plusieurs autres clubs de ce genre, où

l'hospitalité consiste à s'amuser aux dépens des invités. L'idée est drôle et naïve. Le *Gridiron*, ou *Gril Club*, de Washington, a été fondé sur les mêmes principes que le *Clover Club* de Philadelphie. Le soir où j'assistais au banquet mensuel du Gridiron, un membre de l'ambassade chinoise répondit en chinois au toast qui avait été porté en son honneur. Moi je répondis en français. J'eus la satisfaction de lire, dans les journaux du lendemain, que les deux discours, chinois et français, « avaient été fort appréciés par les membres du club ».

Allons donc !

L'esprit, qui brille aux réunions dont je viens de parler, ne semble pas être du meilleur aloi. Ces plaisanteries, ces apostrophes, qui font les délices des Américains, paraissent à l'étranger quelque peu brutales.

Je ne connais pas l'origine de ces tournois; mais je crois y voir le désir qu'ont les Américains de se perfectionner dans l'art de la repartie. En effet, on acquiert au Clover Club la vivacité et la promptitude qui sont les caractères essentiels de la repartie dont on fait tant de cas en Amérique.

XVIII

Le journalisme. — Entreprises prodigieuses. — En-têtes mirobolants. — « Expédié à Jésus. » — Madame trouve que son mari ne l'embrasse pas gentiment. — Jacob et l'échelle mystérieuse. — Nouvelles à sensation. — Comment un journaliste devint célèbre. — Potins. — L'assassin et les reporters. — Journalistes mouchards. — Maître Satan le bec dans l'eau. — Dix minutes d'arrêt au purgatoire. — Journaux français, anglais et américains. — Visite aux grands journaux. — Les journaux du dimanche. — Les journaux de province. — Tire-l'œil renversants. — Polémiques. — « Pulitzer et Dana. » — Journaux comiques et mondains. — Le *Detroit Free Press* et l'*Omaha World*. — Les revues américaines.

En découvrant l'Amérique, Cristophe Colomb a fourni au vieux monde une source inépuisable d'inventions divertissantes. Vous passez du curieux au merveilleux, du merveilleux à l'incroyable, de l'incroyable à l'impossible.

C'est au journalisme américain, toutefois, qu'il

faut donner la palme : c'est le dernier mot de la fantasmagorie.

Je parlerai tout à l'heure des journaux du dimanche, ces productions phénoménales à vous faire tomber bras et jambes.

Prenons les journaux de la semaine : huit, dix et douze pages, et des pages à huit et neuf colonnes, imprimées en caractères fins, le tout pour la somme de deux ou trois sous. Voilà pour la quantité.

Ce qui attirera tout d'abord votre attention, c'est le titre des articles. Les moindres entrefilets ne sauront vous échapper, grâce à ces merveilleux en-têtes. C'est un génie spécial qu'il faut pour imaginer de pareils tire-l'œil.

En voici quelques-uns que j'ai recueillis à New-York et à Chicago.

La mort de madame Garfield, mère du feu président, est annoncée avec l'en-tête :

Mort de grand'maman Garfield.

Le mariage de M. Maurice Bernhardt :

Le garçon à Sarah mène sa fiancée à l'autel.

L'exécution d'un criminel est annoncée ainsi par un journal de Chicago :

Un assassin expédié à Jésus (jerked to Jesus).

Deux comptes rendus de la cour du divorce à Chicago sont intitulés respectivement :

Fatiguée de William.

Madame Carter trouve que son mari
ne l'embrasse pas gentiment.

Les nouvelles de feu l'empereur Frédéric d'Allemagne avaient pour titre :

Notre Fritz.

Le jeune comte de Cairns avait été fiancé à plusieurs jeunes filles. La nouvelle de son mariage est annoncée aux Américains, ou plutôt aux Américaines, de la façon suivante :

Enfin Cairns est pincé.

M. Arthur Balfour, ministre d'Irlande, ayant refusé de répondre à des attaques du parti national irlandais, un grand journal de New-York annonce ainsi la chose :

Balfour s'en f... comme de l'an quarante.

M. Joseph Chamberlain, envoyé extraordinaire du gouvernement de Sa Majesté Britannique, avait

été invité à un banquet par les membres d'un cercle de New-York. Au dernier moment, l'honorable gentleman, retenu par des affaires d'État à Washington, dut s'excuser. Le lendemain je lisais dans le *New-York Herald :*

Un dîner de moins pour Joe.

Pendant mon séjour aux États-Unis, les journaux s'occupaient beaucoup d'un certain financier, nommé Jacob Sharp. Accusé de banqueroute, ce financier avait été arrêté, puis relâché, et la presse de grogner et de s'écrier, assez spirituellement du reste, que tous les Américains avaient leurs *trials* excepté les financiers.

Or, un beau jour, les journaux durent se taire : le pauvre Jacob venait de passer de vie à trépas.

Ce jour-là même, je rencontrai le rédacteur en chef d'un des grands journaux quotidiens.

— Eh bien, lui dis-je, voilà une belle occasion pour un fameux en-tête demain matin, vous n'allez pas la manquer, j'espère ?

— Que voulez-vous dire?

— Comment, vous me le demandez? *Jacob parti au sommet de l'échelle,* parbleu !

— C'est une idée sublime.

— Pendez-vous, mon cher journaliste, vous n'avez pas trouvé celle-là !

— Je prends l'en-tête, combien voulez-vous ?

— Rien du tout, je vous en fais cadeau.

La mort du financier, racontée en deux colonnes, paraissait le lendemain, intitulée :

Jacob parti au sommet de l'échelle.

Si jamais je me propose de devenir journaliste en Amérique, ce haut fait sera le plus beau *titre* que je puisse faire valoir auprès de mon futur rédacteur en chef.

Le journalisme américain est avant tout un journalisme à sensation. Si les faits rapportés sont exacts, tant mieux pour le journal ; sinon, tant pis pour les faits. Figurez-vous un pays jonché de *Pall Mall Gazettes*, contenant des articles signés, non pas par « celui qui connaît les faits », mais souvent par « celui qui ne les connaît pas ».

Pour réussir comme journaliste, il ne s'agit pas d'être homme de lettres et de savoir faire l'article de fond à la John Lemoinne, à la Henri Fouquier ; il faut intéresser et amuser le lecteur coûte que coûte : tous les genres sont admissibles, excepté l'ennuyeux.

Les comptes rendus de cour d'assises et de police correctionnelle éclipsent les romans de Gaboriau et de M. du Boisgobey. Moi qui ne lis jamais les comptes rendus de tribunaux dans les journaux anglais, je me suis plus d'une fois surpris, en Amérique, enchaîné au récit d'un meurtre, suivant les débats de l'affaire, incapable d'en perdre un mot. Tour à tour ému, frappé d'horreur, j'allais jusqu'au bout, puis, me passant la main sur le front, je me disais : « Que tu es bête, cela n'est pas arrivé ! »

Le journaliste américain doit être piquant, pimpant, brillant. Il faut qu'il sache, non pas *rapporter*, mais *raconter*, un incendie, un accident, un procès, et au besoin tirer parti de l'incident le plus insignifiant et en faire une ou deux colonnes intéressantes, *readable*, comme disent les Anglais avec raison. Il faut aussi qu'il ait constamment l'œil ouvert, l'oreille au guet et le nez au vent, car, avant tout et surtout, il faut qu'il arrive premier dans cette course à la nouvelle ; s'il lui arrive de se laisser devancer par un confrère, il est flambé.

Mais, allez-vous vous écrier, que voulez-vous que le malheureux puisse faire quand il n'y a pas de nouvelles? Que faire? Eh bien, et l'imagination,

cela ne compte-t-il donc pour rien? S'il n'a pas d'imagination, il n'a que faire d'être journaliste en Amérique, on le lui fera bientôt voir.

Voici comment un journaliste américain devint célèbre ; on est encore fier à Chicago de raconter la chose.

Un journaliste se promenait un soir dans un des quartiers retirés de la ville, à la recherche de quelle aventure, l'histoire ne le dit point. Tout à coup, une forme humaine, couchée immobile sur le trottoir, attire les regards de notre héros. Le journaliste s'approche, se baisse : c'est un cadavre qu'il a devant lui. La première idée qui lui passe par la tête est d'aller immédiatement prévenir le commissaire de police pour lui faire part de sa découverte.

La seconde idée est pratique, et il l'adopte. La voici. Son journal paraît le soir à deux heures. Or, s'il court à l'instant chez le commissaire de police, l'affaire va s'ébruiter et fournir à la gent *reporter* une ou deux colonnes pour les journaux du lendemain matin. C'est une trouvaille que ce cadavre, et quand on en fait une pareille on la garde pour soi. Que faire? C'est bien simple. Notre journaliste traîne le cadavre dans une masure inoccupée et le cache soigneusement. A onze heures, le lendemain

matin, il le découvre par hasard, va au plus vite faire sa déclaration au commissaire de police, et court au journal muni des deux colonnes préparées la veille. A deux heures, le journal fait crier par la ville : « Assassinat mystérieux à Chicago, découverte de la victime par un des rédacteurs ! »

Les journaux du matin étaient refaits, et les confrères du soir étaient enfoncés.

Voilà le genre de talent qu'il faut posséder en Amérique pour avoir chance de faire son chemin dans le journalisme.

Les crimes, les divorces, les enlèvements, les mésalliances, les potins de toutes sortes fournissent aux journaux les trois quarts de la matière. Une affaire mystérieuse fait la fortune d'un journal.

Voici, comme exemple, une jolie histoire de mésalliance.

Pendant des semaines entières[1], les journaux américains s'occupèrent d'une jeune fille, appartenant à la haute société de Washington, qui, paraît-il, s'était fiancée à un Indien, nommé Chaska, un Indien de la plus belle eau, de la tribu des Sioux. Descriptions du farouche sauvage, des fêtes qui allaient se célébrer en son honneur au

1. Février et mars 1888.

camp du grand chef, Oiseau Rapide, des ornements mirifiques dont allaient s'orner les membres de la tribu, rien n'y manquait. Désespoir d'une famille, menaces d'un père indigné, larmes d'une mère affligée, rien, paraît-il toujours, ne touchait le cœur de la belle aventurière, excepté les yeux perçants de Chaska.

Enfin le mariage a lieu, non seulement au grand jour, mais à l'église. Ce n'est point Oiseau Rapide qui bénit les jeunes époux, c'est le ministre de la paroisse. Le roman fait place à la vérité, et, sans se déconcerter le moins du monde, les journaux annoncent, en quelques lignes seulement cette fois, que la demoiselle vient d'épouser un employé au bureau des « Affaires Indiennes ».

Tout cela n'est rien. C'est quand il s'agit d'affaires criminelles que le journalisme américain devient tout simplement sublime.

A peine le criminel est-il arrêté que les reporters se pressent dans sa cellule et lui font subir cette opération curieuse, aujourd'hui connue du monde civilisé sous le nom d'*interview*. On le traite avec tous les égards dus à sa position : « M. un Tel, rédacteur au *Tremblement de Terre*, présente ses compliments à M. l'assassin et le prie de vouloir

bien lui accorder quelques moments d'entretien. »
C'est une position sociale, en Amérique, que d'être accusé d'un crime important. Plus le crime est atroce, plus l'inculpé est intéressant, et colonnes sur colonnes racontent au public ses moindres paroles, ses moindres faits et gestes. C'est le héros du jour. De la prison, les reporters se rendent chez les témoins, qu'ils *interviewent* à leur tour. De véritables interrogatoires que ces *interviews.* S'il y a dans l'affaire quelque histoire d'amour, quelques détails piquants, vous pouvez facilement vous imaginer si le public en a pour ses deux sous!

Les Américains sont galants, et quand la victime est du genre féminin, je vous assure que l'inculpé est dans ses petits souliers.

Le journalisme américain pousse l'esprit d'entreprise encore plus loin; il ne se contente pas de faire le procès des criminels, il les recherche et les amène à la justice. Commissaire de police, juge d'instruction, avocat général, juge, le journaliste est tout cela.

Je connais plusieurs journaux américains qui entretiennent tout un personnel de mouchards, oui, de mouchards. Quand un criminel échappe aux poursuites de la justice, ou qu'une affaire reste entourée de mystère, ces journalistes d'un

nouveau genre sont lâchés en ville tous les matins à la recherche du criminel, ou à la découverte de quelque incident qui puisse aider à éclaircir le mystère. Ces mouchards sont employés, non seulement dans les affaires criminelles, mais dans les cas de divorce, d'enlèvement : c'est le journalisme transformé en loge de concierge, en agence Tricoche et Cacolet. Tel journal qui peut se vanter, devant le public, d'avoir amené un criminel à la justice, découvert la cachette d'une épouse infidèle, ou la piste d'un ravisseur, voit le nombre de ses abonnés grossir à vue d'œil.

La moindre occasion est saisie au vol pour rendre le journal attrayant. Ces en-têtes, dont je parlais tout à l'heure, sont mis en réquisition pour les choses les plus ordinaires, et il n'est pas jusqu'aux simples annonces qui ne suggèrent à l'esprit du rédacteur toujours en éveil un tire-l'œil mirobolant. C'est ainsi que le samedi, la liste des prédicateurs pour le lendemain est annoncée, dans le *New-York Herald :*

Salut pour tous ! ou bien : *Au secours des Pécheurs !* ou bien encore : *Maître Satan le bec dans l'eau.*

Un journal annonce les naissances, les mariages et les décès sous les titres respectifs de : *le Berceau,*

l'Autel, la Tombe. Un autre, plus facétieux, emploie pour les naissances et les décès les deux rubriques : *Éclos, Enclos.*

Je lis, dans un journal de potins, dit journal de société, les nouvelles du monde élégant distribuées sous les titres suivants :

Berceau (liste des nouveau-nés) ;

Flirtation (liste des jeunes gens soupçonnés de se faire la cour) ;

Engagements (Promesses de mariage) ;

Fiançailles ;

Bouderies ;

Ruptures ;

Mariages ;

Divorces et Séparations ;

Décès.

C'est toute la comédie de la vie.

Quel dommage que les journaux américains ne puissent avoir de reporters dans l'autre monde et y prendre note des *entrées au paradis, des chutes en enfer! Dix minutes d'arrêt au purgatoire* serait bien dans le mouvement.

Comparés aux journaux quotidiens français et anglais, les journaux américains n'ont ni la valeur littéraire de ceux-là ni l'autorité de ceux-ci en

matière de correspondance politique étrangère.

Les journaux français sont, pour la plupart, des productions littéraires d'une valeur incontestable, mais à l'exception d'un ou de deux articles de fond, et des critiques littéraire, musicale et dramatique, il n'y faut rien chercher de bien sérieux en fait de renseignements. La correspondance étrangère est à peu près nulle, et se compose de quelques lignes fournies par l'agence Havas : « L'empereur d'Allemagne va un peu mieux », ou : « La reine Victoria est rentrée au château de Windsor », etc.

M. Georges-Auguste Sala a dit spirituellement que les journaux français portaient la date du lendemain et les nouvelles de la veille. La satire est un peu sévère, mais elle est juste. Il aurait dû, toutefois, profiter de l'occasion pour rappeler à ses nombreux lecteurs que, si les correspondances des journaux de Paris sont inférieures à celles des journaux de Londres, les articles sont bien supérieurs. Nous n'avons plus, il est vrai, comme journalistes, Roqueplan, Karr, Méry, Janin, Prévost-Paradol, Girardin, Taine, About; mais nous avons encore John Lemoinne, Weiss, Sarcey, Rochefort, Wolff, Lockroy, Vacquerie, Scholl, Fouquier, Bergerat, et bien d'autres encore qui, tous les matins, offrent

au public des articles empreints de génie, ou tout au moins pétillants de verve et d'esprit; oui, nous en avons encore, et des pléiades.

Les journaux anglais, eux, n'ont d'autre attrait, pour l'homme intelligent et sérieux, que l'exactitude de leurs correspondances intérieure et étrangère. Ce sont des faits dans toute leur aridité, mais enfin ce sont des faits. Quant aux articles, peu de gens lisent ces productions écrites, à quelques exceptions près, dans le style filandreux, sec et pédagogique de l'essai, tel qu'on le comprend et qu'on le compose en quatrième, et qui méritent souvent la note suivante, favorite de feu M. Lemaire, professeur au lycée Charlemagne : « Lourd, pâteux, délayé dans le vide. »

Les journaux américains sont un ramassis de nouvelles politiques, littéraires, artistiques et mondaines, de comptes rendus d'affaires criminelles, d'anecdotes amusantes, de potins de tous genres, d'*interviews*, de « nouvelles à la main », de chronique scandaleuse, le tout écrit dans un style qui choque quelquefois l'homme de goût, mais qui intéresse souvent et qui amuse toujours.

Une célébrité littéraire de Boston me disait un jour :

— La presse américaine me fait honte, nous

n'avons en ce pays que deux journaux, l'*Evening Post* de New-York, et le *Post* de Boston, qui ne me fassent pas rougir.

Je dois dire que si vous voulez entendre un jugement sévère porté sur l'Amérique et tout ce qui est américain, vous n'avez qu'à aller à Boston. Là on loue Boston et l'Angleterre, et l'on débine l'Amérique à dire d'experts.

— Êtes-vous Américain ? demandai-je un jour à un monsieur que je rencontrai à New-York.

— Hum ! fit-il après quelques moments d'hésitation, je suis de Boston.

Être né à Boston, et n'être qu'Américain, c'est du guignon.

Le public américain ne se compose pas seulement de la société littéraire de Boston et de New-York, et la presse est obligée de plaire au public.

Quand le public se sera formé le goût, les journaux se réformeront d'eux-mêmes ; tout porte à croire que l'amélioration aura lieu sous peu, et peut-être un de ces jours le *Times* de Londres cessera-t-il d'être le journal le plus ennuyeux du monde.

Quand il s'agit de nouvelles politiques, envoyées d'Europe, il faut prendre sous bénéfice d'inventaire ce qu'on lit dans les journaux américains ;

mais il est impossible de ne pas louer l'activité qui pousse le journalisme américain.

Ainsi, par exemple, je me trouvais à New-York le jour où M. Victorien Sardou fit représenter la *Tosca* à la Porte-Saint-Martin. Cette première représentation eut lieu un samedi. Le lendemain matin, mon journal me donnait un compte rendu analytique de la pièce des plus complets : deux colonnes de descriptions. C'est-à-dire que les Américains étaient à même de lire les détails du dernier triomphe de Sarah Bernhardt avant les habitants de Lyon et de Marseille.

Grâce à leur journalisme, les Américains ont au moins une idée de ce qui se passe en Europe : ils connaissent nos nouvelles pièces, ils ont lu nos derniers livres, ils sont au courant des événements tout comme s'ils étaient nos voisins. Et comment ne pas dire un mot à la louange d'un journalisme qui sait exciter, aussi bien que satisfaire, la curiosité d'un grand peuple ?

Allez demander aux cent premiers Français, que vous rencontrerez dans les rues de Paris, quel est le nom du président des États-Unis, vous en trouverez quatre-vingt-dix-neuf qui seront incapables de vous le dire. Le Français est exclusif jusqu'à la stupidité, et ce qui n'est point français ne l'intéresse

aucunement. Enveloppé dans cet exclusivisme, il ne sait rien : en fait de questions étrangères, c'est l'être le plus ignorant du monde, et le journaliste français, obligé d'étudier ses goûts, ne lui sert que des plats du pays.

Il faut aller le soir visiter les bureaux des grands journaux de New-York pour se faire une idée de ces entreprises colossales [1]. Une cinquantaine de reporters sont là, nouvelles toutes rédigées à la main. Chacun passe à son tour de rôle devant le chef des départements politique, littéraire, dramatique et autres.

— Qu'avez-vous ? fait celui-ci au premier reporter qui se présente.

— Une entrevue avec Sarah Bernhardt.

— Bon. Une demi-colonne. Et vous? dit-il au second.

— Un compte rendu du procès de John Smith, le banquier.

— Parfait. Une colonne. Et vous?

— Moi, j'ai un récit du voyage du président.

Quand tous les reporters ont passé, ils vont au bureau de la coupure réduire leurs articles aux dimensions requises.

1. Visite au *New-York World*.

Plus de six cents correspondants, répandus sur toute la surface du globe, envoient leurs dépêches [1], la plupart par lignes particulières. Et la conversation qui, naguère, avait lieu au bureau, recommence entre New-York et Washington, Chicago, Boston, San-Francisco, Paris, Londres, Berlin, etc.

— Qu'avez-vous ce soir? dit le rédacteur en chef à son correspondant de Berlin.

— Bismarck menace l'empereur d'envoyer sa démission.

— Une colonne entière.

— Boulanger vient de recevoir une ovation à Lille. On craint une émeute à Paris.

— Excellent! envoyez deux colonnes.

— Scandale à Rome. La marquise de N*** vient de s'enfuir avec le secrétaire de son mari.

— Bon. Où sont-ils partis?

— Personne ne le sait.

— Cela ne fait rien. Allez toujours. Une bonne colonne bien tournée.

— Chose, le financier, a disparu, crie-t-on de Chicago.

— Une colonne. Envoyez rapport, et lancez-vous à la piste du fugitif.

1. J'ai vu, dans les journaux américains, des dépêches européennes de 2000 et 3000 mots, à un franc le mot.

Quand les lignes télégraphiques ont cessé de marcher et que la cohue de reporters s'est retirée, le rédacteur en chef du journal, pareil au capitaine d'un navire, reste le dernier sur le pont. Il relit tout, oui, tout : passe au tamis, corrige, supprime, ajoute, met en ordre, et vers deux heures du matin donne son *bon à tirer*.

Mais tout cela n'est rien encore. Les numéros du dimanche, voilà le comble de l'entreprise journalistique : des numéros de trente et de trente-deux pages, contenant dépêches, articles, essais, nouvelles politiques, dramatiques, artistiques et littéraires, causeries, anecdotes, entrevues, histoires pour les enfants, morceaux de poésie, biographies, articles scientifiques, articles de modes ; le tout illustré de cinquante à cent portraits, croquis de lieux intéressants mentionnés dans le texte, caricatures, etc. Tout cela pour la somme de quinze centimes, trois sous. Et ce n'est pas tout. Comment faire circuler dans les différents États de l'Amérique ces énormes productions? Comment? Oh! c'est bien simple. Le *New-York Herald* et le *New-York World* ont des trains spéciaux. Dites-moi s'il n'y a pas là de quoi vous couper la respiration. Mais, direz-vous, comment un journal peut-il publier un pareil numéro pour trois sous? De

trente à quarante colonnes d'annonces, telle est la solution du problème.

J'admire plusieurs grands journaux, notamment le *New-York Herald*, qui mettent leur immense publicité à la disposition des bourses les plus plates. Les gens en quête de serviteurs ont à payer un franc vingt-cinq la ligne ; mais les domestiques mâles, en quête d'une place, ne payent que cinquante centimes, et les femmes vingt-cinq centimes. Voilà de la philanthropie bien comprise, de la philanthropie chevaleresque.

Les grands journaux que vous voyez entre les mains de tout le monde à New-York sont, le matin : la *Tribune*, le *Times*, le *Herald*, le *World*, le *Sun* et le *Star*.

Les deux premiers sont les journaux de prédilection des classes lettrées, les plus populaires sont les deux suivants. J'omets, avec intention, une feuille d'un sou qui, tous les matins, donne à sa quatrième page le nom et l'adresse des principales filles publiques de la ville, sous l'en-tête de *Traitement magnétique*. Ces demoiselles payent naturellement fort cher l'annonce en question et font ainsi vivre le journal.

L'après-midi paraissent cinq ou six journaux importants, le *Post* (le plus respectable et le plus respecté des journaux américains), le *Commercial Advertiser*, excellente feuille littéraire, politique et financière, le *Mail and Express*, le *Telegraph*, le *Sun* et le *World*.

Boston, Philadelphie et Chicago possèdent des journaux dont l'importance ne le cède en rien à celle des journaux de New-York. Tels sont le *Globe*, le *Post*, le *Herald*, le *Transcript*, le *Journal*, à Boston ; le *Ledger*, la *Press*, à Philadelphie ; la *Tribune*, le *Herald*, l'*Inter-Ocean*, le *Journal*, à Chicago. Washington, Saint-Louis, San-Francisco, Cincinnati, Pittsburg, et bien d'autres villes encore, possèdent des journaux de la première importance.

Toute petite ville de mille à quinze cents habitants a ses deux journaux, l'un démocrate, l'autre républicain. Il faut lire ces journaux pendant la lutte électorale qui se termine par l'arrivée d'un nouveau président à la Maison-Blanche. Les noms de ces journaux seront suffisants pour vous faire juger du style et du contenu, ce sont : *le Paralysateur, l'Effroi, l'Ouragan, le Tremblement de Terre, l'Avalanche, le Cyclone, le Châtiment, Lucifer, le Tonnerre*. J'en ai vu et lu un qui s'appelait le

Paquet de Verges (*the Bundle of Sticks*). Le premier article contenait un conseil donné à un certain Joseph Miller qui, au lieu de travailler, prêchait dans les rues et priait à domicile. « Nous donnons quinze jours à Joseph Miller pour trouver un emploi honorable. Si, au bout de cette période, Joseph est encore dans l'oisiveté, nous lui procurerons une position *élevée.* » La plaisanterie fait frémir, quand on songe que si Joseph persiste à faire la sourde oreille, il est bien sûr de se voir pendre par les habitants à la branche la plus élevée de quelque arbre de la ville.

Les mœurs s'adouciront dans l'Ouest, comme elles se sont adoucies dans l'Est, et dans vingt ans le *Tonnerre* et l'*Avalanche* seront remplacés par le *Temps* et le *Héraut.*

Le trait caractéristique des sociétés nouvelles est la franchise, en paroles comme en actions. Je lis dans un *Tonnerre* quelconque les lignes suivantes à l'adresse du rédacteur en chef du *Fulminant*, l'autre journal de la ville : « Nous voulons user de modération envers le rédacteur du *Fulminant*, et rester dans limites du bon ton. Nous nous contenterons de dire que personnellement c'est un sournois ; comme journaliste, c'est un menteur et un coquin. » Le *Fulminant* répond dans des termes

analogues, et la population s'amuse pour la très modique somme d'un sou.

L'abonnement de ces journaux du Kentucky, de Texas et des autres États de l'Ouest, peut être payé en espèces ou en nature. Je lis l'entrefilet suivant dans le *Herald* de Hazel Green (Kentucky):

PRIX D'ABONNEMENT PAR AN :

« Vingt livres de porc;
« Ou dix livres de saucisses;
« Ou deux boisseaux de pommes de terre;
« Ou cinq boisseaux de navets;
« Ou dix poulets;
« Ou dix livres de lard;
« Ou encore un boisseau d'oignons. »

PRIX D'ABONNEMENT POUR SIX MOIS :

« La moitié des quantités ci-dessus. »

Voilà comment toute la population de Hazel Green est mise à même de lire son journal.

Le *Tonnérre* et le *Fulminant* ne sont pas les seuls journaux qui se livrent à ces polémiques outrées où les arguments sont remplacés par les personnalités les plus injurieuses.

Pendant tout le temps que j'étais en Amérique, M. Pulitzer, propriétaire-directeur du *World*, et M. Charles A. Dana, rédacteur en chef du *Sun* et le plus accompli des journalistes américains, ne ces-

sèrent un seul jour de s'appeler réciproquement *voleur*, *menteur*, *hypothéqué*, *sale Juif*. D'après les journaux que des amis veulent bien m'envoyer de New-York, je vois que ces messieurs n'ont pas encore épuisé les richesses du vocabulaire anglo-poissardier.

N'allez point tirer de là des conclusions à la hâte. Je ne connais point M. Pulitzer personnellement; mais j'ai l'honneur de connaître le colonel Cockerill, rédacteur en chef du *World*, et M. Charles Dana, rédacteur en chef du *Sun*. Ces messieurs sont, dans la vie privée, des *gentlemen* parfaits et des hommes d'esprit et de talent. Dans la vie publique, ils sont « dans le mouvement ». Comme étude de langue anglaise, la polémique du *World* et du *Sun* était des plus intéressantes.

La presse américaine était divisée en deux camps, les partisans de Pulitzer et les partisans de Dana. Quand les combattants étaient à bout d'expressions injurieuses, on leur en suggérait de nouvelles. Voici quelques félicitations envoyées à M. Dana, que je recueille dans le *Globe* de Saint-Louis.

« Dana se sert d'un stylet fin, Pulitzer d'une hache de boucher. Rien n'est plus beau que ce langage d'invectives employé par Dana ; rien n'est plus vil

quc le style d'égout employé par Pulitzer. Celui-là verse une goutte d'acide prussique, celui-ci jette une poignée de mort-aux-rats. Pulitzer a été complètement vaincu par le venin concentré de Dana. »

On n'est pas plus aimable comme confrère, et j'aime à croire que M. Dana est fier du compliment.

L'Amérique, New-York surtout, possède d'excellents journaux comiques.

Je veux parler ici de ceux qui sont encore plus comiques que les autres.

Comme le *Charivari* de Paris et le *Punch* de Londres, *Puck* et *Judge* traitent l'actualité avec cette franchise à laquelle on doit s'attendre dans la libre Amérique. La critique des mœurs y est faite avec beaucoup de goût et d'esprit. Les vignettes sont charmantes. Ce qui gâte ces deux journaux, c'est la présence de deux ou trois pages contenant d'immenses gravures enluminées. L'art est encore dans l'enfance. Plusieurs autres journaux, écrits d'un style léger et pimpant, avec des illustrations très fines et très artistiques, tels que *Life*, rapportent les faits et gestes de la *haulte* société américaine. Historiettes, anecdotes, bons

mots, on y trouve de quoi rire pendant une heure. Il faut louer ces journaux qui savent être comiques, spirituels et légers, sans être grossiers, et qu'une jeune fillette de quinze ans peut lire sans craindre d'y trouver la moindre indiscrétion.

Ces journaux ne sont pas seulement amusants ; pour l'étranger ils sont instructifs. Ces anecdotes curieuses, ces plaisanteries naïves et aussi pittoresques que divertissantes, donnent une idée plus exacte du caractère et des mœurs en Amérique que maint grave in-folio.

Comme en France et en Angleterre, les journaux comiques américains sont les seuls qui fassent preuve d'un peu de sagesse et de bon sens quand l'horizon s'obscurcit et que les questions de politique intérieure ou extérieure viennent troubler le repos du pays.

Si j'avais à nommer les journaux les plus amusants qui se publient aux États-Unis, je n'hésiterais pas un instant à donner la palme au *Detroit Free Press* et à l'*Omaha World;* c'est dans ces deux journaux que l'humour américain se révèle dans toute sa naïve gaieté, et leurs anecdotes désopilantes sont reproduites de New-York à San-Francisco, de Montréal à la Nouvelle-Orléans.

La place me manque ici pour faire justice aux journaux littéraires, dramatiques et artistiques. Parmi les premiers, cependant, il faut nommer le *Critic*. J'y trouve des analyses aimables et d'une érudition discrète. La critique y est toujours juste, sans être jamais maussade.

Je ne saurais fermer ce chapitre sans parler des revues américaines : c'est ce que j'ai le plus admiré aux États-Unis. Il semble, en effet, que ce soit là le dernier mot du journalisme, tel que le comprend le monde lettré.

C'est d'abord la *North American Review* et le *Forum* pour la discussion des questions politique, théologique, littéraire, artistique, scientifique et dramatique. Ce sont des arènes, des lices, où tel orateur, théologien, écrivain, savant, vient rompre une lance avec un antagoniste. Viennent ensuite les revues illustrées, le *Century* [1], le *Harper's*, le *Scribner's*, qui contiennent histoire, biographie, romans, voyages, poésies, découvertes, le tout illustré de magnifiques gravures sur bois. Il faut nommer ici le *Saint-Nicolas*, revue délicieusement rédigée et illustrée pour les enfants... de tout âge.

1. Le *Century* se tire chaque mois à plus de 250000 exemplaires.

C'est encore l'*Atlantic Monthly* de Boston, et le *Lippincott* de Philadelphie. Il faudrait aussi nommer le *Cosmopolitan*, l'*America*, l'*American Magazine* et bien d'autres.

Hélas ! il faudrait vingt volumes pour faire un peu justice à ce que l'on peut voir en Amérique. Malheureusement il faudrait vingt ans pour y arriver. Aussi ne puis-je m'arrêter qu'un instant à chaque endroit, heureux si, en voulant faire voir au lecteur un peu de tout, je réussis à lui faire voir quelque chose.

XIX

Le reportage. — Rien n'est sacré pour le reporter américain. — Démolition du mur de la vie privée. — Votre mari ronfle-t-il ? Saint Antoine et les reporters. — Je suis « interviewé », trépané. — Mon impresario s'endort sur le rôti. — Comptes rendus d'entrevues. — Le président des États-Unis et les reporters. — Je suis l'« interviewer ».

« Le journalisme a tué la littérature, s'écrie M. Albert Millaud dans un de ses spirituels articles au *Figaro*, et le reportage est en train de tuer le journalisme. C'est le dernier mot de la décadence littéraire d'une époque; c'est l'homme de lettres remplacé par le concierge. »

Le reportage, j'allais dire le commérage, en Amérique, a tout simplement envahi, englouti le journalisme. C'est la démolition du mur de la vie privée; c'est la substitution du potin à la chronique, du bavardage à la critique.

Rien n'est sacré pour l'*interviewer*. L'audace est son gagne-pain, les détails les plus intimes de votre existence sont à sa merci, et à moins que vous ne lui brûliez la cervelle — ce qui n'est pas légal dans l'État de New-York — vous n'avez aucun moyen de vous débarrasser de lui.

Ne croyez pas vous être tiré de la difficulté, parce que vous lui avez fait dire que vous n'êtes pas visible. Il reviendra à la charge dix et vingt fois; il fera sentinelle au dehors, se fera un lit de votre paillasson à la porte de votre chambre d'hôtel, pour vous pincer aussitôt que vous mettrez le nez à l'air. Il est patient, et si une indisposition vous retient au lit, il attendra que vous soyez rétabli, et se fera servir ses repas dans le corridor. Si vous réussissez à échapper à ses poursuites, il ira trouver votre femme, et plutôt que de rentrer bredouille au bureau du journal, il lui demandera si vous ronflez, si vous êtes matineux, si vous êtes plus aimable après votre dîner qu'avant, ce que vous mangez à votre premier déjeuner, quelle est la couleur habituelle de votre pantalon, et la pointure de vos bottines. Il lui demandera depuis quand vous êtes marié, combien de temps votre lune de miel a duré, si vous avez des enfants, et s'ils ont fait leurs dents. Avec

de pareils matériaux il composera une colonne.

Nulle question n'est trop indiscrète pour ces entreprenants inquisiteurs : ils seraient allés *interviewer* saint Antoine dans sa cabane.

N'allez pas non plus crier triomphe parce que vous avez réussi à les éconduire sans répondre à leurs questions. C'est ici que le génie du journaliste américain se révèle dans toute sa gloire. Les journaux du lendemain publieront, à votre stupeur, le compte rendu de la conversation que vous *auriez pu* avoir avec leurs reporters.

Entre nous, ce que vous avez de mieux à faire, quand le journaliste américain se présente che vous et vous dit : « Monsieur, je suis reporter, et je viens vous demander quelques instants d'entretien », c'est de lui dire :

— Donnez-*moi* la peine de vous asseoir.

Après tout, l'*interview* est une opération à laquelle on survit, et je dois dire, pour être juste, que les reporters américains sont en général aimables, obligeants, et aussi — ce qui est simplement renversant quand on songe qu'ils prennent rarement des notes — exact dans les comptes rendus qu'ils font de leurs entrevues.

Rien aussi n'est plus admirable que le courage avec lequel l'*interviewer* affronte les rebuffades, et

la philosophie avec laquelle ils les empoche. Je n'ai jamais pu trouver un mot désagréable à dire à ces indiscrets, et je me suis vu récompenser de ma patience en lisant dans les journaux que « c'était un plaisir de m'*interviewer*, tant je me prêtais de bonne grâce aux mains de mes persécuteurs ».

Le dimanche, 11 novembre 1887, à neuf heures du matin, le *Germanic*, après une horrible traversée de neuf jours, entrait par un soleil resplendissant dans la magnifique rade de New-York. Nous venions de passer la statue de Bartholdi, *la Liberté éclairant le monde*. Il me semblait que la France n'était pas loin. La sensation était douce, et instinctivement j'avais porté la main à mon chapeau. Tout à coup le *Germanic* s'arrêta. Un petit vapeur venait de l'accoster. Nous étions abordés par les officiers de la douane, suivis par plusieurs personnes qui les accompagnaient dans la patache.

— Gare là-dessous ! me cria un compagnon de voyage qui, à mon air tranquille, voyait clairement que je ne soupçonnais point le danger.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Les *interviewers !*

— Allons donc, pas ici, bien certainement, m'écriai-je.

J'avais à peine dit ces mots que deux jeunes gens me présentèrent leurs cartes en m'annonçant qu'ils étaient journalistes.

— Nous sommes venus vous présenter nos respects, monsieur, me dirent-ils, et vous souhaiter un agréable séjour dans notre pays.

Tout en me parlant, ils me toisaient des pieds à la tête, en jetant quelques notes sur leur calepin. Ils faisaient mon portrait, qui parut le lendemain au commencement des articles que la presse de New-York crut devoir me consacrer. Le portrait était flatteur. Un journal pourtant donna à ses lecteurs la description suivante de votre humble serviteur :

« Max O'Rell est un Français quelque peu *globulaire* d'environ quarante ans. »

Venait ensuite la description de mon costume de voyage et que sais-je encore !

Globulaire, s'il est possible ! *Quarante ans !* non, messieurs, trente-neuf tout au plus.

Mais revenons à nos reporters.

Les questions se succédèrent avec la rapidité de l'éclair.

— Avez-vous eu une bonne traversée ?

— Souffrez-vous du mal de mer?

— Où êtes-vous né?

— Quel âge avez-vous?

— Combien de temps comptez-vous rester aux États-Unis?

— Vous êtes homme de lettres. Combien vos livres vous rapportent-ils?

L'interrogatoire commençait à me déplaire.

— Excusez-moi, messieurs, dis-je, je suis éreinté, je vais me reposer. J'aurai le plaisir de vous recevoir cet après-midi.

Oh! ce premier après-midi à New-York passé en compagnie des reporters, je ne pourrai jamais l'oublier.

Le bureau de mon impresario, M. le major Pond[1], était situé au rez-de-chaussée de l'*Everett House* où j'étais descendu. Je m'y rendis après déjeuner, et bientôt les reporters arrivèrent, au nombre de huit à la fois, pour m'y faire subir l'opération du trépan.

— Commençons par le commencement, dit l'un de ces messieurs, après les salutations d'usage.

— Je connais votre première question, fis-je,

1. Mon impresario était, comme on le voit, un de ces rares Américains qui ne sont pas colonels.

vous allez me demander si c'est la première fois que je viens en Amérique.

— C'est généralement, en effet, notre première question, mais j'en ai une autre à vous faire auparavant. Vous venez de prendre votre premier repas en Amérique, qu'avez-vous mangé ?

Je me soumis de bon cœur.

— Messieurs, répondis-je, en faisant tout mon possible pour garder mon sérieux, je viens de m'administrer un morceau de turbot, un bifteck aux pommes, une salade de céleri et une glace à la vanille.

— Très bien, remarqua un troisième reporter. J'ai maintenant une question importante à vous faire. J'espère qu'elle ne vous étonnera pas.

— Je suis en Amérique, répondis-je, et je suis prêt à ne m'étonner de rien.

— Eh bien ! fit mon interlocuteur, je voudrais vous demander quelles sont les impressions que vous avez déjà formées sur l'Amérique ?

— Permettez, m'écriai-je, j'y suis depuis trois heures seulement, et je ne suis pas encore sorti de l'hôtel. Vous voudrez donc bien m'excuser si je m'abstiens pour l'instant de vous dire ce que je pense de l'Amérique ; car vous admettrez, je l'espère, qu'il faut avoir passé au moins un jour en

Amérique avant de pouvoir formuler une opinion avec quelque autorité.

Ici je roulai une cigarette et sonnai pour faire venir un *lemon squash.*

Les reporters se mirent immédiatement à écrire quelque chose sur leurs calepins.

— Qu'est-ce que vous écrivez-là ? demandai-je.

— J'écris, me répondit un jeune journaliste à la figure rayonnante d'activité et d'intelligence, qu'au moment où en est arrivée notre conversation vous roulez une cigarette et demandez un *lemon squash.*

— Permettez, messieurs, me hasardai-je à dire, croyez-vous franchement qu'une pareille remarque puisse offrir le moindre intérêt à vos lecteurs ?

— Sans contredit, répondirent-ils avec un sérieux imperturbable qui faillit me faire mourir de rire.

— C'est différent, messieurs, pardonnez-moi, je devrais savoir qu'en Amérique, comme partout, un homme intelligent sait ce qu'il fait. Continuez donc vos questions, vous m'intéressez beaucoup.

Le fait est que je commençais à m'amuser immensément.

Les questions reprirent leur train. L'un voulait des détails biographiques, l'autre l'origine de mon pseudonyme. L'un désirait savoir si je travaillais

le matin, l'après-midi, ou le soir; l'autre si je travaillais assis ou debout, et si je me servais de papier réglé, de plumes d'oie ou de plumes métalliques. Un reporter me demanda si je pensais en français ou en anglais, un autre si le général Boulanger avait chance d'être bientôt élu président de la République française. Si je croisais mes jambes pendant la conversation, si j'ôtais mon lorgnon, rien n'échappait à ces journalistes, tout était noté sur le calepin.

Les questions qu'on me faisait me paraissaient vraiment si banales, si saugrenues, que j'avais presque honte de songer que j'étais le héros de cette petite farce.

Ne sachant trop que dire, je me lançai dans l'anecdote. J'en tirai plusieurs de mon sac, et je les racontai à mes *interviewers.*

Ici se produisit une petite scène qui me parut piquante. Si je regardais un reporter plus particulièrement qu'un autre pendant le récit d'une anecdote, il se tournait vers ses confrères, et leur disait :

— Vous savez, celle-ci est pour mon journal, et vous n'avez pas le droit d'en prendre note, c'est à moi seul que monsieur l'a racontée.

— Du tout, s'écrièrent les autres, monsieur nous l'a racontée à tous.

Cependant l'harmonie ne fut pas troublée, et je vis qu'un excellent esprit de camaraderie animait ces messieurs.

A l'exception d'une phrase ou deux par-ci par-là qu'ils jetèrent sur leurs calepins, ils ne prirent point note des réponses que je fis à leurs questions, et je me demandais comment il était possible qu'avec si peu de matériaux ils pussent être à même de faire, à l'aide d'une entrevue aussi insignifiante et si complètement dénuée d'intérêt à mon sens, un article de cent à deux cents lignes acceptable dans un journal important.

Après être restés avec moi pendant près de deux heures, les reporters me serrèrent la main, me remercièrent de mon obligeance, et me quittèrent pour aller faire le compte rendu de l'entrevue.

— Que ces Américains sont enfants ! pensai-je, est-il possible qu'une conversation pareille à celle que je viens d'avoir avec ces journalistes puisse les intéresser ?

Le lendemain je me procurai tous les journaux de New-York, plus par curiosité, je dois le dire à ma louange, que par vanité, car, entre nous, je vous assure que j'étais peu fier des paroles que j'avais prononcées la veille.

Jugez de mon étonnement quand, ouvrant les journaux, j'y vis deux colonnes remplies de détails amusants, de descriptions pittoresques, d'anecdotes piquantes, de remarques spirituelles et faites à propos par ces reporters que j'avais pris pour de simples sténographes.

Tout était rapporté fidèlement et arrangé avec art. Les moindres incidents étaient rendus piquants par la manière pittoresque dont ils étaient racontés. Le major, par exemple, qui, habitué à ces sortes d'entrevue depuis des années, s'était endormi paisiblement sur le rôti, confortablement installé, la tête sur les coussins d'un canapé, les pieds sur le dos d'une chaise; mes gestes, la description du bureau où s'était passé l'entretien, tout cela était vif. Ils avaient tiré parti de tout, et il n'est pas jusqu'à l'arrivée du *lemon squash* qui ne fournît un petit paragraphe drôle et attrayant. Vous eussiez cru lire le premier chapitre d'un roman commençant par l'entrée majestueuse d'un paquebot dans la radè de New-York.

— Allons, m'écriai-je, les journalistes américains connaissent au moins l'art d'accommoder les riens.

Quand M. Grover Cleveland, président de la

grande République des États-Unis, épousa, il y a trois ans, la plus jolie et la plus aimable des Américaines, il choisit Deer Park pour y passer sa lune de miel loin du bruit, loin du monde, et surtout loin des reporters. Cependant le président connaissait l'esprit d'entreprise que possèdent ses compatriotes, et pour se mettre à l'abri des *interviewers* et s'assurer la tranquillité, il crut devoir employer huit agents de la police secrète pour garder les abords de sa retraite. Le nombre fut bientôt reconnu insuffisant, car l'ennemi se montrait dans les environs. Les piquets furent renforcés, et huit jours plus tard douze alguazils empêchaient qui que ce fût d'approcher à plus de trois cents mètres du cottage. Les *interviewers* étaient refaits et durent s'avouer battus. Les journaux n'eurent aucun renseignement sérieux à donner à leurs lecteurs. Pour un rédacteur un peu entreprenant il y avait de quoi s'arracher les cheveux, se pendre de désespoir. Avoir des en-têtes dans son tiroir tels que « Grover au Paradis », ou « Gouttes de miel recueillies à Deer Park », et ne pouvoir s'en servir ! C'était le comble de l'infortune.

Une petite anecdote pour finir.

Une jeune Américaine épouse un homme connu, un jeune orateur politique de grand avenir.

Le lendemain de ses noces, tandis que son mari est sorti, elle voit entrer brusquement dans son salon, après quelque bruit et bousculement à la cantonade, un monsieur fort bien mis, qui la salue très correctement.

Elle le regarde, tout interdite.

— Pardonnez-moi, madame, mais c'est hier que vous avez épousé M. John D*** ?

— Oui, monsieur, mais...

— Je suis *l'interviewer !*

XX

La littérature aux États-Unis. — La poésie. — Le roman. — L'essai. — La critique. — L'histoire. — Les humoristes. — Les journalistes. — Les livres pour la jeunesse. — L'avenir littéraire de l'Amérique.

L'Amérique n'a pas encore produit de génie littéraire transcendant ; mais elle a le droit d'être fière d'une littérature nationale qui comprend des poètes, des historiens, des romanciers, des essayistes et des critiques d'un ordre supérieur.

Les Anglais admettent que la meilleure histoire de leur littérature a été faite par un Français, M. Taine. L'*Athenæum* reconnaissait l'autre jour que la meilleure histoire critique des poètes anglais de l'ère victorienne avait été faite par un Américain, M. Edmond Clarence Stedman, lui-même un

des plus gracieux bardes de l'Amérique contemporaine.

Dans ce tableau rapide, il faut se borner à faire mention des principaux noms qui illustrent les différentes branches de la littérature américaine.

Dans la poésie, il faut mettre en tête William Cullen Bryant et Henry Wadsworth Longfellow, tous deux purs, nobles, aussi appréciés des Anglais que de leurs propres compatriotes; ensuite Edgar Allen Poe, James Russell Lowell, Oliver Wendell Holmes, Edmond Clarence Stedman, Bayard Taylor, John Greenleaf Whittier, Walt Whitman, Richard Watson Gilder, Edgar Fawcett, William Winter, le célèbre critique dramatique du *New-York Tribune*, Maria Brooks, et quantité de femmes qui forment une gracieuse guirlande dans cet étalage de fleurs poétiques. Dans les dialectes de l'Ouest, un jeune poète, M. James Whitcomb Riley, sait arracher les larmes au milieu des sourires qu'il provoque par son humour pathétique ; c'est le futur Jasmin de l'Amérique.

Dans le roman, nous rencontrons des écrivains dont la réputation est aussi fermement établie en Europe qu'en Amérique. Qui n'a pas lu, dans sa jeunesse, les œuvres de Fenimore Cooper ? Parmi les célébrités et les talents, je nommerai

Washington Irving, Parker Willis, Poe, Nathaniel Hawthorne, Oliver Wendell Holmes, Marion Crawford, Frank Stockton, George W. Cable, Frances Hodgson Burnett, Henry James, W. D. Howells, Julian Hawthorne, Thomas Bailey Aldrich, Charles Dudley Warner, Bret Harte aussi poète, Edward Eggleston, Brander Matthews, Elisa Wetherell. Il faut en passer, et des meilleurs. Enfin le plus grand succès du siècle a été atteint par un roman américain dirigé contre l'esclavage qu'il a contribué à détruire. Je veux parler de la *Case de l'oncle Tom* de madame Harriett Beecher Stowe, sœur du célèbre Henry Ward Beecher que les États-Unis pleurent encore.

Dans l'essai philosophique, Ralph Waldo Emerson et Robert Ingersoll sont incomparables dans des genres différents. Le premier brille par l'originalité et la tournure d'esprit subtile et bizarre, l'autre par la grandeur du langage, la précision du style, l'humour et le pathos.

Dans la critique littéraire, il faut citer George William Curtis, ainsi que Stedman et Winter déjà nommés parmi les poètes.

L'histoire est peut-être, de toutes les branches de la littérature américaine, celle qui a le plus réussi à trouver sa véritable expression. Washington

Irving avec son *Histoire de Colomb*, Prescott avec l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, l'*Histoire de la Conquête du Mexique et du Pérou* et l'*Histoire de Philippe II*, Brancroft avec l'*Histoire de la Révolution d'Amérique* ont produit une histoire nationale, depuis la découverte du pays jusqu'à nos jours.

Il semble curieux que les vastes et grandioses régions qu'ils habitent n'aient pas inspiré aux Américains le goût ainsi que le talent des descriptions de la nature. Fenimore Cooper est le seul grand paysagiste produit par les immensités du grand continent occidental.

Les humoristes fourmillent aux États-Unis. Artemus Ward et Mark Twain sont deux pseudonymes justement célèbres en Amérique et en Angleterre. Un troisième est dans le train qui mène à la célébrité. Si vous voulez voir toutes les pièces de votre construction humaine se démonter par enchantement, allez entendre Bill Nye débiter ses plaisanteries avec ce sérieux, ce sang-froid solennel, qu'on ne trouve point au delà des frontières de Yankeeland. Comme Artemus Ward et Mark Twain, il joint le talent d'écrivain à celui de conférencier.

Quoique les noms de Charles A. Dana, Whitelaw

Reid, Park Godwin, et bien d'autres, soient familiers au public américain, c'est dans les grandes revues, et non dans les journaux, qu'il faut chercher l'article vraiment littéraire.

Les enfants — s'il y a des enfants en Amérique — ne sont pas oubliés dans la littérature. Je crois pouvoir affirmer qu'il n'est pas de pays où l'on sache si bien écrire pour les enfants, où l'on sache si bien les instruire en les intéressant et en les amusant. L'amour de l'enfance est tout naturel dans le caractère sympathique et tendre des Américains. Madame Hodgson Burnett, miss Louisa Alcott, madame Lippincott, mieux connue sous le pseudonyme de Grace Greenwood et Fanny Fern ont fait et font encore les délices du petit monde américain.

Dans cet aperçu j'ai dû omettre bien des noms. J'espère en avoir assez mentionné pour montrer que l'Amérique a produit, depuis cinquante ans, de quoi promettre au pays un brillant avenir littéraire. Une nation aussi intelligente, aussi énergique, aussi puissante dans le monde de l'action ne saurait être stérile dans le domaine de la pensée.

XXI

Le théâtre aux États-Unis. — Les « étoiles ». — Les pièces françaises. — La troupe de M. Augustin Daly. — Le public américain. — Les salles de théâtre. — Programmes détaillés. — Une omission regrettable.

La scène américaine compte d'excellents acteurs, mais son prestige est dû plutôt au talent de quelques brillantes individualités qu'à la distinction de l'ensemble.

Les pièces sont composées pour tel ou tel acteur, et les artistes qui jouent les rôles secondaires sont là pour servir de repoussoirs à l'*étoile*. Aussi les pièces françaises, que l'on sert au public en Amérique autant qu'en Angleterre, font-elles généralement fiasco. J'en ai vu une preuve bien frappante à New-York. M. Abbey, l'infatigable impresario, directeur du théâtre de Wallack, avait

monté *l'Abbé Constantin*. Le principal rôle avait été confié à M. John Gilbert, le vétéran de la scène américaine. Certes M. Got n'eût pas pu jouer le rôle du bon prêtre avec plus de simplicité, de tendresse et de pathos ; mais cela ne pouvait suffire dans une pièce qui exige du talent chez une demi-douzaine d'artistes au moins, et le four fut complet.

Les pièces françaises sont écrites, non pas pour des *étoiles*, mais pour des troupes complètes. L'auteur sait que tel acteur jouera le rôle de l'amoureux, tel autre un père, un notaire prosaïque, un brillant officier, un valet ; que telle actrice remplira le rôle de la coquette, que telle autre jouera l'ingénue, la soubrette, la duègne. Il sait que le directeur ne confiera à ses artistes que des rôles qui soient de leur ressort. L'auteur qui traduit ces pièces pour la scène américaine court de gaieté de cœur à l'insuccès. Quelquefois il fait pis que traduire, il adapte. L'étude de mœurs françaises est transplantée en Amérique avec des personnages américains. La pièce devient naturellement incompréhensible, fausse, et ce n'est pas l'*étoile* qui peut la sauver.

Les théâtres américains ne sont pas subventionnés par l'État, et l'exploitation dramatique ne

11.

saurait se permettre le luxe d'un personnel de talent. Le principal acteur, l'*étoile*, est son propre impresario. C'est lui-même qui attire le public, et c'est lui qui entend réaliser les bénéfices. Son répertoire se compose de deux ou trois pièces qu'il joue à New-York pendant un mois, et qu'il promène ensuite dans les principales villes des États-Unis.

C'est ainsi que, dans la plupart des théâtres, vous verrez les troupes se succéder toutes les semaines. Aujourd'hui du drame, demain de la comédie, après-demain de l'opéra-bouffe. Les changements sont quelquefois plus brusques encore. M. Henri Irving et mademoiselle Ellen Terry, les premiers artistes de la scène anglaise, donnèrent une série de représentations au *Star Theatre* pendant le mois de mars de l'année courante. Après leur départ, ils furent remplacés au *Star* par une troupe de singes savants. Ils eussent tout aussi bien pu l'être par une troupe de prédicateurs évangélistes ambulants.

Il n'existe en Amérique qu'une compagnie de comédiens, c'est l'excellente troupe de M. Augustin Daly. J'ai vu jouer des comédies avec beaucoup d'ensemble au *Lyceum*, à l'*Union Square* et au

Madison Square de New-York, mais la troupe d'élite que dirige M. Augustin Daly est incomparablement supérieure à tout ce qui peut se voir en Amérique, et même en Angleterre. Je ne nommerai que les principaux membres de cette compagnie. M. John Drew est un jeune premier agréable, distingué, persuasif, plein de verve et d'entrain; M. James Lewis, dont la grotesque figure est une véritable fortune, est le meilleur comique de genre sur la scène américaine; mademoiselle Ada Rehan est ravissante de coquetterie, séduisante de gaminerie câline; madame Gilbert est une duègne à la hauteur de mademoiselle Jouassin, à qui elle resemble à s'y méprendre. Il n'est pas jusqu'à l'acteur, dont le rôle consiste à présenter à son maître une lettre sur un plateau, qui ne soit un artiste. Voilà le théâtre tel que nous le comprenons en France.

Si les bonnes troupes sont rares en Amérique, les bons acteurs sont nombreux.

Le plus grand acteur américain est, sans contredit, M. Edwin Booth. C'est le plus fameux interprète des œuvres de Shakespeare. Là il est sans rival, en Amérique comme en Angleterre. M. Lawrence Barrett est un tragédien de beaucoup de talent. Dans la comédie, il faut citer d'abord deux

vétérans, M. John Gilbert et M. Lester Wallack[1], puis MM. Robson et Crane. Dans le répertoire purement américain, M. Joseph Jeffreson a le jeu simple et pathétique. J'ai eu la bonne fortune de le voir dans *Rip van Winkle*, rôle qui lui appartient comme *Pierre Chopart* appartient à M. Paulin Ménier. Mayo, Florence, Harrigan sont des noms qui rappellent aux Américains mille et un succès. M. Steele Mackaye n'est pas seulement un bon acteur, c'est un auteur dramatique de beaucoup de mérite. Sa pièce, *Paul Kauvar*, avec ses réalistiques scènes de la Révolution française, ferait courir tout Paris, si jamais il prenait au directeur de la Porte-Saint-Martin ou de l'Ambigu l'heureuse idée de la monter. Pour les créations originales, fantastiques, il faut donner la palme à M. Richard Mansfield. Je souhaite à M. Octave Feuillet le plaisir de voir ce jeune acteur jouer le rôle du baron Chevrial dans le *Roman parisien*. La conception est aussi hardie qu'artistique. Pour se faire des têtes, comme on dit au théâtre, M. Mansfield n'a pas son pareil.

Le talent de mademoiselle Fanny Davonport unit la chaleur à la grâce et à la dignité. Au troisième et au quatrième actes de la *Tosca*, cette actrice

1. L'Amérique vient de perdre cet excellent acteur.

s'élève au niveau des plus grandes tragédiennes. Je n'ai pas été étonné de voir la *Tosca* réussir aux États-Unis. M. Victorien Sardou ayant composé ce drame pour une *étoile* française, une *étoile* suffit pour le jouer avec succès à l'étranger.

La plus grande actrice, sur la scène américaine, est une Polonaise. Madame Modjeska n'a de rivale au monde que madame Sarah Bernhardt, qu'elle surpasse quelquefois, selon moi. Son interprétation de *la Dame aux Camélias* m'a paru supérieure à celle de sa grande rivale française. Madame Modjeska n'apporte peut-être pas, dans ce rôle, le feu, la violence de passion que l'on trouve chez madame Sarah Bernhardt, mais elle y apporte plus de grâce féminine, plus de pureté. Elle est moins sensuelle, elle est plus sympathique, elle subjugue moins le spectateur, mais elle le touche davantage : c'est la femme galante rachetée, purifiée par l'amour, telle que l'a conçue M. Alexandre Dumas.

Les théâtres américains sont spacieux, élégants, coquets, bien ventilés et admirablement éclairés. Les sièges sont confortables, et l'ouvreuse de loges est une institution inconnue.

Le rez-de-chaussée est entièrement consacré aux

fauteuils d'orchestre, mais le parquet, qui s'élève graduellement à pente douce depuis la scène jusqu'au fond du théâtre permet aux spectateurs placés au dernier rang de voir aussi bien que s'ils étaient assis au premier. Il est heureux qu'il en soit ainsi, car les femmes se coiffent de tels monuments pour aller au spectacle que, si l'orchestre était situé sur un parquet horizontal, vous auriez à vous en rapporter à l'obligeance des dames placées aux premiers rangs pour vous raconter ce qui se passe sur la scène.

A l'exception de l'Opéra et de deux ou trois autres grands théâtres, les salles de spectacle ne se composent que de fauteuils d'orchestre, d'une ou deux galeries, et de loges d'avant-scène.

Le prix des places est modéré, et varie de 7fr,50 à 2fr,50. Le peuple a ses théâtres à lui, dans le Bowery, où on lui sert des mélodrames, des pièces à tiroir et des arlequinades pour la somme de 50, 75 centimes, ou 1 franc tout au plus.

Ce qui est insupportable, c'est que les Américains — je devrais plutôt dire les Américaines — ne veulent point arriver au théâtre pour le lever du rideau. Pendant vingt minutes au moins, c'est un va-et-vient continuel qui vous empêche de suivre le dialogue. Si la pièce commence à huit

heures, on arrive à huit heures un quart; si la pièce commence à huit heures un quart, on arrive à huit heures et demie, et ainsi de suite. A l'heure fixée pour le lever du rideau, les fauteuils d'orchestre sont vides. Cette mauvaise habitude ennuie les acteurs, dérange les spectateurs; mais le mal est sans remède, et les directeurs ont vainement tout essayé. J'en connais un qui fit suivre l'annonce de la pièce qu'il faisait jouer de l'entrefilet suivant :

« Je préviens solennellement le public qu'il est impossible de comprendre la pièce à moins d'assister à la première scène. »

Ses efforts furent couronnés du four le plus complet. Manquer la pièce, c'est ennuyeux; mais manquer son effet quand on arrive parée de ses plus beaux atours, c'est impossible.

Il en est de même pour les concerts et les conférences. Les Américains, qui ont retenu leurs places à l'avance, arrivent un quart d'heure ou vingt minutes après l'heure fixée sur les annonces et les programmes. Quand tout le monde est à sa place, le concert ou la conférence commence. Les spectateurs, qui ont ainsi à attendre pendant une demi-heure que leurs compatriotes aient pris leurs places, ne font entendre aucun murmure.

La patience du public américain est tout simplement angélique.

En entrant dans le vestibule d'un théâtre américain, le public trouve des programmes que la direction lui offre gratis. Ces programmes donnent une analyse de la pièce ainsi que le nom de tous les employés de l'établissement. D'abord le nom des artistes en regard de leurs rôles respectifs, puis le nom du directeur, du sous-directeur, du régisseur, du sous-régisseur, du caissier, du caissier en second, du chef d'orchestre, du machiniste, du charpentier, du commis préposé au magasin des accessoires, du pompier, de l'huissier, de l'agent de police et de l'allumeur de gaz. Si au lieu de gaz on employait des chandelles, comme autrefois, le moucheur verrait son nom passer à la postérité.

S'il y a un piano sur la scène, le programme vous donne le nom du fabricant; s'il y a un repas servi dans la pièce, le programme vous fait savoir que le souper est fourni par telle ou telle maison. S'il y a des tapis, vous savez qui les a vendus. Enfin, vous êtes au courant des plus petits détails concernant la direction du théâtre. Il y a quelquefois une omission, mais il n'y en a qu'une. Il arrive que souvent on ne donne pas le nom de

l'auteur de la pièce. Après tout, quand on va voir le *Roman parisien*, quel avantage peut-il y avoir à connaître le nom de l'auteur, du moment qu'on connaît le nom du concierge du théâtre?

Ce n'est qu'Octave Feuillet!

XXII

La religion des Américains. — Les sectes religieuses. — Pourquoi Jonathan va à l'église. — Entrrrez, mesdames et messieurs, c'est ici qu'on trouve le bonheur et qu'on fait son salut! — Invitation irrésistible. — Les ésotéristes. — Pourquoi mourrait-on quand on peut être immortel? — La recette. — Le docteur La Foi. — Un livre chaudement recommandé. — L'hypocrisie du dimanche. — Choisir une marchandise n'est pas l'acheter. — Grand Scott! — La religion et la république font bon ménage en Amérique.

Les Américains sont chrétiens, c'est-à-dire que le dimanche ils vont à l'église. Semblables aux autres chrétiens, pendant la semaine ils vaquent à leurs affaires.

La religion, en Amérique, est servie à toutes les sauces. Il y en a pour tous les goûts. Indépendamment de la religion catholique, j'ai compté cent quatre-vingt-neuf différentes sectes religieuses. L'Angleterre n'en compte que cent quatre-vingt-cinq.

Tout bon prédicateur, à quelque secte qu'il appartienne, fait salle comble le dimanche. L'église en soi n'est point une attraction, et le ministre n'a d'autre influence sur le peuple que celle qu'il exerce par son talent oratoire. Une conférence religieuse ou morale est aussi courue qu'une conférence littéraire, un concert, ou une pièce de théâtre.

Mettez un prédicateur ennuyeux dans la chaire d'une église américaine, et les bancs seront vides; placez-y un orateur de talent, et si vous n'arrivez pas une demi-heure à l'avance, vous aurez à vous tenir debout pendant la durée du service.

Le sacerdoce n'est pas une vocation, c'est une profession : pas de talent pas de succès. Un Américain ira écouter un ministre appartenant à une secte différente de la sienne plutôt que d'aller s'ennuyer à l'église où l'on prêche la doctrine de son goût. Il ira plutôt à une conférence du Révérend Père Mac Glyn, l'excommunié de Rome, ou du docteur Félix Adler, l'éloquent agnostique; tout religieux qu'il est, il se prendra à regretter que le colonel Ingersoll ne paraisse plus en public le dimanche; tout protestant qu'il est, il ne se fera aucun scrupule d'aller entendre une messe en musique à la cathédrale catholique; vous pourrez le voir par-

tout, excepté dans les églises où l'on s'ennuie et où l'esprit ne trouve point d'aliments.

Les églises annoncent un prédicateur dans les journaux comme les théâtres annoncent une *étoile*. A défaut d'un bon prédicateur, on imagine d'autres amorces pour attirer le public. Comment ne pas répondre, comment résister aux deux appels suivants, affichés à la porte de deux églises, à New-York et à Chicago? Les voici textuels; je les ai copiés avec le plus grand soin.

« Musiciens évangéliques, solos, courts sermons. C'est ici qu'on trouve le bonheur et qu'on fait son salut. »

Entrrrez, mesdames et messieurs!

L'autre, plus attrayant encore, était conçu ainsi :

« Plus d'excuses pour ne pas aller à l'église. Places gratis, services gais et entraînants. Cette église fournit au public les livres de prières et les cantiques. »

On est prié de remettre ces livres en place après s'en être servi.

Les sectes religieuses se multiplient tous les jours. Aucune doctrine n'est trop absurde pour faire des prosélytes. Tantôt c'est le royaume des

cieux qu'on assure à ses partisans, tantôt c'est l'immortalité, oui, l'immortalité, ni plus ni moins. Telle est la promesse faite aux hommes par l'*éso-térisme*, la dernière des inventions religieuses en Amérique.

La doctrine des ésotéristes est que si l'homme était vraiment pur et qu'il suivît à la lettre les préceptes de l'Évangile, il deviendrait immortel, non pas au paradis, mais ici-bas. Comme il est probable que jamais chrétien n'a encore réussi à suivre point à point les préceptes de l'Évangile, il peut se faire que les ésotéristes aient raison. Pour vivre éternellement, disent-ils, il n'y a donc qu'à rester vertueux, même dans le mariage, car le plus grand péché c'est l'œuvre de la chair, péché que nos premiers parents ont expié par la mort. Il faut embrasser le célibat. Le célibat, cependant, pur et simple, ne serait pas suffisant, car là où il n'y a pas de lutte, il ne saurait y avoir de victoire. Il faut donc se marier, mais... en tout bien tout honneur. Si vous parvenez à vaincre vos passions, la maladie ne pourra vous atteindre et vous serez immortel.

Mais, direz-vous, les ésotéristes ne meurent-ils point? Si, ils meurent, mais cela ne prouve pas, selon eux, qu'ils doivent mourir. S'ils meurent,

c'est tout simplement parce qu'ils n'ont pas atteint le degré de perfection.

Les ésotéristes sont destinés à vivre longtemps, car de deux choses l'une : ou ils arriveront à la perfection et seront immortels, ou bien ils tomberont dans le péché et auront des enfants qui grossiront leurs rangs. Le chef de cette secte, laquelle n'a encore que deux ans d'existence, prétend même que le jour où l'ésotériste sera parfait, non seulement il sera immortel, mais que de plus il connaîtra l'avenir, ce qui lui permettra d'amasser d'immenses richesses. En effet, à la Bourse, pareille faculté serait d'une utilité évidente.

Une autre secte prétend guérir toutes les maladies par la foi. C'est un péché que d'envoyer chercher le médecin. Placez votre foi dans le Seigneur, et il vous guérira[1]. La croyance de ces fanatiques n'est pas ébranlée par la mort de ceux qu'ils prétendent guérir. « S'il avait eu un peu plus de foi, il en serait revenu. » Le docteur Sangrado guérissait toutes les maladies par les saignées et l'eau chaude. Quand un malade mourait, c'est que la saignée avait été trop, ou pas assez abondante, et

1. La surexcitation nerveuse, produite par l'exaltation religieuse, peut amener de pareils résultats.

que l'eau avait été administrée trop, ou pas assez chaude. La théorie restait excellente.

Naturellement toutes ces nouvelles sectes sont des entreprises commerciales. On loue une chambre d'abord, on y place une table et quelques chaises, et l'on attire quelques flâneurs qui forment le noyau. Puis on fait la quête, et l'on s'installe dans un meilleur local. On fait de la propagande, on fonde un journal, on fait des conférences, on s'adresse à la poche des prosélytes pour former ce qui prend le nom de « caisse du Seigneur ». Bien des pauvres imbéciles se sont laissé décider à donner toute leur fortune à « la caisse du Seigneur ». Inutile de créer un fonds de réserve : la bêtise humaine est une mine inépuisable.

Les diseurs de bonne aventure sont punis de six mois à deux années d'emprisonnement, comment se fait-il que la loi permette à des farceurs de fonder une « caisse du Seigneur » en promettant l'immortalité aux oies qui apportent leur argent? Il semble que, en Amérique comme en Angleterre, on puisse impunément se faire escroc au nom de la religion.

Tel éditeur fait bâtir une chapelle avec l'argent

que lui a rapporté la vente des livres qu'il a volés aux auteurs anglais et français.

Tel pécheur converti monte une nouvelle religion par actions, dans l'espoir de toucher le Seigneur et de gros dividendes.

Tel prédicateur populaire loue aux enchères les places de son église.

Tel autre fournit à un syndicat les bonnes feuilles des sermons qu'il fait le dimanche. Le lundi matin, les principaux journaux des États-Unis sont à même de donner à leurs lecteurs le texte complet du discours prononcé la veille à Brooklyn.

Pendant mon séjour en Amérique, un pasteur bien connu publia un volume de sermons avec la préface suivante: « Dieu a eu la bonté d'accueillir avec faveur (*sic*) les paroles contenues dans ce volume quand je les ai prononcées en chaire pour sa gloire. J'ose espérer qu'il voudra bien accorder sa bénédiction paternelle à ce petit livre dans lequel je les ai réunies. » Beaucoup de livres sont publiés en France avec la remarque : « Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de N. » Un volume, annoncé comme « ayant été accueilli avec faveur par le bon Dieu en personne », devrait s'enlever comme des petits ballons.

L'hypocrisie du dimanche est aussi florissante dans l'Est de l'Amérique qu'en Angleterre et en Écosse.

J'étais un dimanche à l'Exposition sous-tropique de Jacksonville. Je m'approchai d'une boutique, et choisis quelques bibelots.

— Je ne peux pas vous les vendre aujourd'hui, me dit le marchand, après avoir fait l'article.

— Non? Pourquoi?

— Parce que c'est dimanche. Cependant, si vous les désirez, je puis vous les mettre de côté... vous me les achèterez demain.

Que c'est édifiant! Voilà pourtant ce que les puritains vous prient d'admirer.

Pour ne pas prendre en vain le nom de Dieu, et échapper au danger qu'il y aurait à dire *my God*, les Anglais ont inventé *my gracious;* quelquefois, s'imaginant probablement que le Seigneur n'est pas fort sur les langues étrangères, ils s'enhardissent jusqu'à dire *mon Dieu* ou *mein Gott.*

Les Américains, en présence de la même difficulté, ont montré autant de génie que les Anglais: ils ont inventé *Great Scott!*

Ce qu'il faut admirer dans toutes les sectes religieuses aux États-Unis, c'est leur caractère national.

Quand on vient dire que la religion est l'ennemie jurée du progrès, surtout des institutions républicaines, je me tourne vers l'Amérique, et je m'écrie: « Cela est faux. »

Il n'est pas un ministre de Dieu, depuis les cardinaux archevêques jusqu'aux plus petits *prêcheurs* méthodistes, wesleyiens, ou même ésotéristes, qui oserait dire au peuple que la liberté n'est pas le plus précieux, le plus sacré de ses biens, et que la république n'est pas la forme de gouvernement qui lui convienne le mieux.

En France, on est devenu indifférent en matière de religion, on affecte même l'incrédulité, pour satisfaire un engouement politique. Je suis convaincu que si, en France, vous fouilliez dans le cœur du peuple, vous y trouveriez moins d'athéisme réel que dans beaucoup d'autres pays. La foi semble être l'opinion du parti royaliste, et l'on s'imagine faire preuve de bon républicanisme en ne croyant pas comme les royalistes. L'homme pieux, en France, est plutôt considéré comme ennemi politique que comme antagoniste religieux. Voilà la véritable explication de l'incrédulité en France. Il faut bien dire aussi que beaucoup de royalistes n'affectent les sentiments religieux, et ne vont régulièrement aux offices, que pour protester

contre la République, et que bien des républicains sont en droit d'y voir un acte d'hostilité envers leurs institutions de prédilection.

Cet état de choses est déplorable. Les torts sont des deux côtés.

En Angleterre et en Amérique, où la forme du gouvernement n'est mise en question par personne, la religion marche avec le progrès, et la liberté n'en souffre aucunement.

Une religion dont le grand précepte est de s'aimer les uns les autres devrait pouvoir faire bon ménage avec la République.

XXIII

La justice. — Comparaisons favorables à l'Amérique. — Procédure. — Un accusé payé comptant. — Chasse au criminel. — Les jurés et leurs privilèges. — Les lenteurs de la justice américaine. — Philanthropie mal comprise. — Seize minutes pour expédier un criminel. — Une anecdote inédite du « club des Sauvages ».

Je n'ai pas l'intention d'entretenir ici le lecteur de l'organisation judiciaire aux États-Unis. Je le renvoie pour cela aux Tocqueville de tous les pays, à notre Tocqueville surtout. Je ne m'occupe pas, dans ce volume, des institutions de l'Amérique, je m'occupe des mœurs des Américains.

Je venais de rentrer d'Amérique, et j'étais assis, après déjeuner, au fumoir du *North-Western Hotel* de Liverpool. Je causais avec un Américain, com-

pagnon de mon voyage transatlantique, tout en admirant le magnifique *Saint-George's Hall* qui se trouve en face de l'hôtel. Ce monument, qui sert de palais de justice à Liverpool, est le plus bel édifice de la province anglaise.

Tout à coup nous entendîmes une fanfare de trompettes. La foule se précipitait vers la porte du *Hall* et formait déjà la haie de chaque côté du grand escalier central. Des hérauts et laquais, en costumes de piqueurs, tout caparaçonnés d'or et de passementeries, descendirent bientôt les marches, suivis d'officiers de police. Plusieurs équipages approchaient du perron.

De l'une de ces voitures descendit un homme revêtu d'une robe rouge écarlate, les épaules couvertes d'une pèlerine en hermine, et coiffé d'une perruque poudrée style Louis XIV. La robe écarlate, suivie du cortège qui s'était formé, monta solennellement les marches, à travers la foule qui se tenait ébahie la bouche ouverte et les yeux écarquillés d'admiration.

— Quelle représentation est-ce qu'on donne en face? me dit l'Américain dans ce style sans gêne qui caractérise ses compatriotes.

— Mon cher monsieur, lui dis-je, c'est tout simplement un juge qui va décider ce matin du

sort de quelques filous auxquels, vous le voyez, l'Angleterre fait beaucoup d'honneur.

Mon Américain resta pensif pendant quelques instants. Il additionnait probablement les appointements de ce juge, les frais de voiture et de représentation, les honoraires des avocats, le salaire des officiers de police, des huissiers, le prix du bâtiment, et mille choses encore, et comparait le total aux cinquante francs qu'un commis malhonnête avait détournés de la caisse de son patron, et pour lequel tout ce luxe était déployé.

Rien n'est plus simple qu'une cour de justice américaine. Quatre murs sans aucune espèce de décorations, des chaises en paille ou des bancs. Point d'uniformes, point de robes, point de perruques, point de toques, point d'huissiers en livrée. Le juge et les avocats sont en redingote noire. Les huissiers ne sont pas tout à fait aussi propres que les avocats, voilà la seule différence.

Comme en Angleterre, l'accusé est privé de la parole. S'il a des questions à poser, son avocat est à ses côtés et parle pour lui. C'est l'avocat qui interroge les témoins à charge et à décharge, et plaide devant le jury. Le juge préside, rien de plus.

L'accusé est placé sur une chaise au milieu de

la salle, presque au milieu du public qui le coudoie. Plusieurs fois j'ai été obligé de demander aux Américains qui m'accompagnaient :

— Lequel de tous ces hommes est l'accusé ?

Un procès américain est complètement dépourvu d'apparat. Ce n'est pas, comme en Angleterre et en France surtout, une pièce à grand spectacle, c'est un homme qui paraît devant ses concitoyens pour répondre d'un méfait ou pour prouver son innocence ; c'est une lessive de famille, si je puis me permettre l'expression.

La simplicité de ces tribunaux est telle qu'il m'arriva une fois, après avoir été présenté par un avocat au juge qui présidait aux débats, d'être invité par celui-ci à venir m'asseoir à côté de lui pour mieux entendre et mieux voir ce qui se passait.

La simplicité peut aller plus loin encore.

Un accusé, s'étant un jour levé pour apostropher le juge en termes plus que cavaliers, celui-ci quitta son siège, ôta son paletot, se dirigea vers l'accusé, et lui administra une volée exemplaire; puis, regagnant son siège, il s'adressa ainsi aux avocats :

— L'incident qui vient d'avoir lieu n'a rien à voir à l'affaire qui nous occupe. Je viens de cor-

riger l'inculpé dans mon caractère d'homme privé. Je reprends maintenant mon rôle de juge, veuillez continuer.

Ce magistrat, loin de ressentir les insultes de l'accusé, les avait oubliées immédiatement après avoir réglé son compte avec lui. Il fit le résumé des débats de la façon la plus impartiale, et l'accusé fut acquitté par le jury.

En France, nous payons une légion, une cohue plutôt, de juges et d'officiers de police pour s'occuper de notre sécurité, et jamais, au grand jamais, nous ne songerions à les aider dans l'exercice de leurs fonctions. Si un crime reste entouré de mystère, nous nous disons : « Je paye la police, c'est à elle de découvrir le coupable ; cela ne me regarde pas, et d'ailleurs le métier de mouchard ne me va pas. »

Il n'en est pas ainsi aux États-Unis. Là tous les hommes sont solidaires.

La population d'une ville se trouve déshonorée par la perpétration d'un crime. Tous les habitants se mettent à la recherche du criminel. On s'organise en bandes pour battre la contrée. On traque l'assassin dans les bois comme une bête fauve, avec chiens et fusils ; s'il est découvert, et qu'il offre

une résistance trop opiniâtre, on lui loge une balle dans le corps et l'on s'en retourne tranquillement chez soi.

Quand un crime a produit dans une ville une sensation trop grande, on craint que l'accusé n'y soit pas jugé avec impartialité. On l'emmène à une distance considérable pour le soustraire aux préjugés.

Voilà qui forme un curieux contraste avec la loi de Lynch dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Il faut encore admirer autre chose.

En Angleterre et en France, le jury ne se prononce que sur la culpabilité ou l'innocence de l'accusé. Encore, en Angleterre, le jury n'a-t-il pas, comme en France, le droit d'admettre les circonstances atténuantes. Il en résulte que les jurés anglais et français sont souvent abasourdis quand ils entendent le juge prononcer la sentence. Ils croyaient avoir envoyé l'accusé en prison pour un an ou deux, le juge l'envoie aux travaux forcés pour dix ans.

Dans les cas d'assassinat, le greffier anglais dit aux jurés, à la fin des débats :

— L'accusé a-t-il tué volontairement ?

— Certainement, il a tué ; mais dans un moment de jalousie. Sa femme le trompait, il a tué le misérable qui le déshonorait.

— Tout cela ne vous regarde pas, dit-on aux jurés anglais : on ne vous demande qu'une chose, l'accusé a-t-il tué volontairement?

Et les jurés, obligés de dire oui, sont forcés d'envoyer au gibet un homme qu'ils respectent au fond de leur conscience. Ils sont forcés de condamner à mort ce malheureux, égaré par la douleur, comme un misérable qui pendant longtemps aurait plané l'assassinat d'un semblable pour le voler.

Les jurés américains non seulement décident de la culpabilité ou de l'innocence d'un accusé, mais ils prononcent eux-mêmes la sentence : « Nous sommes d'avis, disent-ils, que l'accusé est coupable de tel crime au premier degré, ou au second degré, etc., et, en conséquence, nous le condamnons à telle peine. »

Ce qu'il faut blâmer, en Amérique, ce sont les lenteurs de la justice. En s'y prenant bien, un condamné peut toujours réussir à faire reviser son procès et à se faire rejuger mois après mois.

Quand il s'agit d'assassinats, je trouve cruel de

garder en prison, pendant un an et davantage, un malheureux qu'on est décidé à exécuter, et qu'on exécute. C'est ajouter la torture au supplice.

Si encore cela était tout !

Jonathan est un si grand philanthrope qu'il se résout difficilement à tuer son semblable, même légalement. Aussi, quand il a gardé un an en prison un criminel, qu'il est enfin forcé d'exécuter, il l'amène sur l'échafaud, lui passe une corde autour du cou, et prend de douze à seize minutes pour l'expédier.

Voilà de la philanthropie, ou je n'y entends rien.

Il faut espérer que l'exécution par l'électricité, qui vient d'être adoptée par le gouvernement de l'État de New-York, et qui le sera probablement avant peu par les autres États, mettra fin à ces exécutions écœurantes.

Il faut espérer que les Américains feront mieux que cela. Je ne doute pas qu'ils n'abolissent la peine de mort avant peu. Ils sont trop intelligents pour ne pas comprendre que la peine de mort n'effraye aucun criminel, et cela pour une excellente raison. Un crime est commis soit sous l'impulsion spontanée d'une passion, soit avec préméditation. Dans le premier cas, le criminel ne songe pas au châtiment, il est aveuglé par la

passion ; dans le second, il croit toujours avoir réussi à planer son crime de manière à n'être point découvert.

Voilà un sujet quelque peu lugubre, je vais le terminer par une petite anecdote qui n'a jamais vu le jour, et que je trouve trop délicieusement humouristique pour lui permettre de rester inconnue.

La scène se passait au fumoir d'un club dramatique à Londres.

Un criminel célèbre avait subi la peine de mort dans la matinée. Plusieurs membres du club causaient de l'affaire, et chacun faisait part des sentiments qu'il éprouverait si on le menait à l'échafaud pour être pendu.

Pendant cette conversation, un acteur bien connu, mais auquel, je ne sais pas trop pourquoi, les directeurs de théâtre ne confient que des rôles secondaires, se tenait silencieux dans un fauteuil, envoyant des spirales de fumée au plafond.

— Tiens, firent les membres du club en se retournant vers l'acteur, voilà N*** qui ne nous a pas dit son opinion. Voyons, N***, dis-nous ce que tu éprouverais si l'on te conduisait à l'échafaud...

L'acteur leva les yeux vers le plafond, lâcha une bouffée de tabac, et répondit en soupirant :

— Mes enfants, j'éprouverais enfin la satisfaction de savoir que l'on m'a confié un premier rôle.

XXIV

La loi de Lynch. — Pendus, brûlés et fusillés. — Les geôliers ne répondent pas de leurs pensionnaires. — Le côté comique de la loi de Lynch.

La loi de Lynch est une justice sommaire, que le peuple exerce, aux États-Unis d'Amérique, contre les malfaiteurs qui pourraient jouir de l'impunité soit par l'insuffisance des lois, soit par l'absence d'autorité judiciaire dans le voisinage. Pas le moindre semblant de jugement ou même d'interrogatoire : la populace s'est mis dans la tête que tel individu s'est rendu coupable d'un crime, cela suffit; elle va le chercher, l'arrache à sa famille, l'amène au lieu fixé pour son exécution, et là, sans autre forme de procès, le pend, le brûle ou le fusille, selon sa fantaisie. Quelquefois l'individu soupçonné est déjà en prison; mais des

lenteurs se produisent et le peuple craint qu'il n'échappe à la justice. Peut-être à son jugement le malheureux pourrait-il convaincre le jury de son innocence; cela ne fait point l'affaire des exaltés. On se réunit quarante, cinquante, et la foule court à la prison demander qu'on lui livre sa proie. Si le gouverneur de la prison refuse, on enfonce les portes et l'on va chercher le prisonnier que l'on mène séance tenante au lieu de l'exécution. Il faut espérer pour l'honneur des Américains que cette tache sur leur civilisation sera bientôt lavée.

Le mot « Lynch » est dérivé d'un nom propre. John Lynch, colon de la Caroline au XVII[e] siècle, fut investi par ses concitoyens d'un pouvoir discrétionnaire, afin de juger et de réprimer immédiatement les désordres inséparables d'une colonie naissante. Cette mesure fut bientôt adoptée dans plusieurs autres États de l'Amérique pour des circonstances semblables.

Les victimes de la loi de Lynch, victimes innocentes ou coupables, sont nombreuses. Vous pouvez, presque tous les jours, lire dans les journaux américains quelque horrible récit, dans le goût du suivant, que j'emprunte à cet excellent journal français, publié à New-York, le *Courrier des États-Unis* :

« Le village de Pemberton Ferry, Floride, vient d'être jeté dans la plus vive surexcitation par un drame horrible.

» Trois nègres se sont introduits chez une femme blanche très considérée dans la localité, en lui demandant à boire avec une politesse obséquieuse. Voyant que cette femme était seule avec sa fille, les trois misérables se sont rués sur elles, les ont bâillonnées et outragées à diverses reprises.

» Aussitôt que la nouvelle du crime a été connue, plusieurs habitants de Pemberton Ferry se sont armés et sont partis à la poursuite des coupables. Quelques heures plus tard, après avoir fouillé les bois du voisinage, la bande armée a surpris deux nègres à mine suspecte, blottis dans un marais. Les lyncheurs se sont jetés sur les nègres, les ont saisis, et conduits sous un arbre. Là on les a pendus, puis dépendus, dans le but de leur arracher des aveux. Après avoir longtemps protesté de leur innocence, les deux nègres ont fini par se reconnaître les auteurs de l'attentat.

» Les aveux de ces deux coquins ont porté à son paroxysme l'indignation des habitants de Pemberton Ferry. En moins de temps qu'il n'en faut pour

le dire, un bûcher de branches de pin résineux et de bois mort a été élevé au pied de l'arbre. On y a mis le feu, et les deux nègres ont été pendus de nouveau au-dessus des flammes.

» Le spectacle de ces deux misérables lynchés avec un pareil raffinement de tortures était horrible à voir. Bientôt les exécuteurs eux-mêmes, malgré leur fureur et leur rage, n'ont pas pu supporter cette vue, et dans un moment de pitié ils ont déchargé leurs fusils sur les deux nègres, afin d'abréger leurs souffrances. Le feu a été éteint, et les deux cadavres ont été laissés pendus à l'arbre pour servir d'exemple. »

Le journal ajoute : « Le troisième coupable n'avait pas encore été découvert aux derniers avis ; mais, s'il est pris, il est probable qu'il sera lynché comme ses deux complices. »

Voici donc deux malheureux d'abord pendus et dépendus, puis invités à faire des aveux. On ne prend pas même le temps de les confronter avec leurs victimes, qui pourtant ne sauraient être loin. Ils sont rependus, puis brûlés à petit feu, et enfin, Dieu merci, fusillés.

Quand l'opération du *lynch* se pratique spontanément, sous l'influence de la surexcitation causée par l'atrocité d'un crime, elle n'est pas

excusable, mais enfin elle est jusqu'à un certain point compréhensible, surtout dans une société naissante. Mais que des malheureux accusés de quelque crime, dont l'innocence ou la culpabilité sera sous peu déclarée par un jury, soient arrachés d'une prison par la populace et exécutés avec parfaite impunité, voilà ce qui me surpasse, même dans un pays où l'on doit être prêt à ne s'étonner de rien.

Ce n'est pas tout.

La loi de Lynch a son côté comique, son *humour*, comme disent les Américains de l'Ouest dans ce langage cynique qui leur est propre : c'est quand... on s'est trompé, qu'on a lynché un innocent, qu'on s'en est aperçu, et que tout est à recommencer.

Je laisse encore parler un journal américain, le *Chicago Herald* :

« La petite ville de Sainte-Hélène est en émoi. Une bande de lyncheurs est arrivée ce matin, et s'est rendue immédiatement à l'habitation de madame Williams pour lui apprendre que son mari avait été, par erreur, lynché pendant la nuit. Après lui avoir exprimé ses regrets, la bande s'est retirée pour aller à la recherche du vrai coupable.

Nous renonçons à décrire la douleur de la pauvre femme. On craint pour sa raison. »

Cela se passait au mois de février de l'an de disgrâce 1888.

La loi de Lynch a quelquefois su inspirer dans le cœur de l'homme des craintes salutaires.

Un agitateur irlandais s'était mis à prêcher, il y a quelques années, l'évangile de la dynamite et la suppression des riches. La foule s'assemblait en grand nombre pour écouter les harangues du socialiste. Les principaux habitants de la ville, que l'Irlandais honorait de sa présence, se formèrent en association et écrivirent au tribun pour le prévenir que s'il lui prenait fantaisie de reparaître en public, il serait bel et bien saisi et pendu au premier réverbère qui se trouverait sur le chemin.

L'Irlandais résilia son engagement avec le public, et quitta la ville sans laisser son adresse.

XXV

Autour du mariage et du divorce. — Scènes de vaudeville et d'opéra-bouffe. — Un dentiste amateur.

Comme je l'ai dit ailleurs, chaque État de l'Amérique fait ses lois. Il en résulte que ce qui est légal dans un État ne l'est pas nécessairement dans les autres.

Les plus curieuses, et aussi les plus différentes, sont les lois sur le mariage et le divorce.

S'il est facile de se marier aux États-Unis, il est encore plus facile de se démarier.

A New-York, par exemple, si vous entrez dans un hôtel avec une femme, et que vous inscriviez sur le registre *Monsieur et Madame un Tel*, vous êtes légalement marié avec cette femme. Seulement le mariage n'est pas reconnu valide dans d'autres États. Pour obtenir votre divorce dans l'État de

New-York, il vous faut prouver l'infidélité de votre femme; mais vous traversez l'Hudson, et dans l'État de New-Jersey vous l'obtenez pour cruauté ou incompatibilité de caractères. Si vous ne réussisez pas, vous prenez le train de Chicago, et là le divorce luit pour tous ceux qui en font la demande.

La cour de divorce de Chicago, appelée par les Américains « le moulin à divorce », a décidé six cent quatre-vingt-un cas de divorce pendant l'année 1887. Cette institution est aussi florissante dans l'État d'Indiana que dans l'État d'Illinois. On prétend en Amérique que les trains s'arrêtent vingt minutes à Indianapolis pour permettre aux voyageurs, malheureux en ménage, de se divorcer en route.

Un mari qui ronfle, qui chique, qui a l'haleine désagréable, ou qui n'embrasse pas gentiment sa femme, une épouse qui porte de faux cheveux, qui a le verbe trop haut, ou qui lit le journal pendant que son mari lui tient de doux propos, toutes ces raisons sont valables devant les tribunaux en question.

Sans avoir besoin d'aller fixer sa résidence dans le territoire d'Utah, un Américain peut s'octroyer un sérail de légitimes. Ces légitimes deviennent

concubines dans d'autres États, mais en étudiant avec soin les lois des différents États, Jonathan peut s'offrir ce luxe sans crainte d'être poursuivi pour polygamie.

J'ai lu, dans les journaux américains, des cas de divorce vraiment désopilants.

Quand il s'agit d'héritages, les affaires deviennent souvent fort embrouillées, comme vous pouvez facilement vous l'imaginer. Quels sont les enfants légitimes? Quels sont les bâtards?

Naturellement toutes ces confusions font le compte des hommes de loi qui trouvent que la législation américaine est la plus belle du monde.

La ville de Chicago possède à elle seule dix-sept cent soixante-huit hommes de loi, tous gros, gras, et bien portants.

Quel joli sujet d'opéra-bouffe ou de vaudeville on pourrait extraire du compte rendu d'un procès à la cour de divorce de Chicago! Quels délicieux quiproquos! Quels joyeux propos! chœurs d'hommes de loi, chœurs de légitimes, avec refrain :

— *C'est nous qui sommes madame Jonathan!*

Je vois tout cela d'ici.

La facilité du mariage et du divorce est comique, mais elle a son côté tragique.

Il existe, en Amérique, des gredins qui font du mariage une spéculation.

A chaque instant, vous entendez parler de quelque pauvre fille crédule qui se marie à un individu et qui se voit abandonnée deux ou trois jours après la cérémonie. Ses bijoux et ses petites épargnes partent avec le mari volage, cela va sans dire.

Pourquoi séduire une jeune fille? se dit le misérable, il est bien plus facile de l'épouser.

Après tout, la malheureuse se console en pensant qu'elle a tout perdu fors l'honneur.

C'est, en effet, une consolation.

Pendant mon séjour dans l'État de Michigan, la police de la ville de Detroit était à la recherche d'un individu que réclamaient dix-sept épouses, toutes bien mariées, bien volées, et parfaitement abandonnées.

J'extrais d'un journal de Chicago la déposition suivante pleine d'originalité et d'humour. La demanderesse est à la barre.

— Quelle est l'occupation de votre mari? demande l'avocat.

— L'ivrognerie, monsieur.

— Ne fait-il pas autre chose ?

— Si, monsieur, des cigares.

— Sont-ils bons, ses cigares ?

— Pas mauvais.

— N'est-il pas aussi dentiste ?

— Si, monsieur, dentiste amateur.

— Le défendeur ne vous a-t-il pas arraché six dents ?

— Cela est vrai.

— Vous a-t-il administré du chloroforme, de l'éther, ou quelque autre anesthésique ?

— Non, monsieur.

— Vous a-t-il arraché ces six dents les unes après les autres ?

— Non, il me les a arrachées toutes les six à la fois.

— A-t-il la permission d'exercer la profession de dentiste ?

— Pas que je sache. Il me dit un jour : « Je te donne six dollars par semaine pour faire marcher la maison. Tous les samedis tu me rendras tes comptes. Si jamais tu me trompes d'un sou, je te ferai sauter la mâchoire. » Samedi dernier, je me suis trompée de treize sous dans mon compte, il m'a frappée sur la bouche

et m'a fait sauter six dents. J'en ai avalé deux.

— Avez-vous les quatre autres?

— Les voilà.

Le divorce est prononcé.

XXVI

M. Grover Cleveland, président des États-Unis. — Une réception publique à la Maison-Blanche. — Une audience privée. — Pourquoi un Yankee s'abstint de venir avec moi. — Ce que le président coûte à la nation. — Madame Cleveland. — Sa popularité. — La vie à la Maison-Blanche.

Le président des États-Unis est le plus accessible de tous les citoyens de la grande République du Nouveau-Monde.

Trois fois par semaine, il descend au salon du rez-de-chaussée, à la Maison-Blanche, et pendant une heure serre la main à tous ceux à qui il prend fantaisie d'entrer. Il n'est pas d'homme au monde qui serre autant de mains que le président des États-Unis. Vous entrez au salon de la Maison-Blanche à l'heure de la réception publique, comme vous entrez à l'église à l'heure de l'office. J'y ai vu

des nègres, des femmes revenant du marché qui avaient laissé leurs paniers dans l'antichambre, des gens de toutes sortes et de toutes conditions. C'est le spectacle le plus démocratique que l'on puisse imaginer. Chacun passe à son tour de rôle, à la queue.

— Je suis heureux de vous voir, monsieur le président. J'aime à croire que vous et madame Cleveland vous vous portez bien.

Puis c'est au suivant de recommencer et ainsi de suite.

Grâce à une aimable lettre de présentation, que M. Roustan, notre sympathique ministre à Washington, avait bien voulu me donner pour M. le colonel Lamont, secrétaire particulier du président, j'ai pu facilement obtenir une audience de M. Grover Cleveland.

M. Cleveland est un homme de cinquante et un ans, grand, gros, grisonnant, à la figure fine et intelligente, et d'une simplicité remarquable. Ses yeux, petits et perçants, dénotent le tact et la connaissance profonde de la nature humaine. Tout, chez lui, respire la force, la résolution, plutôt que le génie. Il est on ne peu plus avenant, et il vous met tout de suite à votre aise. Son maintien est plein de dignité, sans le moindre soupçon de hauteur.

Pendant les dix minutes que dura nôtre entretien, il trouva le moyen de me dire mille choses flatteuses sur la France et de me souhaiter un agréable séjour aux États-Unis dans les termes les plus aimables. Je sortis de la bibliothèque, où le président m'avait reçu, profondément touché de la simplicité vraiment républicaine avec laquelle les choses se passaient à la Maison-Blanche. C'était une révélation. Voilà, me dis-je, le chef du pouvoir exécutif, le souverain, pour ainsi dire, d'un grand peuple, certainement du plus grand peuple de l'avenir, recevant sans plus de difficultés, sans plus de cérémonies, que le plus simple des particuliers. Si jamais il prenait à quelque bon citoyen anglais la fantaisie de se présenter chez le prince Henri de Battenberg, ou chez l'un de ces nombreux petits princes allemands en disponibilité, qui reçoivent des « secours à domicile » en Angleterre, et que, en sa qualité de contribuable, John Bull aide à vivre dans l'oisiveté, je garantis qu'il serait éconduit par quelque valet insolent qui, dans une indignation épique, se demanderait jusqu'où peut aller l'audace de l'homme.

Un petit incident, bien américain, eut lieu après mon entrevue. J'étais allé à la Maison-Blanche avec un aimable Yankee, qui m'attendit dans le vesti-

bule pendant que je présentai mes respects à M. Grover Cleveland.

— Pourquoi n'êtes-vous pas monté avec moi pour voir le président? lui dis-je en le retrouvant.

— Pourquoi? fit-il, tout simplement parce que je paye le président pour travailler et non pour causer. C'est bien assez pour lui d'avoir à perdre son temps avec les flâneurs de passage à Washington.

En effet le président est payé pour travailler.

Son traitement est de 50 000 dollars, soit environ 250 000 francs, et toutes les dépenses de la Maison-Blanche sont à sa charge. M. Cleveland travaille de dix à quatorze heures par jour. C'est le plus actif, le plus zélé des Américains. Pour la besogne énorme qu'il entreprend, le président des États-Unis coûte donc à Jonathan deux fois moins que ne coûte à John Bull le vice-roi d'Irlande pour ouvrir quelques bazars à Dublin et enfermer les patriotes irlandais. Ni roi, ni reine, ni princes, ni ducs, ni chambellans, ni chiens de palais d'aucune sorte.

Heureux pays à qui le pouvoir exécutif revient à quelques milliers de francs!

M. Cleveland, déjà respecté et aimé du peuple américain il y a trois ans pour ses talents, son zèle

et son intégrité, a vu sa popularité croître tous les jours depuis le moment où il unit ses destinées à la plus jolie et la plus aimable des Américaines.

Madame Cleveland est une femme d'à peine vingt-cinq ans, dont on a tant de fois décrit la beauté qu'il serait fastidieux de s'étendre plus longuement sur le sujet. Qu'ils soient républicains ou démocrates, tous les Américains ont pour madame Cleveland les yeux du président.

Certes, l'étiquette de la Maison-Blanche ne saurait se comparer à l'étiquette des cours européennes. Encore a-t-il fallu que madame Cleveland possédât ce tact, dont les Américaines sont si éminemment douées, pour avoir su, en un jour, devenir l'hôtesse la plus gracieuse et la plus populaire d'un grand pays comme l'Amérique. Je vois dans ce tact, dans cette *adaptibilité*, une ressemblance de plus entre l'Américaine et la Française, et cela non seulement dans la bonne société à laquelle appartient madame Cleveland, mais même dans les classes inférieures. Mettez une petite ouvrière française intelligente dans un bon salon ; au bout d'une heure, elle marchera, parlera, et se conduira comme une femme du monde. L'Anglaise de cette classe sentira toujours le chou qui l'a nourrie.

Je me rappelle avoir vu, dans un journal comique publié à New-York, une caricature représentant la jeune présidente ramenant son mari sur ses épaules à la Maison-Blanche. Une caricature n'a de valeur qu'autant qu'elle est fondée sur la vérité. Or, la vérité était transparente dans la charge en question. Madame Cleveland aidera beaucoup à la réélection de son mari.

Renvoyer un président dans ses foyers, c'est ce que les Américains, à quelques exceptions près, font tous les quatre ans; mais renvoyer de la Maison-Blanche une jolie femme qui, pendant trois ans, en a fait les honneurs avec autant de tact et de grâce, les Américains sont galants, ils y regarderont à deux fois. Bien des Américains jetteront dans l'urne le nom de « Cleveland » pour les beaux yeux de la jolie présidente.

Et puis l'on dit qu'elle se fait elle-même ces chapeaux coquets qui lui vont si bien ! Les modistes peuvent y trouver à redire, mais les maris se disent : « Si seulement cela pouvait devenir à la mode ! »

Madame Cleveland aurait pu assurer encore davantage la réélection de son mari ; c'eût été — voyons, comment dire cela ? — eh bien, c'eût été en promettant au président, pour ses étrennes de l'année 1889, un joli petit baby, ni plus ni moins.

— Croyez-vous que M. Cleveland soit réélu ? disais-je un jour à un Américain dévoué corps et âme au parti républicain.

— Je le crains, répondit-il. Le camp républicain est en complète déroute, et madame Cleveland est devenue l'idole du pays. De plus, on dit qu'elle est dans une position intéressante.

— Bah ! fis-je, est-ce que cela nuirait au succès des républicains ?

— Ah ! mon cher monsieur, si cela était, les républicains pourraient battre la grosse caisse à tour de bras, il n'y aurait de voix que pour Cleveland.

Pour apprécier cette plaisanterie, il faut savoir que le respect de la femme enceinte est enraciné chez les Américains. Supposez, par exemple, qu'un homme se trouve dans l'impossibilité de payer son loyer. Le propriétaire ne songera ni à faire saisir ses meubles ni à lui donner l'ordre de quitter la maison, s'il apprend que la femme de son débiteur est sur le point d'accoucher, ou même simplement enceinte de quelques semaines.

La Maison-Blanche est une habitation à deux étages, sans prétention, située au milieu d'un fort joli parc. Elle est aussi simple à l'extérieur qu'à

l'intérieur. Ce n'est point l'asile du luxe et des fêtes, c'est l'asile du travail.

La vie qu'on mène à la Maison-Blanche est des plus bourgeoises.

Le déjeuner est servi à neuf heures, et consiste en trois ou quatre plats tels qu'on les sert dans les bons hôtels américains. Le président prend du café au lait, tandis que la jeune maîtresse de la maison préfère une tasse de thé.

A une heure, le lunch est prêt. De la volaille, du jambon, de la pâtisserie, tel est le menu.

Le dimanche, pour permettre au cuisinier d'avoir son après-midi libre, le lunch consiste en viandes froides.

Le dîner est servi à six heures et demie, et ne dure qu'une demi-heure.

L'intendant a carte blanche. Les maîtres ne sont pas difficiles, et le menu donne invariablement satisfaction.

A tous les repas, qu'il y ait des invités ou non, le président est servi le premier. Peut-être bien Louis XIV eût-il refusé d'être servi avant les dames, mais M. Cleveland a tant de qualités que ne possédait pas Louis XIV, qu'il ne serait point généreux de s'arrêter sur un détail aussi insignifiant. Après tout ce n'est pas M. Cleveland qu'on sert le

premier, c'est le premier magistrat de l'Amérique. La politesse est faite à la nation.

Madame Cleveland appelle son mari « Monsieur le Président ». Dans l'intimité, M. Cleveland, dit-on, appelle sa femme « Frank[1] ». L'étiquette ne semble point établie à ce sujet. Martha Washington appelait le fondateur de la grande patrie américaine « Général ». Madame Hayes appelait le président (1877-1880) « Monsieur Hayes », tandis que madame Abraham Lincoln (1861-1865) et madame James Garfield (1881) appelaient respectivement leur mari « Abram » et « Jim[2] ».

1. Ses noms de baptême et de famille sont « Frances Folsom ».

2. Les prédictions de mes amis démocrates ne se sont pas réalisées. M. Cleveland vient d'être battu par le général Harrison, candidat républicain (8 *novembre* 1888).

XXVII

La politique. — Les partis. — Le gentilhomme et le politicien. — L'*honnête* Jean et le *joyeux* Roger. — Les Irlandais en Amérique. — Pourquoi les Américains sont en faveur de l'autonomie irlandaise. — Le maire de New-York et le drapeau vert. — Les Allemands Yankees. — Une bonne repartie. — La constitution américaine et le président. — Le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. — L'Angleterre est un pays plus libre que l'Amérique. — Les élections. — Une anecdote.

La politique, en Amérique, est une profession libérale, très libérale pour ceux qui l'exercent.

Comme en Angleterre, il y a deux grands partis politiques; au lieu de s'appeler conservateurs et libéraux, ils s'appellent républicains et démocrates. La différence qui existe entre ces messieurs est celle-ci : les uns sont au pouvoir et cherchent à y rester; les autres n'y sont pas et cherchent à y entrer. Tout ce que font les uns est condamné à

l'avance par les autres, et réciproquement. C'est le *parti-otisme.*

La bonne société américaine se tient prudemment à l'écart de la politique et des politiciens. Quand un domestique annonce un politicien au salon, son maître lui dit à l'oreille : « Jean, mets l'argenterie sous clef, et fais attention que rien ne traîne dans la maison. » Jean, fidèle à la consigne, fait sentinelle dans le vestibule et, tout en reconduisant le politicien, a l'œil sur les pardessus et les parapluies.

Au reste, la démocratie américaine ne fait point exception à la règle. Pour devenir chimiste, il faut étudier la chimie; pour devenir avocat, il faut étudier les lois; dans une démocratie, pour devenir politicien, il ne faut étudier que ses intérêts. Les gens éclairés, instruits et bien élevés, ne tiennent pas à ce qu'on les confonde avec les héros des carrefours publics, et ils quittent la partie; les financiers et les gros négociants sont trop occupés pour faire de la politique : les sénateurs et les députés sont les élus de la populace, et la bonne société se dit : « Non, merci, je reste chez moi. » C'est ainsi que le terrain reste aux médiocrités bruyantes, et qu'il suffit à un homme du monde de *politiquer* pour devenir un déclassé. Il faut

qu'il arrive à la Maison-Blanche pour inspirer un peu de respect, et encore! Le gentilhomme américain n'a pas la moindre ambition de se voir traîner dans la boue, de s'entendre appeler « voleur », ou surnommer « l'honnête Jean », « le joyeux Roger », etc. Il entend parfaitement la plaisanterie, mais si vous l'appeliez *sénateur* ou *membre du Congrès*, il vous traduirait en justice pour diffamation de caractère. Le président des États-Unis lui-même, tout capable, tout intègre qu'il est, n'échappe pas au mépris qu'inspire le politicien chez l'homme du monde. Quand on me demandait, en Amérique, quelles étaient les célébrités dont j'avais fait la connaissance, je répondais généralement : « D'abord j'ai eu l'honneur de présenter mes respects à votre président. » Je manquais invariablement mon effet. « Ah! vraiment, me disait-on... enfin, vous êtes étranger. » C'était là mon excuse, et les Américains n'allèrent pas jusqu'à m'interdire l'entrée de leurs maisons.

L'Amérique contemporaine est gouvernée par les Irlandais.

Les Allemands, les Suédois, les Hollandais, tous ces éléments étrangers qui, chaque année, arrivent en masse chercher une existence au Nouveau-

Monde, et que l'Amérique s'assimile petit à petit, s'en vont dans l'Ouest défricher les forêts, les terrains incultes; mais les Irlandais, eux, s'arrêtent dans les grandes villes, s'y assemblent et y font de la politique. La ville de New-York, par exemple, qui a été successivement conquise par les Hollandais, les Anglais et les Yankees, est aujourd'hui au pouvoir des Irlandais. New-York est la véritable capitale de l'Irlande.

J'étais en Amérique le 17 mars, jour de la fête de saint Patrice. Je me rappelle que les Irlandais demandèrent que la fête fût célébrée officiellement à New-York, et allèrent tout simplement requérir le maire de faire hisser le drapeau vert au sommet de l'hôtel de ville. Le maire s'y étant refusé, on le traita le lendemain de faux patriote, de traître.

Les Anglais se demandent constamment pourquoi les Américains semblent être tous en faveur de l'autonomie irlandaise et soutiennent la cause de leurs dollars. Pourquoi? Je vais vous le dire. Ces bons Américains espèrent que, le jour où l'Irlande sera rendue aux Irlandais, tous les Irlandais s'en retourneront chez eux.

Moi aussi je voudrais voir les Irlandais en Irlande, mais pour d'autres raisons. D'abord, et surtout, parce qu'ils sont tous patriotes et que,

même à l'étranger, naturalisés Américains, ils n'oublient pas leur chère île qu'ils adorent. Tout Américains qu'ils sont en Amérique, ils restent Irlandais. Ils donnent leur foi à l'Amérique; mais ils conservent leur cœur à l'Irlande.

Quel contraste avec les Allemands que vous trouvez aux États-Unis! Ceux-ci oublient leur langue, et leurs enfants ne la parlent pas. Ils éreintent leur patrie. Partout où l'Allemand s'établit, il devient *indigène*. Il n'est pas colonisateur : il adopte immédiatement les coutumes, les croyances et la langue de sa nouvelle *Vaterland:* vous le trouverez nègre en Afrique. Au reste, il en a toujours été ainsi. Quand les hordes germaniques envahirent les Gaules au ve siècle, elles devinrent gauloises en peu de temps, parlèrent latin, et ne laissèrent, Dieu merci, dans notre langue, que cinq cents mots environ d'origine teutonique.

Comment ne pas désirer que les Irlandais puissent un jour retourner dans leur pays, ces Irlandais qui savent, à mille lieues de l'Irlande, rester Irlandais? Comment ne pas les aimer, ces braves fils d'Érin si aimables, si spirituels? L'Irlande est peut-être le seul pays, avec la France, où vous trouvez de la poésie et de l'esprit dans les

couches les plus basses de la société. Une petite anecdote en fera foi.

Un de mes amis se promenait un jour dans les environs du magnifique lac de Killarney. Ils rencontrèrent une brave femme qui faisait brûler des cierges autour d'une vierge enchâssée.

— Allumez un cierge, dit la vieille Irlandaise, et exprimez n'importe quel souhait, Dieu l'exaucera sur-le-champ.

La jeune femme, en bonne protestante, refusa de se prêter à un acte de superstition, et s'excusa en disant qu'elle était parfaitement heureuse, et qu'elle n'avait rien au monde à souhaiter.

— Ah, ma chère enfant, s'écria la brave femme, ne pouvez-vous pas souhaiter qu'il en soit toujours ainsi?

Inutile d'ajouter que la jeune femme allongea ses trois pence et fit allumer un cierge.

Voilà l'esprit irlandais, gracieux, pathétique.

Une petite plaisanterie sur les Irlandais pour finir.

On m'a souvent demandé pourquoi, ayant écrit plusieurs volumes sur l'Angleterre et sur l'Écosse, je n'avais pas l'intention de faire un petit volume sur les Irlandais.

Pourquoi? C'est bien simple.

J'aime, en parlant des peuples, à discourir sur leurs petits péchés mignons, leurs défauts, leurs faibles... et je n'ai jamais pu en découvrir chez les Irlandais.

Vous comprenez pourquoi je n'ai pas voulu risquer mon petit brin de réputation.

Certes, ce n'est pas après un séjour de six mois en Amérique qu'on peut se permettre de porter un jugement sur le système politique du pays.

Je crois, cependant, qu'il est possible d'affirmer que l'Angleterre est un pays plus libre que les États-Unis, et que la monarchie constitutionnelle — j'allais dire républicaine — de l'Angleterre est préférable à la démocratie autoritaire de l'Amérique.

La constitution américaine a été copiée sur celle de l'Angleterre de 1776, et l'on a donné, à cette époque, au président des États-Unis, des pouvoirs à peu près semblables à ceux du roi Georges III. Aujourd'hui les Anglais ont avancé, et les Américains n'ont pas bougé. Or, quand on ne bouge pas, on recule. Les Anglais de l'an de grâce 1888 mettraient leur reine à la porte, s'il lui prenait fantaisie de demander à son peuple de lui donner des pouvoirs pareils à ceux dont jouit le président

14.

des États-Unis d'Amérique : cela prendrait beaucoup moins de temps qu'il n'en faudrait aux Américains pour se débarrasser d'un président gênant.

Pendant quatre ans les Américains sont à la merci de leurs mandataires. A peine ceux-ci ont-ils fait leur apprentissage dans la science de la politique et du gouvernement qu'ils retournent chez eux. La conséquence est qu'il n'y a que des novices : des politiciens, mais point d'hommes d'État. Ces petits politiciens excitent si peu l'intérêt du public, que les journaux américains fournissent à leurs lecteurs beaucoup plus de détails sur ce qui se dit au palais Bourbon, au palais de Westminster ou au Reichstag, que sur ce qui se passe au Capitole à Washington.

On parle constamment de réformes en Amérique; mais comment les obtenir? L'opinion publique n'a qu'une influence secondaire en politique. Les Anglais obtiendraient une réforme constitutionnelle en beaucoup moins de temps que les Américains. En Angleterre, les gens en place sont les serviteurs du public; en Amérique, ce sont ses maîtres. Le parlement anglais est constamment influencé par l'opinion publique; le Congrès américain ne l'est aucunement, et les représentants

du peuple viennent rarement rendre compte à leurs électeurs de la manière dont ils se sont acquittés leur mandat.

Il n'est pas un Américain bien élevé, pas un seul journal respectable qui ne demande un traité littéraire international. Le Congrès fait la sourde oreille, et ne montre aucun empressement à se rendre aux désirs du peuple. C'est là un exemple entre cent.

Pendant quatre ans le président est maître absolu au pouvoir. Il peut déclarer la guerre et arrêter toute la législation. Pareille démocratie autoritaire semble offrir tous les dangers d'une monarchie absolue, sans offrir, comme compensation, les avantages de la fixité.

La position de ce président des États-Unis est bien curieuse. Figurez-vous un roi qui, après quatre ans de service, rentre dans l'obscurité la plus complète, et dont on n'entend plus jamais parler à moins qu'il n'ait été assassiné, et dont on oublie même les traits à moins qu'ils ne soient perpétués sur les billets de banque et les timbres-poste.

Les Américains se choisissent un nouveau président tous les quatre ans. Cette élection est la phase

la plus fiévreuse de la vie américaine. La nation tout entière est prise du délire. Plusieurs mois avant le jour fixé, les esprits ne sont préoccupés que d'une chose, l'élection. Les journaux en remplissent leurs colonnes, la conversation n'a pas d'autre sujet. Les passions se déchaînent, les intrigues se mettent en campagne, les calomnies les plus odieuses sont mises en circulation, on ne recule devant aucun moyen pour assurer la victoire à son parti. Pendant les trois ou quatre semaines qui précèdent l'élection, ce n'est que discours, oriflammes, processions, meetings, marches aux flambeaux. Aussitôt que le sort a décidé entre les deux candidats, le calme se rétablit, les murmures cessent, les mains ne s'étendent plus que pour se serrer, les vaincus acceptent leur défaite avec autant de vaillance qu'ils en ont déployé pendant la lutte, et chacun rentre chez soi pour vaquer à ses affaires.

Les États-Unis ont mérité leur nom. L'union est, en effet, véritable et solide. Elle repose sur le contentement. L'Amérique est composée d'une trentaine de républiques, *respublicæ in Republica*. Chaque État a son gouverneur et ses deux Chambres législatives, c'est-à-dire que chacun se gouverne

à sa façon. Dans tel État, par exemple, vous ne pouvez obtenir le divorce qu'à la condition que votre femme ait été infidèle; dans tel autre, vous l'obtiendrez si vous réussissez à prouver que votre femme s'obstine à ne pas faire assez cuire votre còtelette. La loi, dans un État, ne considère pas l'ivrognerie comme un délit; dans un autre, la vente des boissons alcooliques est complètement interdite. Les Américains, capables d'administrer leurs affaires locales comme bon leur semble, vivent en excellente harmonie les uns avec les autres. Ce qui fait la force de l'Amérique, c'est que tous les citoyens sont satisfaits de la forme du gouvernement. Je disais tout à l'heure que l'Amérique ne possédait pas de grand orateur politique, et que ce qui se passait au Congrès de Washington n'intéressait guère les Américains; mais les grands orateurs politiques ne sont-ils pas souvent suscités par les grandes misères publiques? et quand un peuple vit heureux, dans la sécurité la plus complète, sa politique n'est-elle pas dénuée d'intérêt? Heureux les peuples dont la politique ne fournit point de nouvelles à sensation à la presse étrangère !

J'ai dit, il y a quelques instants, que je consi-

dérais le peuple anglais plus libre que le peuple américain. Cela demande une explication. En avançant pareille opinion, je veux dire que les Anglais exercent plus d'influence sur le gouvernement que les Américains, et qu'ils investissent les agents de l'autorité de pouvoirs beaucoup moins grands. Un policeman américain, par exemple, est revêtu d'une autorité dont il peut impunément se servir en tyran. Le policeman anglais est un serviteur du public, responsable de ses actes devant le public, et que vous pouvez faire arrêter séance tenante, s'il vous insulte, vous malmène, ou vous accuse faussement d'un délit quelconque. La bureaucratie est beaucoup plus méticuleuse en Amérique qu'en Angleterre. Vous ne pouvez faire un pas sans rencontrer un employé malhonnête qui vous fait savoir « qu'il a une consigne ». Vous savez ce que cela veut dire dans un pays où il est avec le ciel toutes sortes d'accommodements. Vous vous en tirez à l'aide de cet argument irrésistible qui a nom *dollar*. En chemin de fer, par exemple, je me suis vu refuser par le conducteur la permission d'occuper un lit vacant qui se trouvait à côté du mien et qui me plaisait davantage. « Votre billet porte tel numéro, je ne puis pas le changer, c'est ma consigne. » Inutile de cher-

cher à lui faire comprendre que le lit étant vacant, peu importe à la Compagnie que vous occupiez celui-ci ou celui-là. C'est sa consigne. Vous tirez un demi-dollar de votre poche et la difficulté est surmontée. Le règlement a été institué en Amérique pour se laisser violer.

Les Anglais ont l'habitude de se mettre partout à leur aise, mais surtout dans les endroits où ils payent. Rien ne leur répugne autant que ces mille et une petites tyrannies qui s'appellent bureaucratie, consigne, règlements, et je ne sais quoi encore. Si vous voulez avoir vos coudées franches, allez en Angleterre.

Personne ne doute que l'Angleterre ne soit le pays le plus libre du monde, pas même nos meilleurs républicains.

M. Jules Grévy, quelques mois avant son élection à la présidence de la République française, assistait un soir à un dîner politique dans le bel hôtel de la vicomtesse de Rainneville. A cette époque-là les choses ne semblaient guère tourner à l'élévation future de M. Grévy, et avec un peu plus de résolution de la part des princes d'Orléans, dit méchamment M. de Grandlieu qui racontait naguère l'anecdote au *Figaro*, il n'eût probable-

ment jamais connu d'autre palais que celui où ses plaidoiries ne réveillaient pas les juges.

Après le dîner, dans ce fumoir élégant aux belles tapisseries bleues fleurdelisées, un des convives, le spirituel comte de R***, prit M. Grévy à part et lui dit :

— Eh bien, monsieur, en présence de tout ce qui se passe, ne vous détachez-vous pas de la République ?

— Au contraire, je reviens d'un pays où j'ai appris à m'y attacher davantage.

— D'où venez-vous donc? de Suisse ?

— Non, d'un peu plus loin.

— Vous ne revenez pas d'Amérique?

— Oh ! non.

— De quel pays pouvez-vous revenir pour y avoir ainsi retrempé vos idées républicaines?

— Je reviens simplement d'Angleterre.

XXVIII

Les idées du colonel Ingersoll. — L'homme. — Sa vie. — Ses œuvres. — Un pasteur refuse de prendre la place du colonel en ce monde et en l'autre. — Robert Ingersoll ira tout droit en paradis.

Je demandais un jour à une des femmes les plus spirituelles de New-York si elle connaissait le colonel Ingersoll.

— Non, me dit-elle, je ne le connais pas, et je ne désire point faire sa connaissance.

— Puis-je vous demander pourquoi ? dis-je.

— Tout simplement, répondit-elle, parce que l'on ne saurait faire sa connaissance sans l'admirer et sans l'aimer.

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne veux ni l'admirer ni l'aimer.

J'ai eu l'honneur de faire la connaissance de

M. Ingersoll, et, comme tous ceux qui l'ont approché, je l'ai admiré et aimé.

M. Ingersoll est une des plus grandes figures de la grande Amérique. Il faut parler de ce célèbre avocat. C'est une personnalité à part. Il n'a de commun, avec le reste de ses compatriotes, que le titre de colonel.

Il a substitué à l'amour de la religion la religion de l'amour et de la famille. Pour lui, la religion ne doit avoir qu'un but, c'est d'enseigner aux hommes le moyen d'être heureux en cette vie, et il répète avec le Christ : « Aimez-vous les uns les autres, ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Et il ajoute : « Un Dieu que l'on cherche à représenter comme une araignée filant des toiles pour attraper les âmes des hommes qu'il a créées n'est pas adorable. » Quant à la vie future, le colonel ne se compromet pas. Il dit : « Je ne sais pas. » Pour les gens pieux ses théories sont abominables, c'est l'antéchrist; mais les Américains sont unanimes à reconnaître sa sincérité et ses talents extraordinaires.

Dans un volume d'impressions, je le répète, je ne juge rien, je n'endosse aucune théorie. Je raconte ce que j'ai vu et entendu, rien de plus.

M. Robert Ingersoll est un homme d'environ soixante ans : haut de six pieds, taillé en Hercule, un colosse au physique et au moral; les yeux étincelant d'esprit et respirant la joie de vivre; la bouche moqueuse et toujours souriante; la tête grosse et bien plantée sur de larges épaules; la figure rasée, la cervelle bondée; le cœur d'un lion dans les batailles de la vie, le cœur d'une femme en présence des misères humaines. L'antéchrist, si vous voulez, le diable, mais le diable doué de toutes les facultés intellectuelles et morales. En sa présence, les hommes se trouvent petits, et les femmes se mettent la main devant les yeux, en ayant soin de bien écarter les doigts. Voilà un diable décidément dangereux.

M. Ingersoll n'est pas seulement le plus grand orateur de l'Amérique, c'est un grand écrivain et un grand penseur : une infusion, en quelque sorte, de Johnson, de Voltaire et de Milton. Il possède la logique du premier, l'esprit railleur du second, et la sublimité du troisième. Ses arguments sont construits comme des propositions de géométrie; son style est vigoureux, clair comme l'eau de roche, gracieux, poétique, humouristique; sa verve est intarissable.

Il adore sa trinité à lui, la trinité de la science, la Raison, l'Observation et l'Expérience.

Ses ennemis le traitent d'athée, parce qu'il ne croit pas en leur Dieu. L'homme s'est fait un Dieu à son image et à sa ressemblance, et si vous ne croyez pas au Dieu qu'il s'est fabriqué pour servir ses desseins, il vous traite d'athée. Voltaire, qui a dit que si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer, est encore aujourd'hui traité d'athée.

Je n'ai jamais entendu dire à M. Ingersoll qu'il ne croyait pas en un Dieu.

Il n'admet pas l'existence de Jéhovah, le Dieu des Juifs, ce Dieu qui ordonnait au peuple de son choix d'exterminer jusqu'au dernier, vieillards, femmes et enfants. Pour lui Jéhovah est un mythe, la création d'une race lâche, injuste et sanguinaire. Comment, en effet, admettre que ce Dieu cruel, rageur, vengeur, mesquin, implacable, qui punit de tortures éternelles ceux qui l'ont mal servi, soit le même que ce Dieu miséricordieux, ce doux Sauveur, qui enseignait en Palestine la doctrine du pardon, et enjoignait à ses disciples de remettre leur épée au fourreau en présence de ses persécuteurs?

— Si Dieu existe, monsieur, disait un jour M. Ingersoll à un ministre presbytérien qui le

menaçait des flammes de l'enfer, il est aussi bon que vous, soyez-en sûr.

M. Ingersoll n'attaque pas Dieu, il le défend contre les calomnies odieuses qui sont colportées depuis des siècles. Pour lui, prêter à Dieu l'intention de faire brûler ses enfants pendant l'éternité pour des péchés inventés à plaisir est une infâme calomnie, un crime de lèse-divinité. « Votre Dieu, dit-il aux presbytériens, est un Torquemada, avec cette grande différence, toutefois, que Torquemada permettait à la mort de venir mettre fin aux tortures de ses victimes. » Et quand il voit les misères humaines, les injustices de ce monde, les guerres, les famines, les épidémies, les inondations, le colonel reproche à ce Dieu-là de passer trop de temps à compter les cheveux qui sont sur la tête de ses créatures.

Pour M. Ingersoll, la religion est immorale en ce sens qu'elle dit aux hommes : « Ne péchez pas; mais si, cependant, vous péchez, consolez-vous, vous n'avez qu'à venir à moi, et je vous rendrai blancs comme neige. » Pareille théorie n'est pas faite pour améliorer le genre humain. On doit faire le bien, non pas dans l'espoir d'être récompensé un jour, non pas par crainte d'être puni, mais simplement par amour du bien. La religion

de M. Ingersoll, c'est la religion de l'humanité, religion qui enseigne aux hommes à être heureux. Le but de la vie c'est le bonheur, le moyen d'être heureux c'est la vertu. Vivre pour faire le bien, aimer, être heureux en aidant au bonheur de tous ceux qui nous entourent, puis se coucher et s'endormir avec la conscience d'avoir fait son devoir envers les hommes. « Soyons heureux ici-bas, dit-il, il ne nous est donné que d'y être une fois. » Ne demandez pas pardon à Dieu du tort que vous avez fait à l'homme. Demandez pardon à l'homme et faites-lui réparation.

— Je vole Smith, s'écrie M. Ingersoll dans ce langage ironique qui lui est si propre, et Dieu me pardonne. C'est parfait, mais ce n'est pas cela qui fait une belle jambe à Smith.

Demandez pardon à Smith, rendez-lui ce que vous lui avez pris, et allez ensuite demander pardon à Dieu, si cela vous semble bon. Voilà, certes, qui est aussi logique que moral.

M. Ingersoll trouve que la religion chrétienne enseigne beaucoup moins l'amour d'un Dieu infiniment juste et miséricordieux que la crainte d'un démon altéré de sang et de chair humaine.

Les peuples de l'Asie se prosternent devant des idoles hideuses, armées de griffes, à gueules féroces;

leur font des présents, et les implorent de ne point assouvir sur eux leur courroux.

Les soi-disant chrétiens ne font pas autre chose, et les Écossais, qui connaissent leur homme sur le bout du doigt, disent avec raison que Dieu ne serait pas si bien servi si le diable était mort.

Le colonel est d'avis que, s'il a été donné à l'homme des mains pour toucher, des jambes pour marcher, des yeux pour voir, il lui a aussi été donné une cervelle pour penser, un cœur pour aimer, une conscience pour le guider, et une intelligence pour raisonner.

Il attaque la religion catholique, qui, selon lui, repose sur la superstition, mais il attaque plutôt encore le protestantisme, le presbytérianisme surtout, qui prétend reposer sur la raison. « Puisque vous voulez discuter, dit-il, eh bien, discutons! » Seulement, lui, il discute tout, et il démolit l'édifice.

Les théories du colonel Ingersoll sont le résultat naturel de l'introduction du raisonnement en matières religieuses.

Ce qui se sent ne se discute pas; ce qui est incompréhensible ne s'explique pas.

Le protestantisme est un mélange de foi et de raison, faisant, il faut bien le dire, assez mauvais

ménage. Le protestant prend la Bible pour un livre inspiré de Dieu. Il l'interprète à sa façon et y puise ce qui lui convient pour fonder telle et telle secte. Il n'est pas jusqu'à l'ivrogne protestant qui ne maintienne que Dieu a permis au peuple de s'enivrer parce qu'il est dit dans *Isaïe* (LXV, 13) : « Tandis que la maison de Juda mourra de soif, toi tu boiras. »

En voyant tous ces protestants se chamailler sur la signification des paroles de Jéhovah : *Dieu a voulu dire ceci. — Non, Dieu a voulu dire cela,* le colonel rit à se tordre les côtes et leur dit : « Il est à regretter que votre Jéhovah n'ait pas su s'exprimer plus clairement. »

Inutile de dire que, pour M. Ingersoll, la Bible n'est pas un livre inspiré de Dieu, mais simplement un ramassis de littératures, quelque chose dans le genre des *Mille et une Nuits*, et c'est là ce qui rend la discussion avec lui difficile, sinon absolument impossible. Comment, en effet, imaginer une discussion entre la Foi et la Raison?

Pour les protestants, la religion est une occupation du dimanche. Pour M. Ingersoll, la religion est une occupation de la semaine qui consiste à remplir tous les jours ses devoirs envers les hommes.

« Le fanatique, a dit George Sand, aime Dieu en dehors de l'humanité. » Les théories humanitaires du colonel, toutes nobles qu'elles sont, touchent au fanatisme, en ce sens qu'elles prêchent l'amour de l'homme à l'exclusion de Celui qui aima tant les hommes. Le colonel enlève au malheureux la seule consolation qui l'aide à endurer sa misère ou ses souffrances : l'espoir de jours plus heureux.

Fils d'un ministre protestant, le colonel Robert Ingersoll montrait dès l'enfance une aptitude toute spéciale pour la discussion des questions théologiques. A seize ans, il avait étudié à fond l'Ancien Testament et il en raisonnait comme un docteur en théologie. Le père avait beau montrer à Robert toutes les beautés de la Bible, le fils n'y voyait qu'absurdités et inconsistance. « Cela me fait de la peine, s'écriait le bon père, d'entendre mon Robert parler de la sorte; mais je déclare qu'il est trop fort pour moi. Je me sens incapable de répondre à ses arguments. » C'est ce que disent aujourd'hui les ministres des centaines de sectes protestantes qui florissent aux États-Unis, lesquels se tiennent prudemment à l'écart et n'osent point venir rompre une lance avec le redoutable champion au Club du XIXe siècle.

Ce qui rend M. Ingersoll redoutable, ce n'est

pas tant son éloquence, son esprit subtil et railleur, son pathos, son humour, c'est surtout la vie qu'il mène, c'est l'exemple qu'il donne de toutes les vertus domestiques. Il faut avoir eu l'honneur de le connaître dans la vie intime, de pénétrer dans ce sanctuaire du bonheur conjugal, pour se faire une idée du respect qu'il doit inspirer à ceux qui abhorrent ses doctrines. Sa maison est l'asile des joies les plus pures de la famille : elle renferme quatre cœurs qui battent à l'unisson.

M. Ingersoll habite, à New-York, un des magnifiques hôtels de la 5e Avenue. Sa famille se compose de sa femme, et de deux filles rivalisant de beauté, Athènes et Venise, comme les appelait un Américain, avec qui je causais un soir dans les salons du colonel. En effet, l'une vous rappelle les plus belles créations du Titien. L'autre, au contraire, semble être une vision mythologique, une apparition sur les bords de l'Érymanthe. En la contemplant, alors qu'elle vous parle, les yeux timidement baissés, en ayant presque l'air de vous demander pardon d'être si belle, on se prend à songer au poème d'André Chénier, ce dernier poète grec, ainsi que l'a si justement appelé Edmond About dans la *Grèce contemporaine*.

Pendant l'hiver, le colonel ouvre ses salons le

dimanche soir. Littérateurs, journalistes, artistes, tout le monde pensant de New-York s'y presse pour causer. Vers onze heures, alors que les intimes seuls sont restés, on amène peu à peu M. Ingersoll dans un coin, on s'installe en cercle autour de lui, et on le fait causer sur un de ses sujets favoris, la poésie, la musique, voire même « les erreurs de Moïse ». On écoute avec avidité et l'on se suspend à ses lèvres. Il connaît son Shakespeare comme la Bible, seulement il en parle avec beaucoup plus de respect et d'admiration. Le colonel adore Wagner, qu'il préfère à Beethoven. Cela soit dit pour prouver une fois de plus que nous avons tous nos petits travers, et que M. Ingersoll, comme le reste des mortels, n'est pas parfait. Entre minuit et une heure du matin on le quitte, et en retournant chez soi, on passe en revue tous les mots spirituels qui ont été dits, les traits malins qui ont été décochés, les opinions humanitaires qui ont été avancées; et bien qu'on puisse ne se sentir ni converti, ni perverti à l'*ingersollisme* on se sent pris d'une affection plus grande pour ses semblables, et ce qu'il y a de certain, en tout cas, c'est qu'en se couchant, on peut se dire : « Quelle soirée délicieuse j'ai passée ! »

J'assistais un soir, au club du XIX[e] siècle, à une

discussion sur la poésie. Le colonel Ingersoll devait parler, mais retenu par un procès à Washington, il dût s'excuser à la dernière heure. Immédiatement le président du club envoya une dépêche à un pasteur bien connu pour le prier de prendre la place du colonel.

— Prendre la place du colonel ! s'écria le pasteur après avoir lu la dépêche, je m'y oppose formellement, en ce monde et en l'autre.

Cette repartie fut accueillie de l'auditoire par des rires prolongés et des applaudissements répétés.

La place du colonel en ce monde est fort digne d'envie, car sa parole d'avocat lui rapporte environ 500 000 francs par an. Quant à refuser celle qu'il occupera en l'autre, quelle plaisanterie !

Lorsque Robert Ingersoll se présentera aux portes du paradis, et que saint Pierre verra cette belle figure réjouie, rayonnant de bonheur, les portes s'ouvriront toutes grandes pour le laisser passer, et le saint lui dira :

— Entre ici, Robert, entre. Ta bonne figure réjouie me revient. Il vient d'arriver il y a quelques instants une cargaison de mines allongées — des presbytériens, je le parierais — et cela fait du bien de te regarder. Il est vrai que tu n'as pas tou-

jours parlé du bon Dieu avec la révérence qui lui est due ; mais tu as fait de ton mieux pour étouffer l'hydre de la superstition, et pour détruire les infâmes calomnies que l'on fait courir sur le compte du Seigneur. Entre, ami, tu as aimé, tu as été aimé, tu as prêché la vertu, le bonheur, l'amour, la concorde, viens prendre ta place parmi les bienfaiteurs du genre humain.

XXIX

L'Américain ordinaire est extraordinaire. — Sa voix, ses habitudes, sa conversation. — Il écorche sa langue et vos oreilles. — Ne le jugez pas trop vite.

Rien n'est ordinaire en Amérique.

L'Américain ordinaire lui-même est extraordinairement ordinaire.

Il prend des libertés avec tout le monde, et avec la grammaire anglaise. Il écorche vos oreilles aussi bien que sa langue. Il est bavard et gascon; il chique, renâcle et crache, mais il a une certaine bonne humeur qui l'empêche d'être insupportable.

Ses doigts, sa cravate et le devant de sa chemise reluisent de diamants.

Il aborde, dans la conversation, tous les sujets imaginables avec une assurance parfaite. Il parle de tout... et du nez. Il élève peu la voix. Il bour-

donne plutôt qu'il ne parle : à une certaine distance vous croiriez entendre une cornemuse.

Si vous vous trouvez avec lui en chemin de fer, il viendra vous demander à brûle-pourpoint ce que vous faites, d'où vous venez et où vous allez. Peu à peu il s'enhardira, et bientôt il touchera l'étoffe de votre paletot en vous demandant « combien vous avez payé ça ». Il n'a point la moindre intention d'être désagréable. Il vous donnera sur son compte autant de renseignements qu'il en attend sur le vôtre. Il suppose que vous êtes aussi curieux que lui, et il est prêt à satisfaire votre curiosité. Il est obligeant.

Cet homme, que vous avez pris au début pour quelque bavard ignorant, donne bientôt à la conversation un tour qui vous étonne. Il vous parle de la France et vous montre qu'il est au courant de tout ce qui s'y passe. Les faits et gestes du général « Bolanegère » lui sont familiers. Il connaît le nom des principaux membres du ministère. Il est au courant des travaux de M. Pasteur; il a lu une analyse du dernier ouvrage de M. Renan ou de la dernière pièce de M. Sardou. Il fait sur la littérature des remarques judicieuses. Il connaît son Shakespeare comme pas un Français de sa classe ne connaît Corneille, Racine, Molière ou

Victor Hugo. Il sait vous donner sur l'Amérique et ses institutions des renseignements aussi utiles qu'exacts.

Il parle politique en homme sensé. Il comprend la question irlandaise beaucoup mieux que son pareil en Angleterre. L'Anglais vulgaire est conservateur ou libéral sans bien savoir pourquoi, généralement parce que son père est ou était l'un ou l'autre. Demandez-lui pourquoi les Irlandais se plaignent depuis des siècles de la manière dont ils sont gouvernés par les Anglais, il ne saura vous répondre que par des banalités : « Nous les avons conquis, ils doivent nous obéir ! » ou bien : « Nous ne pouvons permettre aux Irlandais de démembrer le Royaume-Uni ! » comme si l'unité ne consistait pas à vivre en bonne harmonie, comme si l'union des États-Unis était en danger, parce que chaque État se gouverne à sa façon. Je dois dire que l'Anglais vulgaire, qui est en faveur de l'autonomie irlandaise, ne base point ses opinions sur des arguments plus sérieux ou plus solides. « M. Gladstone dit que cela doit être », on ne sort guère de là. Ni l'un ni l'autre ne connaissent l'histoire de l'Irlande, ou l'origine de la tenure dans ce malheureux pays.

Ce même Américain parle théologie. Il discute

la Bible. Il lit les livres du colonel Ingersoll; il en réfute les idées ou en accepte les conclusions. Bref, vous avez cru avoir affaire à quelque commis voyageur ignorant et importun, et vous avez causé pendant des heures avec un homme intelligent et intéressant.

XXX

L'activité américaine. — Refle sur les visages. — Touchez le bouton, S. V. P.— Marché à domicile. — Tables magiques. — L'appareil digestif en danger. — Le rentier en Amérique. — Lois sur le travail. — Six jours de voyage pour aller banqueter. — Mon impresario me met sur les dents. — Un journaliste en voyage. — Pourquoi un Américain n'ose pas sortir la nuit en Angleterre. — « Ne m'attends pas pour dîner, je pars en Europe. »

Ce qui frappe tout d'abord l'Européen qui fait sa première promenade dans les rues de New-York, c'est l'absence de figures sottes. Toutes ne sont pas belles, mais toutes sont intelligentes et respirent l'activité. Ce qui frappe ensuite, c'est l'apparence saine du peuple. Peu ou point de difformités. Il ne voit pas, sur dix mille personnes qu'il peut rencontrer, un boiteux ou un bossu. A l'exception des vieillards, fort peu de gens portent lunettes.

Tout semble indiquer, si ce n'est le teint qui est pâle, une race active, saine et robuste. Le croisement des races doit tendre tous les jours à embellir la race américaine au physique aussi bien qu'au moral.

Les hommes sont maigres, les femmes sont grasses. On peut presque immédiatement conclure que les hommes vivent dans une fournaise d'activité et les femmes dans du coton. Cette première impression s'accentue de plus en plus et prend bientôt la forme d'une conviction.

Les Américains marchent peu. Ce n'est pas parce qu'ils sont indolents. Loin de là. C'est parce que les jambes ne vont pas assez vite.

Les figures d'hommes que vous rencontrez sont soucieuses. Le chapeau est bien enfoncé sur la tête. C'est là encore un signe d'intelligence. Ne souriez pas. L'imbécile pose son chapeau sur la tête; l'homme qui a la cervelle bien remplie entre la tête dans son chapeau.

Ces mêmes figures sont pâles, les cheveux grisonnent de bonne heure chez l'homme comme chez la femme. Le manque d'exercice, la sécheresse de l'atmosphère, la chaleur suffocante des appartements, l'air vicié des maisons qui semblent n'avoir de fenêtres que pour y faire pénétrer un peu de

jour, expliquent facilement ce double phénomène.

Les femmes de tous les pays sont unanimes à déclarer que les Américains sont beaux, et comme il est fort peu d'hommes qui ne déclarent que les Américaines sont délicieuses, il ne peut y avoir qu'une opinion sur le sujet : la race américaine est belle. Mais ce qui fait la beauté de l'Américain, ce n'est pas la régularité des traits, c'est, comme je l'ai déjà dit, l'intelligence écrite sur son visage, c'est l'activité prodigieuse qui l'anime.

Prodigieuse n'est point le mot, c'est *vertigineuse* qu'il faut dire.

Cette activité, vous la trouvez dans toutes les classes de la société, dans le monde financier, dans le monde littéraire, dans le monde politique, partout. C'est une fièvre dont la nation entière est atteinte.

J'ai vu des jeunes filles venir, à huit du soir, à une conférence littéraire, de là se rendre au bal où elles dansaient jusqu'à six heures du matin. Rentrées chez elles, elles changeaient leurs robes et allaient apprendre à lire aux enfants des pauvres.

Pour le brave et paisible Français qui n'a pas voyagé, un Américain est un individu quelque peu timbré qui fait à peu près tout à l'envers de ce

que fait tout le monde. Après tout, l'excentricité n'est qu'une forme exagérée de l'activité, et pour certaines gens aux idées étroites excentricité et folie ne font qu'un.

Voyons un peu les Américains chez eux, et vous me direz si je vous ai trompé en vous annonçant que la vie américaine est de la fantasmagorie toute pure.

Commençons par les maisons particulières. Dans une maison bien tenue, vous verrez, dans une petite pièce retirée du rez-de-chaussée, une plaque munie de plusieurs boutons. Vous touchez le premier, et immédiatement un cab vient s'arrêter devant votre porte[1]. Vous touchez le second, et en un instant paraît un commissionnaire, employé au télégraphe, qui vient chercher votre dépêche ou quelque commission que vous ayez à lui faire faire. Vous touchez le troisième, et c'est un policeman qui survient comme par enchantement, et vous demande si vous soupçonnez quelque voleur d'être caché sous votre lit. Vous touchez le quatrième, et, crac! vous voyez arriver les pompiers, les pompes à incendie, les appareils de

1. Si vous le touchez deux fois, c'est un cab à deux chevaux qui se présente.

sauvetage, et cela en combien de temps? Ah! mon Dieu, à peu près dans le même temps que la marraine de Cendrillon prit à transformer la citrouille en carrosse.

Jonathan ne s'arrêtera pas là. Avant peu nous verrons les architectes *poser*, dans les maisons ayant la moindre prétention, non seulement l'eau, le gaz, le téléphone et la lumière électrique, mais l'opéra et l'office divin.

Déjà l'on trouve les deux tiers de ces prochaines nécessités domestiques dans les principales maisons de Chicago. La maîtresse de maison fait son marché à domicile. Elle va au téléphone. Elle sonne :

— *Hello!* fait le bureau central.

— Mettez-moi en communication avec 2438 (c'est le numéro du boucher).

A l'instant on entend la sonnette.

— *Hello!*

— *Hello!*

— Est-ce le boucher?

— Oui.

— Envoyez-moi à midi deux livres de filet et un gigot!

— Bon!

— Pas de réjouissance.

— *All right.* Est-ce tout ?

— Oui.

Sur ce, la dame resonne :

— *Hello!* refait le bureau central... qui ne fait que cela toute la journée.

— Envoyez-moi 1267 (c'est le fruitier).

Et le timbre de répondre :

— *Hello!*

— *Hello !*

— Est-ce le fruitier?

— Oui.

Et la scène de recommencer — et ainsi de suite avec le boulanger, l'épicier et tous les fournisseurs de madame.

Vous allez dans un magasin faire des emplettes. Vous achetez une cravate d'un dollar. Vous donnez au commis un billet de cinq dollars. Il enferme la facture et le billet dans une boule, qu'il place sur une petite nacelle en fil de fer. Il pousse un ressort. La boule s'élève et va se placer sur un plan incliné qui la conduit droit au caissier. Le caissier, rapide comme l'éclair, ouvre la boule, en saisit le contenu, et renvoie la facture acquittée et la monnaie, qui vous arrivent sur un autre plan incliné, tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour décrire cette petite scène de magie blanche.

On s'occupe en ce moment, à New-York, à Chicago et dans plusieurs autres villes, de trouver le moyen d'accélérer le service dans les restaurants et de supprimer les garçons. C'est bien simple, et les Américains ne se laissent pas arrêter pour si peu.

Voici la chose.

La salle du restaurant est pourvue de petites tables numérotées. Chaque table est en communication directe avec la cuisine au moyen de rails. En face du consommateur se trouve un certain nombre de boutons sur lesquels il peut lire, *bœuf*, *mouton*, *côtelette*, *légumes*, *tarte*, etc. Il touche trois, quatre, cinq boutons selon son appétit, et le cuisinier reçoit sa commande.

« Bifteck aux pommes, salade de tomates, crème au chocolat pour n° 52!... Bon, enlevez! »

En un instant, un plateau contenant le lunch paraît sur la table.

Point de garçon, partant point de mains sales. Quand le consommateur aura engouffré sa pâtée, il touchera le bouton *addition*. En un clin d'œil, l'addition viendra se placer sur son assiette. L'Américain assouvi la passera au caissier en sortant et la règlera. C'est simple comme bonjour.

Les Américains se plaignent de ce qu'on ne peut

pas déjeuner à son aise en moins de dix minutes. Le mal sera remédié sous peu.

Si vous voulez vous payer un spectacle vraiment frappant, allez, à l'heure du lunch, dans un des grands restaurants de New-York ou de Chicago. Ces Américains, jouant de la fourchette, vous donneront le vertige. A une certaine distance vous croiriez qu'ils sont en train de jouer du *dulcimer*.

Je déjeunais un jour à l'Astor House, au cœur de la fournaise boursicotière de New-York. J'étais debout à la *bar*, enfournant les morceaux doubles, afin de pouvoir au plus vite faire place à la foule qui se pressait derrière moi. Tout le temps j'entendais :

— En voilà un qui n'est pas pressé ! quand aura-t-il fini? va-t-il lui falloir une heure pour avaler son picotin ?

Tu manges trop vite, mon cher Jonathan, et je m'explique pourquoi les marchands de pilules antidyspeptiques couvrent tes murs de leurs réclames. Tu meurs jeune et tu ne vis pas, tu brûles. Tu cours, lancé à toute vitesse, après le dollar, et tu

n'as pas le temps de regarder le bonheur qui, sur ton chemin, t'appelle et te tend les bras. Tes soirées même ne t'appartiennent pas. A peine as-tu pris sur tes genoux un de tes délicieux petits enfants pour lui prodiguer tes caresses, à peine as-tu commencé avec ta jolie compagne une petite scène d'amour, que ding, ding, ding, voilà ton téléphone qui marche. — *Hello!* — *Hello!* Ta femme et tes enfants voudraient voir ton téléphone à tous les diables, car tu es un mari galant et un père charmant.

Certain petit boutiquier de province qui, en France, ferme à clef la porte de son magasin et pousse les verrous pendant qu'il dîne avec sa famille, a trouvé la solution du grand problème de la vie, le bonheur. Chopart et Cie peuvent suspendre leurs payements sans que cela trouble en rien sa digestion. Deux fois par an il va toucher ses petites rentes sur l'État à la recette générale. C'est mesquin, mais c'est sûr et l'on dort sur les deux oreilles.

Ces Américains sont toujours en mouvement. Même quand ils se reposent il faut encore qu'ils remuent, et, à cet effet, ils ont inventé le fauteuil et la chaise à bascule.

Point de repos : c'est un mouvement perpétuel, une course échevelée.

En face de mes fenêtres, à l'hôtel Richelieu, situé dans le plus beau quartier de Chicago, se trouvait une station. Des trains desservant la banlieue s'arrêtaient toutes les dix minutes. Chaque fois que la cloche se faisait entendre et annonçait l'arrivée du train, je voyais une foule courir bride abattue et se jeter sur les voitures qu'elle prenait d'assaut. Tous arrivaient essoufflés. Si ces braves gens avaient quitté leurs bureaux trente secondes plus tôt, ils auraient tous pu marcher à leur aise et s'installer confortablement dans le chemin de fer.

Allez à la station du pont de Brooklyn, à New-York, vers cinq heures du soir. Là vous verrez une véritable représentation de la prise de la tour de Malakoff.

Un Américain m'écrit une note de quelques lignes, et s'excuse ainsi de ne point m'en mettre davantage : « Un mot à la hâte, c'est à peine si j'ai le temps de cligner de l'œil. » Pauvre ami, songez-y, pas même le temps de cligner de l'œil; cela donne le frisson.

Cette activité fiévreuse, il faut bien le dire, a fait l'Amérique ce qu'elle est aujourd'hui. Hier une

forêt vierge et des marais, aujourd'hui une ville de dix mille âmes avec ses églises, ses bibliothèques libres, ses écoles gratuites et ses journaux, ville où l'on travaille, où on lit, où l'on prie, où l'on fait fortune et banqueroute.

Fort peu de gens vivent de leurs rentes en Amérique. Riches et pauvres, tous travaillent. Jusqu'au dernier moment ils sont attelés au char de Mammon. Un millionnaire, à son lit de mort, dit à son fils : « Je te laisse ma fortune à la condition formelle que tu travailleras. » Le fils promet sous peine de se voir déshérité.

Les rédacteurs en chef de la *Tribune* de New-York, de la *Tribune* de Chicago, et bien d'autres que je pourrais citer, sont dix et vingt fois millionnaires. Vous les trouverez invariablement à leur bureau jusqu'à une heure du matin. Ils travaillent comme de simples surnuméraires.

A l'exception d'une certaine société anglomaniaque, que l'on trouve à New-York, à Boston et à Philadelphie, on ne se vante point ici de vivre de ses rentes.

En Angleterre, un homme qui ne fait rien reçoit ou usurpe le nom de *gentleman*. A Chicago, un

homme qui ne fait rien s'appelle *loafer* (parasite, presque propre à rien).

Quand, dans une cinquantaine d'années, l'Amérique aura deux cent millions d'habitants, peut-être imposera-t-elle ses idées au vieux monde. Il pourra alors se faire que la société n'aura de mépris que pour les imbéciles et les paresseux.

On me montrait un soir, dans un des meilleurs salons de Chicago, un jeune homme à la figure intelligente.

— C'est un millionnaire, me dit à l'oreille la maîtresse de la maison. Pendant plusieurs années il n'avait aucune espèce d'occupation, et l'on commençait à lui tourner le dos. Il vient de fonder un journal, et le voilà complètement *réhabilité.*

Je connais des Américains, et même des Américaines qui, plutôt que de mener une vie oisive, se sont décidés à entrer au théâtre. Ces acteurs et ces actrices appartiennent à la bonne société qui les admire en public, et les reçoit en particulier. De pareils actes font honneur à l'esprit du peuple, et relèvent la profession dramatique aux yeux du public. Pourquoi une actrice ne serait-elle pas aussi respectable et aussi respectée qu'une cantatrice ou qu'une pianiste?

Non seulement le travail est respectable en Amérique, mais dans certains États il est obligatoire. Dans l'État de Missouri, par exemple, tout individu qui, par paresse ou par inconduite, refuse de maintenir sa famille, n'est pas seulement puni, mais vendu aux enchères et forcé de travailler pour son acquéreur. Au bout de trois mois ou de six mois, il reçoit ses gages, pour payer ses dettes ou maintenir sa femme et ses enfants. Si, de retour chez lui, il reprend ses habitudes de paresse et refuse de travailler, les habitants viennent le chercher. On le mène en place publique, et là on lui administre une volée de coups de bâton, et si cela ne le corrige pas, il n'est pas impossible qu'un beau matin sa femme le voie pendu par le cou à quelque arbre du voisinage. Les gens du pays vous diront, comme la chose la plus simple, qu'en agissant ainsi ils économisent les frais de policemen. Un peu primitive cette raison, il faut le reconnaître; mais dans ces sociétés nouvelles j'admets que la paresse soit un crime, et que les abeilles aient le droit de chasser les bourdons de la ruche.

Jonathan, c'est John Bull étendu, John Bull avec les coudées franches. Aussi rien n'étonne Jonathan, rien ne l'arrête.

Les distances, cela n'existe pas pour lui. Au banquet annuel du *Clover Club* de Philadelphie, j'avais en face de moi le rédacteur en chef d'un des principaux journaux de Chicago. Il était venu de Chicago à Philadalphie pour dîner. Après tout, ce n'est que vingt-quatre heures de voyage. Je ne pus, cependant, m'empêcher de faire une remarque sur le sujet à mon voisin de table.

— Il n'y a là, monsieur, absolument rien d'étonnant, me dit-il. Voyez-vous, là-bas, ce monsieur chauve, à longue barbe blanche ? Il vient de San Francisco.

Un morceau de canard, que j'avais au moment tout près du gosier, faillit m'étrangler.

— Excusez-moi, dis-je à mon voisin, je ne suis en Amérique que depuis trois mois... je m'y ferai, je m'y ferai.

Hélas ! il a bien fallu s'y faire, bon gré mal gré.

Je regardais un jour la liste de conférences que venait de m'envoyer mon impresario pour la semaine qui commençait le lundi suivant. Je lus, à ma stupeur :

« Lundi, New-York ;

» Mardi, Youngstown (Ohio) ;

» Mercredi, Indianapolis (Indiana). »

Je cours chez ce Yankee, pour qui rien n'était sacré, et je lui dis :

— Est-il possible que je sois dans ces villes, si éloignées les unes des autres, à temps pour faire mes conférences ?

— Rien de plus facile, répond-il en saisissant l'indicateur des chemins de fer. Votre conférence de New-York a lieu à trois heures de l'après-midi. A cinq heures, vous avez un train qui arrive à Youngstown le lendemain vers midi. Là vous faites votre conférence à huit heures du soir. Réglez votre note d'hôtel et envoyez vos bagages à la gare avant d'aller à l'Académie de musique où vous devez parler. Aussitôt votre conférence finie, sautez dans une voiture et vous attraperez le train de dix heures, qui vous déposera à Indianapolis à temps pour votre conférence du lendemain.

— Comment, aller au chemin de fer en habit noir ! m'écriai-je.

— Ne voilà-t-il pas une affaire ! Vous vous déshabillez pour vous coucher, je suppose?

Quel métier! pensai-je. Ces gaillards-là ne doutent de rien!

Si vous voulez vous faire une idée d'une tournée de conférences en Amérique, figurez-vous que vous avez à paraître en public un jour à Londres,

le lendemain à Paris, le surlendemain à Berlin, le jour d'après à Vienne, puis à Saint-Pétersbourg; de là, à Constantinople, puis à Téhéran, etc., et vous y êtes. Oh! cette carte des États-Unis!

Voici une petite scène de la vie en Amérique. Elle m'a été racontée sans la moindre fanfaronnade, comme la chose la plus simple du monde, par M. Metcalf, directeur du *Forum*, l'une des plus importantes revues publiées à New-York.

M. Metcalf désirait avoir, pour sa revue, un article sur les Mormons, non pas un de ces articles écrits par quelque voyageur de passage, mais un article sérieux qui fît autorité. Depuis plusieurs semaines il était en correspondance avec un des chefs de l'Église mormone au territoire d'Utah.

— Nous n'aboutissons à rien avec toute cette correspondance, se dit un jour M. Metcalf, une heure de conversation règlera l'affaire.

Deux heures plus tard, il était dans le train de la ville du lac Salé. Ce n'est que cinq jours de chemin de fer, pensa probablement le directeur du *Forum*, qu'est-ce que c'est que cela, quand il s'agit de tailler une bavette sérieuse dans l'intérêt de la revue? Il partit, arriva, vit, causa, repartit et rentra.

— Mais, avançai-je timidement, et la revue,

comment a-t-elle marché pendant votre voyage?

— La revue n'a souffert en rien de mon absence, me dit M. Metcalf; je me suis installé dans le compartiment-salon où j'ai pu faire à mon aise toute ma correspondance. Quand on s'arrêtait aux stations, je mettais mes lettres à la poste, j'envoyais et je recevais mes dépêches sans plus de difficulté qu'à New-York.

— Mais permettez, est-ce que vous pouviez travailler facilement en chemin de fer?

— Bien mieux qu'à mon bureau, mon cher monsieur, je n'étais dérangé par personne.

Je racontais un jour cette entrevue à un journaliste américain.

— Vous êtes renversants, vous autres Américains, lui dis-je, vous iriez aux îles Sandwich pour aller chercher des nouvelles du souverain d'Honolulu.

— Parfaitement, répondit-il, *je l'ai fait.*

Ce *je l'ai fait*, c'est le mot de la fin.

Un Américain de New-York part à San-Francisco comme nous autres Français nous partons à Versailles ou à Chartres. Il prend le vapeur de Liverpool comme nous prenons le bateau-mouche pour aller à Auteuil, sans plus d'embarras, sans plus de préparatifs. Ne lui demandez pas, à son départ,

s'il reviendra par la même route. Peut-être qu'il lui prendra fantaisie de revenir par la Chine et l'Australie. Son propre pays est plus grand que l'Europe tout entière, et la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, même la Russie, tous ces mots sonnent à son oreille comme Ohio, Pensylvanie, ou tout autre État de l'Amé rique.

On parlait un jour de l'Angleterre à un Américain, et on lui demandait ce qu'il en pensait.

— Vous voulez dire cette petite île située au nord-ouest de l'Europe? Oh! ne m'en parlez pas, je n'osais pas sortir la nuit de peur de courir le risque de tomber dans l'eau.

Si c'est un Anglais qui fit la question, vous pouvez vous imaginer le nez qu'il fit.

Un Américain part le matin de chez lui pour se rendre à ses affaires. Arrivé à son bureau, il trouve une lettre dans laquelle on lui dit que sa présence à Londres est indispensable pour régler une affaire importante. Il n'est pas long à faire ses préparatifs. Il envoie une dépêche à la Compagnie des paquebots pour retenir une cabine sur le vapeur qui part dans l'après-midi; il envoie une autre dépêche à sa femme pour lui dire de ne pas l'attendre à dîner; il va acheter un sac de voyage,

et y fourre un peu de linge et quelques objets de toilette. A trois heures il est en route.

Ce dernier Yankee n'est pas de mon invention, c'était un de mes compagnons de voyage, à mon retour d'Amérique en Europe.

XXXI

Le « club du XIXe Siècle ». — L'activité intellectuelle. — Soirées littéraires. — Partout la lumière.

Pour montrer jusqu'à quel point l'activité intellectuelle peut aller en Amérique, il convient ici de parler du « club du XIXe Siècle ».

Il y a deux ou trois ans, un des principaux habitants de New-York, M. Courtlandt Palmer[1] — un millionnaire doublé d'un homme d'esprit et de talent — a eu l'heureuse idée d'inviter les membres de la bonne société de New-York à se réunir deux fois par mois, dans son salon, pour discuter les questions importantes du jour. Son appel a été

1. C'est avec un grand regret que, au moment d'aller sous presse, j'apprends la mort de cet aimable Américain auquel je dois bien des heures charmantes passées à New-York.

entendu, et le club, qui admet les dames, a été formé.

Rien de plus intéressant que ces conférences, suivies de débats sur toutes les questions imaginables, politique, scientifique, littéraire, religieuse, artistique. Ce sont des fêtes pour l'esprit, et je ne connais rien qui m'ait laissé une impression aussi profonde et aussi agréable.

Ces réunions sont tellement suivies et le nombre des membres s'accroît avec tant de rapidité que tous les six mois il faut se mettre à la recherche d'une salle plus grande afin d'accommoder les gens d'esprit qui désirent s'éclairer sur toutes les questions qui intéressent le monde pensant.

L'association procède d'une manière aussi simple que pratique.

Veut-on, par exemple, occuper une soirée à s'entretenir de socialisme? Le président invite un socialiste connu à venir exposer ses vues devant les membres du club; il invite aussi un antisocialiste de talent à venir lui répondre.

Le club du XIXe Siècle ouvre ses portes, comme le *North American Review* ouvre ses colonnes, à toutes les idées nouvelles désireuses de se faire jour.

J'ai assisté un soir à une discussion sur le *sec-*

tarianisme. Le président avait invité un prêtre catholique, des ministres épiscopaliens, presbytériens, siconiens et, si la mémoire ne me fait pas défaut, un athée. Tous furent écoutés attentivement et récoltèrent leur moisson de bravos.

Une autre fois, le sujet choisi pour la discussion était « le triomphe de la démocratie ». Le premier orateur, M. Andrew Carnegie, montra que, en Amérique, tout était pour le mieux dans la meilleure des démocraties. Le second, au contraire, chercha à prouver que le système gouvernemental de l'Amérique ne valait rien. M. Carnegie étant arrivé d'Écosse en Amérique, il y a une vingtaine d'années, avec les quarante sous d'habitude dans sa poche, et étant devenu aujourd'hui, grâce à son activité et à ses talents, un des plus gros millionnaires des États-Unis, il était tout naturel qu'il vînt prendre la défense d'institutions auxquelles il doit tant. On ne *débine* pas l'échelle qui vous a aidé à monter.

Les Américains, grâce à la vivacité de leur esprit, ont un talent spécial pour rendre attrayants les sujets les plus arides. Remarques humouristiques, anecdotes, bons mots, reparties spirituelles viennent égayer les débats qui restent toujours dans le domaine de la causerie. Inutile d'ajouter

que ces débats sont conduits avec la courtoisie la plus grande. Les armes les plus tranchantes, employées à ces tournois, sont le sarcasme et la raillerie, que les Américains savent manier avec une dextérité sans pareille.

Telle est, en Amérique, le respect des opinions d'autrui que les idées les plus baroques et les plus saugrenues ne soulevaient aucun murmure; l'auditoire souriait et semblait dire : « Voilà qui est très drôle! » Et si l'idée baroque ou saugrenue était exprimée spirituellement, l'orateur était applaudi.

Dans le cours d'un débat sur les lois littéraires internationales, je me rappelle un Américain qui, sans sourciller, exprima l'opinion que les auteurs n'ont aucun droit à leurs propres idées et, par conséquent, n'ont droit à aucune espèce de rémunération. Il développa cette opinion avec beaucoup d'habileté. Son discours fini, l'orateur reçut une ovation aussi chaleureuse qu'ironique.

Tout cela est divertissant au possible; mais aussi que tout cela est intéressant, édifiant!

Aussitôt que la séance est terminée, l'auditoire se lève et se rend au buffet pour y prendre des rafraîchissements et y passer ses commentaires sur les réflexions qui se sont fait entendre pendant

la soirée. Puis on se promène, on cause les uns avec les autres; ce n'est plus une réunion, c'est une *conversazione*, une réception dont les honneurs sont faits par la femme du président.

Je n'ai rien vu, en Amérique, qui m'ait plus frappé, qui m'ait paru plus encourageant pour l'avenir du pays, que le spectacle de ces quatre, cinq, six cents personnes, vieillards, jeunes gens, jeunes filles, tous en tenue de bal, venus pour s'instruire et se tenir au courant des idées nouvelles, tous prêts à prendre part aux débats, et tous capables de le faire.

Il existe, d'ailleurs, à New-York seulement, bien d'autres associations du même genre. Entre autres, je pourrais nommer le club du Crépuscule. Les membres se réunissent deux fois par mois pour dîner. Au dessert, on allume des cigares, et, au lieu de chanter ou de raconter des anecdotes de fumoir et de boudoir, on cause sur un sujet politique, littéraire ou autre, choisi au dîner précédent. Le jour où je fus invité à dîner par les membres de ce club, on discuta après manger le sujet suivant : « Quels sont les livres qui vous ont le plus influencé ? » La causerie terminée on choisit pour la séance suivante : « Quelles sont les idées qui vous ont le plus influencé? »

Je pourrais citer plusieurs autres clubs, tels que le *Drawing-Room Club*, le *club du Jeudi*.

Enfin c'est l'activité partout, la vie intellectuelle menée par les femmes aussi bien que par les hommes.

Comment ne pas arriver à la découverte de la vérité, quand partout la lumière peut se faire ?

XXXII

Le climat pousse Jonathan à l'activité. — Le froid est sain. — Pourquoi l'ivrognerie est rare en Amérique. — Ne perdez point de vue votre nez. — Conseils à l'étranger qui visite Jonathan en hiver. — Visite aux chutes du Niagara. — Bains turcs offerts gratis par la nature.

C'est au climat rigoureux, mais vigoureux de l'Amérique du Nord, qu'il faut surtout attribuer l'activité et, partant, la prospérité de Jonathan.

Cet air, vif et sec, pousse à l'action, et vous pouvez faire, en Amérique, des choses qu'il ne vous viendrait même pas à l'esprit d'entreprendre en Europe.

Le froid en hiver est excessif, mais vous n'en souffrez pas ; c'est à peine si vous vous en apercevez. C'est un froid qui ne pénètre pas et contre lequel on se protège facilement. Il est sec, sain,

fortifiant ; il excite la circulation du sang, et vous vous sentez plein de vie.

L'air est surchargé d'ozone et d'électricité. Il m'est arrivé plusieurs fois, en touchant les tuyaux de calorifères ou les lustres de cuivre suspendus au plafond, de faire jaillir une étincelle d'un ou deux millimètres de longueur. En vous brossant les cheveux, vous entendrez quelquefois de petits craquements répétés, produits par les étincelles électriques que fait jaillir le frottement de la brosse.

Le climat de l'Amérique est gai. Jamais le ciel n'est couvert plus de deux ou trois jours de suite. Vous vivez dans une atmosphère claire et souriante qui vous met la joie au cœur. Aussi les Américains sont-ils gais au possible. Dis-moi où tu demeures et je te dirai qui tu es!

Les boissons stimulantes sont inutiles, l'eau suffit, et peu d'Américains boivent autre chose aux repas ordinaires. Les boissons alcooliques sont interdites par le climat. Une bouteille de vin porte plus vite à la tête en Amérique qu'une demi-douzaine en France ou en Angleterre. Quand j'étais en Amérique, et cela pendant l'hiver [1], j'avais toujours envie de boire ; la sécheresse de l'atmosphère

1. Ici l'hiver comprend le printemps qui n'existe que dans les almanachs.

faisait de ma langue une râpe. J'étanchais ma soif avec de l'eau ou une glace.

L'ivrognerie n'est donc point, en Amérique, un vice national. Bien au contraire, l'ivrognerie est rare, même dans les basses classes, et n'existe point dans les classes élevées.

Quand on relève un soulard dans la rue, on se dit : « C'est un Irlandais nouvellement arrivé. »

J'ai souvent admiré la sobriété des Américains dans ces grands banquets qui se prolongent quelquefois jusqu'au milieu de la nuit. Après le dessert, on n'apporte plus de vin, mais bien seulement des bouteilles d'eaux minérales. Les domestiques remplissent les verres de limonade, d'*Apollinaris*, d'eau de Vichy ou de Saint-Galmier, et les convives s'en humectent les lèvres tout en causant et en fumant.

L'air est si sec, dans les États du Nord et du Nord-Ouest, qu'au théâtre, au concert, au bal, vous respirez avec difficulté, et que beaucoup d'Américains ont l'haleine désagréable.

Je le répète, le froid est sain, et l'étranger qui visite l'Amérique pendant l'hiver ne souffre que de la chaleur suffocante des appartements. Avec des fourrures sur le corps et les oreilles couvertes,

il n'a rien à craindre au dehors, à moins que ce ne soit pour son nez que je lui conseille de ne jamais perdre de vue.

Si vous allez en Amérique pendant l'hiver, n'emportez que des vêtements d'automne et d'été. Non seulement ce sont les maisons qui sont chauffées nuit et jour à une température de 25 degrés, mais encore les chemins de fer et les tramways. Toutes les voitures de louage sont pourvues de couvertures et de fourrures, et vous n'aurez que faire de vêtements d'hiver. A l'intérieur des maisons, des hôtels, et dans les chemins de fer, vous ne sauriez supporter que des vêtements d'été. Ayez un bon manteau de fourrures à vous jeter sur les épaules en sortant, pas autre chose.

Les Américains, qui se cuisent chez eux, craignent si peu le froid quand ils sont en mouvement, que dans les États d'Illinois, de New-York, de Wisconsin, alors qu'il fait 30 ou 40 degrés de froid, ils vont de préférence en voiture découverte. A Chicago, à Buffalo, à Milwaukee, on trouve difficilement une voiture couverte pour se rendre le soir au théâtre ou au bal. C'est la même chose au Canada. A Toronto, à Ottawa, à Montréal et à Québec, les traîneaux sont découverts. Le cocher vous enfouit dans des fourrures. Vous avez les

pieds, le corps chauds, et le froid qui vous cingle la figure aide encore à la circulation du sang. La sensation est agréable.

Je suis allé voir les chutes du Niagara au commencement du mois de février. J'ai pu, sans nullement souffrir du froid, rester trois heures en traîneau découvert, par une tempête de neige assez désagréable, mais qui ne laissait pas de rendre le spectacle encore plus imposant. En arrivant à *Prospect House* pour y prendre une tasse de thé, avant de reprendre le train de Buffalo, je me débarrassai des fourrures. Non seulement je n'avais pas froid, mais je me sentais rayonnant de chaleur et de vie.

Le Niagara ! Jamais spectacle plus sublime, plus terrible ne s'est offert aux regards de l'homme.

Ce qui met à l'épreuve la santé de l'étranger, ce sont les changements subits de la température au commencement de l'hiver[1], et la différence qui existe entre la température des maisons et celle du dehors[2].

1. Au mois de novembre, à Washington, il fit un jour 27 degrés de chaleur. Le lendemain, les ruisseaux étaient gelés, et le thermomètre était tombé, pendant la nuit, à 15 degrés au-dessous de zéro.

2. Cette différence varie souvent de 26, 27 et 28 degrés au-dessus de zéro, à 20, 30 et 40 degrés au-dessous.

Un Américain, à qui je me plaignais et qui n'entendait pas que je me permisse la moindre critique sur son pays, me dit :

— Mon cher monsieur, ces changements subits sont des plus sains. Cela fouette le sang, active la circulation, et produit sur votre système l'effet salutaire d'un bain turc.

XXXIII

Les excentricités de Jonathan. — L'Arc de Triomphe n'étant pas à louer, un Américain propose de l'acheter. — Le conseil municipal de Paris manque l'affaire. — Cathédrales à louer. — Compagnie d'assurance contre l'infidélité matrimoniale. — Association harmonique. — Enterrement d'une jambe. — Dispositions testamentaires d'un Américain qui espère faire défaut au jugement dernier.

Jonathan mesure tout à son aune gigantesque.

Ses idées sont comme le continent qu'il habite : vastes, presque sans bornes. Il a tant fait qu'il ne doute point qu'il ne puisse tout faire.

Il en résulte que l'Amérique est le pays de toutes les excentricités, de toutes les audaces. J'emploie ces deux mots dans le sens qu'ils possèdent en France : aux yeux des Américains, ces excentricités et ces audaces sont les choses les plus natu-

relles du monde, et c'est là ce qui en fait le charme.

Pour Jonathan tout peut s'obtenir, ce n'est qu'une question de volonté et d'argent. Combien? tant? voilà, et ça y est.

On se rappelle encore à Paris ce millionnaire américain qui, à l'occasion du mariage de sa fille, trouva tout naturel d'écrire au conseil municipal pour lui demander la permission de faire passer la noce sous l'Arc de Triomphe. On lui répondit que l'Arc de Triomphe n'était pas à louer.

— Qu'à cela ne tienne, répondit-il, je l'achète. Combien?

L'offre était royale, et l'Américain trouva que le conseil municipal était bien sot de manquer une si belle affaire.

Jonathan demanderait à la reine Victoria de lui louer le château de Windsor pendant la belle saison.

Un Américain de Boston eut un jour l'idée de régaler ses amis d'un *oratorio*. Son salon étant beaucoup trop petit pour contenir le monde qu'il se proposait d'inviter, il songea à louer une salle de concert ou un des théâtres de la ville.

— Non, se dit-il, la représentation d'un *oratorio* serait beaucoup plus imposante dans une église.

Et il loua la cathédrale.

Ces choses nous font sourire, et nous nous disons : « Ces Américains sont fous. »

Les idées les plus baroques trouvent des partisans en Amérique — et des souscripteurs.

C'est ainsi que j'ai lu, dans un des journaux les plus répandus aux États-Unis, l'annonce d'une société, récemment fondée au capital social de cinq cent mille dollars, appelée :

« Compagnie d'assurance contre l'infidélité matrimoniale. »

Le prospectus de cette entreprise précise les choses avec une netteté catégorique. Tout assuré qui prouvera qu'*il l'est* recevra de la Compagnie un chèque (couleur jonquille) avec lequel il pourra faire dorer ses cornes. Si j'étais que de vous, je ne mettrais pas quatre sous dans l'affaire. Je n'ai point de confiance dans les dividendes d'une entreprise qui pourrait avoir à payer des sommes folles à un Mormon dont les trente à quarante femmes se seraient mis un jour en tête de se livrer à la cascade.

La Consolante me semblerait un nom bien choisi pour cette société d'assurance contre les accidents du mariage.

Je note aussi l'existence de l'*Association harmonique* dont l'objet est d'examiner les hommes et les femmes désireux de se marier, et de leur donner un certificat de capacité. Plus de fraude possible. Les hommes sont affirmés robustes ; les femmes sont garanties bon teint et propriétaires d'appâts réels. Peut-être bientôt l'association entreprendra-t-elle de fournir le certificat de décès de la future belle-mère.

L'excentricité, en Amérique, prend les formes les plus curieuses.

J'extrais d'un journal de New-York l'entrefilet suivant :

« Madame Marguerite R***, de New-York, ayant l'autre jour subi l'amputation d'une jambe, insista pour que cette jambe fût mise en terre sainte, et enterrée dans son caveau avec les *membres* de sa famille. En conséquence on dressa le certificat de décès, dans lequel il fut dûment déclaré que ladite jambe était morte à la suite d'une amputation, le 29 novembre 1887, qu'elle avait cinquante ans, était mariée et faisait partie d'une mère de famille. Après quoi, l'enterrement eut lieu avec les cérémonies d'usage. »

La chose étant toute naturelle, le journaliste

n'ajoutait aucun commentaire. La nouvelle lui avait fourni un bon en-tête, rien de plus : *Une Jambe partie au ciel pour y retenir une place à l'avance,* ou quelque chose dans ce goût-là.

Un certain M. Ambroise R*** de Pittsburg, ayant évidemment l'intention de faire défaut au jugement dernier, vient de prendre les dispositions testamentaires suivantes pour arriver à ses fins.

« Je désire que mon corps soit porté à l'église Saint-Michel et que, après le service des morts, il soit remis aux mains de ma famille qui le fera brûler au crématoire de Samson. Les cendres seront alors renfermées dans une bouteille, et envoyées au consul d'Allemagne à Pittsburg. Celui-ci devra les faire remettre au consul d'Allemagne à New-York pour être ensuite confiées aux soins du capitaine du bateau à vapeur l'*Elbe.* Je désire que le capitaine de l'*Elbe* les garde en sa possession jusqu'au moment où il arrivera au milieu de l'océan Atlantique. Alors il fera monter un matelot au sommet du plus haut mât, et lui donnera l'ordre de déboucher la bouteille et de jeter aux quatre vents les cendres qui y seront renfermées. Il devra aussi inviter tous les passagers à bord du bateau à être témoins de la cérémonie. A son retour à New-York, le capitaine de l'*Elbe* enverra à ma fa-

mille un rapport détaillé de ladite cérémonie afin qu'elle puisse être satisfaite que mes dernières volontés ont été exécutées. Les journaux de Pittsburg publieront aussi ce rapport, afin que mes amis et connaissances puissent savoir où reposent mes cendres. »

Faire saupoudrer l'océan de ses restes, c'est avoir recours aux grands moyens.

Chateaubriand fut aussi prétentieux que ce Yankee et aussi excentrique, mais fit preuve de beaucoup moins d'humour.

Mais, comme je l'ai dit ailleurs, l'humour n'existe point chez les hommes orgueilleux.

XXXIV

Les annonces. — Merveilleuses réclames. — La réclame illustrée. — Un Yankee à la recherche d'une position sociale. — Son cœur et une chaumière. — Le directeur d'un cirque et le président des États-Unis. — Offres de mariage irrésistibles. — Un journaliste à tout faire. — On demande une Française gaie, jeune et jolie. — Sirop pour calmer les nerfs. — Médecins ambulants. — Un avocat se recommande à messieurs les filous. — M. Phinéas Barnum, le roi des charlatans. — Rien n'est sacré pour Phinéas, le phénix moderne. — Mon impresario regrette de ne pouvoir engager M. Gladstone et lord Randolph Churchill.

Les Américains sont aujourd'hui tellement blasés sur les annonces qu'il est difficile d'attirer leur attention à moins d'imaginer des choses inouïes.

Annoncer une marchandise comme supérieure à tout ce qui s'est vendu jusqu'à ce jour, publier les lettres testimoniales de tous les braves gens

qui ont été guéris par une drogue, demander un emploi en se disant honnête et laborieux, autant vaudrait chanter *Magnificat*, ou prier le bon Dieu d'amener les chalands.

Après l'ordinaire, il a fallu annoncer de l'extraordinaire, — et aujourd'hui c'est à peine si le merveilleux produit aucun effet.

Le meilleur tire-l'œil est la réclame illustrée. Voici, par exemple, la « capilline » qui fait pousser la barbe et les cheveux à vue d'œil[1]. A gauche de l'annonce, on voit un pauvre diable tout déplumé, avec une figure de carême démesurée. Une jeune fille lui tourne le dos en faisant la moue. L'illustration est intitulée : « Avant l'usage de la capilline. Refusé. » A droite, se trouve un mâle superbe, à la barbe et à la chevelure luxuriante. La même jeune fille repose sa tête sur les épaules de son amant, et lève vers lui des yeux langoureux. « Grâce à la capilline qui, en un mois, a produit l'effet que vous voyez, il est accepté. » Ce qui est encore plus merveilleux, c'est que la capilline a changé la coupe de son paletot. D'abord il était habillé comme un séminariste; après avoir fait

1. Il faut manier cet élixir avec beaucoup de soin, car s'il en tombait une goutte sur votre nez, vous y verriez pousser instantanément une touffe de poil.

usage du magique élixir, il est mis comme un membre du Jockey-Club.

Je cueille l'annonce suivante dans un des journaux de New-York :

« DEMANDE D'EMPLOI COMME COURTIER DE MARCHANDISES OU GARÇON DE RECETTES. Un Yankee mince, élancé, rusé, sensé, adroit, actif et entreprenant, cherche une position dans un bureau, un hôtel ou un magasin. Peut fournir d'excellents renseignements. Effronté comme un page et entêté comme un mulet. Pour la persévérance et le toupet il pourrait en remontrer à n'importe quel citoyen de l'Amérique du Nord, y compris le comté de Bucks, en Pensylvanie. »

Voici maintenant une idylle. Elle est intitulée : *Son cœur et une chaumière.* « Depuis des heures elle était perdue en extase, mirant ses yeux dans ceux de son amant : « Comme tu es beau, » lui dit-elle, « et que tu sembles heureux ! Oh ! chéri, dis » que c'est moi qui suis la cause de ton bonheur ! » Le beau jeune homme prit sa fiancée dans ses bras et déposa sur ses lèvres un long baiser : « Oui, » dit-il, « c'est parce que tu m'aimes que je suis » heureux ; mais je dois l'air resplendissant de » santé que tu me vois au sirop du docteur Ben- » son. »

Un marchand de nouveautés, à Chicago, annonce ainsi sa liquidation annuelle :

« Vendre ou périr, payer ou mourir ! — Il faut que cette semaine je liquide toutes mes marchandises. »

Un coiffeur a pour enseigne : « PALAIS DE TONSURE. M. le professeur Rogers opère lui-même. »

M. Cleveland, président des États-Unis, désirant un jour voir la représentation d'un cirque, envoya chercher une loge. Le directeur du cirque s'empressa aussitôt de lancer dans les rues de la ville toute une armée d'hommes-sandwichs portant des affiches ainsi conçues : « Le président des États-Unis et sa jeune et belle épouse honoreront ce soir le cirque de leur présence. »

Le soir, on refusait du monde, mais M. et madame Cleveland, ayant appris que leurs noms avaient servi de réclame, ne parurent pas à la représentation.

A la fin du spectacle, une grande partie du public exigea le remboursement de la moitié du prix des places, attendu que le programme de la représentation n'avait pas été suivi en entier, et que les spectateurs n'avaient pas vu le président et sa femme, comme le promettaient les sandwichs.

Le directeur du cirque dut s'exécuter, ajoute le journal auquel j'emprunte l'anecdote.

Ne mettez jamais de côté un journal américain avant d'avoir lu les annonces. Il y a dix à parier contre un que vous serez récompensé de votre patience.

Je trouve l'annonce suivante à la colonne des mariages dans le *New-York Herald* :

« Un gentleman chrétien, joli garçon, bien fait, appartenant à une famille des plus honorables, bien élevé, instruit, désire donner sa jeunesse virile et vigoureuse (*sic*) à une jeune vierge ayant des rentes. »

Plus loin c'est un Américain, à la recherche d'un professeur de français, qui s'exprime ainsi :

« Un Américain désire prendre des leçons de français d'une dame française jeune, jolie, bien élevée, et d'un caractère très gai. »

Avis à mes compatriotes. L'offre est tentante.

Un journaliste en disponibilité s'adresse ainsi aux directeurs des journaux américains :

« Un journaliste sans enfants et ne buvant que de l'eau désire obtenir une place de reporter. Fait l'article de fond, la chronique légère, l'*interview*, la critique littéraire, dramatique et musicale, ainsi que les comptes rendus de meetings et de

tribunaux. Imagination fertile : peut faire du moindre incident une ou deux colonnes intéressantes. »

Qu'un apothicaire annonce un sirop pour calmer les nerfs, en déclarant qu'un mari ne saurait être heureux en ménage à moins d'en administrer à sa femme une cuillerée à bouche tous les matins, passe encore; mais ce ne sont pas seulement les boutiquiers qui ont recours à de pareils moyens pour attirer la clientèle, ce sont des médecins, des avocats. Certes, il ne faudrait pas confondre ces charlatans avec les nombreux médecins et avocats qui font honneur à leur profession, mais enfin ce sont des gens qui ont dû passer leurs examens, et qui peuvent légalement exercer leur profession.

Il y a des médecins ambulants en Amérique, des médecins qui vont de ville en ville guérir les habitants à prix réduits.

En voici un qui fait paraître son portrait dans les journaux de la localité où il « opère » avec la réclame suivante :

« M. le docteur R*** ne peut rester qu'une semaine en cette ville. Que l'on se dépêche de venir le consulter. Des milliers de malades languissent dans les villes voisines. Il a promis de venir à

leur secours et pour rien au monde il ne voudrait les désappointer. Ne vous impatientez pas trop, pauvres malades du voisinage, dans quelques jours le docteur R*** sera au milieu de vous. Il ne restera ici qu'une semaine, qu'on se le dise! » Et zim, boum, boum! et les oies vont lui montrer leur langue et se faire tâter le pouls.

Un avocat sans vergogne fera circuler dans les prisons un prospectus dans le goût suivant :

« M. X***, avocat, présente ses compliments à messieurs les filous, et espère qu'ils voudront bien l'honorer de leur confiance. Point d'honoraires à moins que la cause ne soit gagnée. M. X*** est éloquent, persuasif, tendre, pathétique, emporté, suivant l'exigence du cas. Il sait déconcerter les témoins et attendrir les jurés. Les plus grands criminels lui doivent la liberté, et même la vie. »

Dans le fumoir, à bord du *Germanic*, un Américain, qui se trouvait près de moi, me dit :

— Je crois comprendre, monsieur, que vous venez en Amérique pour y faire des conférences littéraires.

— En effet, monsieur, répondis-je.

— Qui est-ce qui bat la grosse caisse[1] pour vous? me dit-il sans plus de façons.

Mes yeux durent sortir de leurs orbites. J'étais cloué sur place. Je me fis expliquer cet américanisme et j'eus la satisfaction d'apprendre que la question de mon interlocuteur pouvait simplement se traduire ainsi : « Quel est votre impresario? »

Allons, pensai-je, je vais en voir de belles en Amérique, c'est évident : cela commence bien! Je rentrai dans ma cabine, et je me mis à songer au Yankee qui allait « battre la grosse caisse » pour moi.

La plus fameuse « grosse caisse » américaine est battue par le grand, le seul, l'unique Barnum.

La personnalité de ce roi des charlatans n'est pas intéressante, si ce n'est qu'elle ne saurait exister, encore moins subsister, en dehors de l'Amérique.

M. Barnum (Phinéas par-dessus le marché), poursuivi par le destin, est victime d'un incendie tous les cinq ans. Son incendie arrive comme mars, j'allais dire comme marée, en carême.

1. Who is booming your show?

A peine l'incendie est-il éteint que les murs de l'Amérique se tapissent d'annonces enluminées où Phinéas Barnum est représenté sortant des flammes, tout comme un nouveau phénix.

M. Barnum tient en piètre estime tout homme, quel qu'il soit, qui manque une occasion de gagner de l'argent. Il trouverait tout naturel d'offrir dix mille francs par semaine à M. le général Boulanger pour le montrer dans son musée, et il trouverait fort peu naturel que le général refusât de signer pareil engagement. On sait que l'entreprenant Phinéas écrivit un jour à M. Pasteur pour lui proposer un engagement. Il garantissait cinquante mille dollars à l'illustre savant pour inoculer en public deux fois par jour. C'était peu de chose, et les cinquante mille dollars eussent été gagnés facilement. Barnum eut à se contenter d'engager un monsieur à lunettes ressemblant tant bien que mal à l'illustre maître de la rue d'Ulm ; mais il réussit à engager les quatre petits Américains que M. Pasteur venait de sauver de la rage. Ils furent inoculés (à l'eau claire probablement), pendant des mois, à New-York et dans les principales villes des États-Unis. La société protectrice des animaux, qui ne comprend pas l'homme dans son cercle d'opération, laissa

faire, et les coffres de l'entreprenant Phinéas se gonflèrent de dollars.

Barnum ne comprend pas qu'une offre avantageuse se puisse refuser. Pour lui tout est à vendre où à louer, et le tout-puissant dollar est le maître du monde. Un jour il se mit en tête d'acheter et de monter la maison où était né Shakespeare. Les Anglais se fâchèrent tout rouge et il eut à abandonner son projet.

Le musée Grévin, à Paris, et le musée de madame Tussaud, à Londres, exhibent les célébrités en cire. Le rêve de Barnum est de les exhiber en chair et en os.

Si la République était proclamée partout en Europe, les souverains déposés pourraient aller faire fortune en Amérique, et la plus grande ambition du fameux impresario serait satisfaite.

Du reste, rien n'étonne l'Américain. Ce qui rend sa conversation piquante au possible, c'est le calme, c'est le naturel avec lequel il vous dit les choses les plus renversantes.

Mon impresario de New-York venait de m'engager pour une tournée de conférences littéraires au États-Unis et au Canada.

— J'aurai l'année prochaine, me dit-il, deux

Européens sur ma liste, M. Charles Dickens et vous. J'en voulais deux autres, mais je n'ai pas pu les avoir.

— Ce n'est pas flatteur, ce que vous me dites là, lui répondis-je. Et quels sont les deux Européens qui vous font faux bond?

— M. Gladstone et lord Randolph Churchill, me dit-il, avec le plus grand sang-froid.

Puis, supprimant les mots *monsieur* et *lord* selon l'habitude de ses compatriotes, il ajouta avec un soupir :

— Oui, Gladstone aurait fait un lingot d'or et Churchill aurait eu un succès *élégant*[1].

1. Les Américains emploient le mot « élégant » pour « magnifique. »

XXXV

Les chemins de fer. — Les trains vestibules. — Hôtels à roulettes. — Fenêtres et ventilateurs et leur usage. — Un bourreau sans pitié. — Le conducteur et ses fonctions. — Perplexité d'un voyageur. — Grossièreté des employés. — L'actrice et le conducteur. — Un voyageur curieux. — Un nègre à gros appointements. — Commerce à bord. — « Pommes, oranges, bananes ! » — Le compartiment des nègres. — Changement de toilette. — Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Les Américains ont supprimé les distances par le soin qu'ils ont apporté à perfectionner leurs chemins de fer.

Vous entrez dans le train après dîner, et le train file. Vous allez passer une ou deux heures au fumoir, vous vous couchez, vous dormez, vous vous éveillez, et vous êtes arrivé.

Au point de vue du bien-être, les chemins de fer américains sont aux chemins de fer français et

anglais ce que ces derniers sont aux diligences d'autrefois.

Rien ne saurait surpasser le confortable et le luxe des pulmanns, si ce n'est ce pulmann perfectionné qui s'appelle train vestibule. Six ou sept voitures, communiquant les unes avec les autres, vous permettent de circuler librement sur une longueur d'une centaine de mètres. Salle à manger, chambre à coucher, salon, fumoir, bibliothèque, salle de bain, cabinet de toilette, le tout meublé avec un luxe des plus recherchés. Que pouvez-vous désirer de plus ? C'est un hôtel roulant. C'est votre appartement complet qui se transporte de New-York à Chicago en vingt-quatre heures. Cuisinier, chauffeur, barbier (oui, barbier ! il y a un salon de coiffure au bout du train), valet de chambre, vous avez tout sous la main.

L'intervalle qui se trouve entre les voitures est fermé par des portes s'ouvrant du dedans au dehors, de sorte que vous passez d'une pièce à l'autre sans même avoir à vous exposer au vent ou au froid. Tout est prévu, tout est étudié, et à moins qu'un de ces jours les Américains n'inventent des appartements qui se démonteront et pourront se transporter facilement d'un point à un autre (on y arrivera, soyez-en sûr), je ne vois

pas qu'on puisse désirer, qu'on puisse même imaginer des voitures de chemin de fer plus agréables, plus élégantes et plus sûres. Le voyage n'est plus une corvée, c'est un plaisir.

Qu'il arrive un accident en chemin, qu'il survienne une tempête de neige qui arrête le train pendant plusieurs heures, vous n'êtes point bouclé dans un compartiment étroit, obligé de vous morfondre de froid et de faim jusqu'à ce que la voie ait été déblayée. Vous vous résignez facilement à votre sort : les voitures sont chauffées, et les provisions ne manquent pas à bord.

Inutile de vous munir de couvertures de voyage, les trains sont chauffés, du 1er octobre au 1er avril, à une température d'environ 26 degrés centigrades. Aussitôt entré dans la voiture, vous sentirez le besoin de vous débarrasser au plus vite de votre pardessus.

Le chauffeur est un bourreau sans pitié qui, malgré les observations que vous pourrez lui faire sur le sujet, ne vous fera pas grâce d'un degré. Il ne connaît qu'une chose : fourrer du charbon dans le poêle.

Il y a des fenêtres et des ventilateurs, mais si vous ouvrez votre fenêtre, vous verrez vos compagnons de voyage relever le collet de leurs

paletots et vos compagnes demander leurs châles et leurs fourrures, et vous entendrez des grognements énergiques qui vous feront comprendre que vous vous êtes transformé en calamité publique. Les Américains sont un peuple frileux qui se cuit au bain-marie.

Quant aux ventilateurs, ils sont placés sous la surveillance du conducteur, et si ce monsieur n'a pas trop chaud, vous pourrez étouffer, vous trouver mal, sans que cela le préoccupe le moins du monde. Le bien-être des voyageurs n'entre pas dans ses attributions, et les ventilateurs[1] restent fermés.

Ici, comme dans les hôtels, comme dans toutes les conditions de la vie américaine, vous êtes à la merci des serviteurs. Il n'y a point de remède, point d'appel.

Les conducteurs de chemin de fer sont, en général, malhonnêtes et même grossiers. Ne leur faites point de questions, surtout ces questions que le voyageur fait d'habitude : « Serons-nous bientôt arrivés ? — Le train est-il en retard ? — Quel est le nom de la prochaine station ? » Vous

1. Même le matin, alors qu'une trentaine de personnes ont passé la nuit dans le wagon-lit, il est fort difficile de faire ouvrir les ventilateurs pour changer l'air.

êtes supposé tout savoir en Amérique, et personne ne vous aidera, à moins que vous ne vous adressiez à des gens du monde.

Si vous demandez à un passant le plus court chemin qui mène à la station, il fait semblant de ne pas vous comprendre. Le mot *station* est anglais, mais ici il faut parler américain et dire *dépôt*.

Quand un employé a réussi à vous insulter de la plus belle façon, il est fier, il se rengorge, il regarde ses confrères et semble leur dire : « Hein! as-tu vu comme je lui ai parlé à celui-là? » Il croirait déroger en étant poli. Pour lui la politesse est une forme de servilité, et il s'imagine qu'en étant grossier avec les gens bien élevés, il se place à leur niveau, et met en pratique le plus grand principe de la démocratie : l'égalité. Autant un Américain de la bonne société est aimable, obligeant, prévenant, autant un Américain de la basse classe est malhonnête, bourru, grossier.

Vous allez dans un bureau de chemin de fer chercher un billet. Peut-être pouvez-vous vous rendre au lieu de votre destination par différentes lignes. L'employé vous dira, sans vous regarder :

— Quelle ligne? B. et O.[1] ou S. F. et W. R. R.; ou bien C. I. L. et C.?

— Je veux un billet pour Chicago.

— Je vous demande si vous voulez y aller par le...

Et ici il vous répète quelques portions de l'alphabet, en vous jetant un regard de pitié. N'allez pas croire qu'il va vous traduire en anglais ses A. B. C. D..., c'est à vous de le comprendre.

Ne vous fâchez pas, cependant, prenez la chose en riant. C'est le conseil que m'ont donné les Américains. C'est le conseil que je vous donne, si jamais vous allez en Amérique.

Je faisais un jour la sieste dans mon fauteuil. Le conducteur du train arrive et m'administre un renfoncement formidable dans les côtes, et me crie de l'air le plus sauvage :

— Votre billet!

Je m'empressai de le satisfaire, et je lui fis des excuses :

— J'aime à croire, lui dis-je, que je ne vous ai point fait attendre.

Il me quitta tout penaud. Il était démonté, désarticulé.

1. Nous imitons les Américains, quand nous disons P.-L.-M. pour Paris, Lyon, Méditerranée.

D'ailleurs, en Amérique, il faut être poli avec tout le monde, autrement à chaque instant vous pourriez vous exposer à manquer de respect à un futur président des États-Unis.

Une autre fois, je me trouvais dans un des trains qui desservent la banlieue de New-York. Ces trains n'ont point de voitures-parloirs avec fumoir. Ni première, ni seconde, ni troisième classe : toutes les voitures sont pareilles. Je m'adressai au conducteur, et lui demandai où se trouvait le compartiment des fumeurs. Il murmura entre ses dents quelques paroles inintelligibles. De ma voix la plus tendre et la plus humble, je lui dis :

— Excusez-moi, je n'ai pas entendu.

Il me cria à tue-tête dans les oreilles :

— Der-riè-re-la-lo-co-mo-tive, avez-vous entendu cette fois-ci ?

Mon premier mouvement fut de lui allonger un soufflet. Je me rappelai immédiatement le conseil qu'on m'avait donné, et je lui dis en souriant :

— J'ai parfaitement entendu. Je vous fais mille excuses. Vous êtes d'une obligeance vraiment délicieuse.

Une actrice américaine très connue dînait un soir dans le compartiment salle à manger d'un train de New-York. Pour tuer le temps elle man-

geait lentement et faisait durer le plaisir autant que faire se pouvait. Le conducteur, à qui pareille audace déplut, se mit à faire sur l'actrice les remarques les plus grossières, et cela assez haut pour qu'elle pût entendre.

L'actrice tira de son portefeuille une carte de visite sur laquelle elle griffonna quelques mots :

— Conducteur, fit-elle, voici une carte; si vous la présentez demain soir à l'Opéra, on vous donnera un fauteuil. Je regrette vivement de ne pouvoir vous offrir une loge... cela fait tant de bien de rencontrer un conducteur poli !

J'ai pourtant quelquefois rencontré des conducteurs polis — dans la proportion de un à dix.

Les noms des stations sont cachés. N'espérez pas que le conducteur éclaircira le mystère.

Le train venait de s'arrêter à quelques lieues de Richmond.

— Quel est cette station ? fit un voyageur en s'adressant au conducteur.

Celui-ci haussa les épaules et lui tourna le dos.

Je me trouvais tout près de ce conducteur :

— Y a-t-il des gens qui sont curieux tout de même ! lui dis-je.

Si vous aviez le caractère mal fait, la grossièreté

des employés du chemin de fer et des bonnes d'hôtel parviendrait à gâter le plaisir du voyage; mais les Américains sont bons enfants, et n'y font point attention. J'en connais même que cette grossièreté amuse beaucoup, et qui partent en voyage avec ample provision d'humour pour la circonstance.

Le nègre qui fait votre lit est beaucoup plus poli; mais sa politesse n'est point désintéressée. Quelques minutes avant l'arrivée du train à votre destination, il vous donne un coup de brosse pour lequel il reçoit invariablement la somme de vingt-cinq *cents* (un franc vingt-cinq) pour sa peine. Ces nègres, indépendamment du salaire qu'ils reçoivent de la compagnie, se font de trente à quarante francs par jour en pourboires, soit de douze à quatorze mille francs par an.

Que de blancs se feraient nègres à ce prix-là!

Il est un autre ennui en voyage, ennui que vous ne sauriez endurer avec philosophie.

Il se trouve, dans le train, un commerçant infatigable qui tient boutique dans le dernier wagon.

A peine le train est-il en marche qu'il ouvre sa boutique. Il commence par y prendre un paquet

de journaux, puis il fait sa première tournée, en ayant soin d'ouvrir et de fermer les portes avec fracas. Cela fait, il retourne à sa boutique, y replace les journaux qu'il n'a pas vendus, prend un panier, y met des pommes, des oranges et des bananes, et le voilà reparti. Les portes se rouvrent et se referment avec le même bruit. Il crie à tue-tête : « Oranges, pommes, bananes ! » Vous lui faites signe de la tête que vous ne désirez rien, et il passe. Puis il rentre à sa boutique. Vous croyez que peut-être vous allez pouvoir faire un somme. Vous comptez sans votre hôte. Il reparaît bientôt avec des jujubes, puis avec des calottes de voyage. Viennent ensuite les photographies. Il vous force à examiner ses albums dont il vous vante la qualité avec un zèle digne d'un meilleur sort. Vous l'envoyez promener, mais, hélas, pas pour longtemps. Il reparaît bientôt avec les revues mensuelles, puis enfin avec des livres. Que vous soyez endormi ou non, il en place un ou deux sur vos genoux, et vous réveille pour vous demander si vraiment vous allez voyager pendant cinq ou six heures sans rien lui acheter. La colère vous monte à la tête, et vous avez envie de lui jeter sa marchandise à la figure, ou plutôt par la fenêtre, et de l'envoyer suivre ses calottes de voyage et ses livres. Vous

prenez patience, et vous vous dites : « Bah! quand il aura épuisé son stock, j'aurai la paix. » Illusion. Cinq minutes plus tard, il recommence ses tournées avec les pommes, les oranges et les bananes. C'en est trop, et vous lui dites — en vous-mêmes : « Non, non, non, va-t'en à tous les diables, animal, avec tes pommes, et tes oranges, et tes bananes, et tes jujubes, et tes calottes de voyage, et tes journaux, et tes bouquins, et toute ta damnée boutique ! »

Les Américains ont des patiences d'anges. Je les ai vus, pendant cinq et six heures de temps, refuser par un signe de tête des plus polis les différents articles de ces bazars ambulants. Ils semblaient dire : « Cet être-là est bien assommant, mais enfin il faut que tout le monde vive. »

Voici comment j'ai pu voir un jour cet industriel à l'œuvre.

En revenant de Saint-Augustin à Jacksonville, j'oubliai de retenir ma place dans le wagon-parloir et fus obligé de me caser dans une des voitures ordinaires. Le mal n'était pas grand, le trajet est d'environ cinquante minutes.

Indépendamment du wagon-parloir, le train se composait de trois voitures, dont deux étaient

presque pleines. Je m'installai dans la troisième qui était vide.

Arrive le conducteur.

— Sortez d'ici, me dit-il, vous ne pouvez pas voyager dans ce wagon-ci.

— Pourquoi donc? demandai-je.

— Parce que c'est le wagon des nègres.

— Eh bien, est-ce que je ne les vaux pas?

— Je vous dis que vous ne pouvez pas rester ici.

— Je regrette pour une fois de ne pas être nègre, dis-je, c'est le plus propre de vos wagons.

J'allai prendre place dans la dernière voiture, juste en face de la boutique aux pommes, aux bananes, aux jujubes et aux calottes de soie noire.

Là je pus contempler l'activité du négociant dont j'ai tout à l'heure entretenu le lecteur.

Pendant cinquante minutes ce fut une allée et venue continuelle.

Quand sa dernière tournée fut faite, il remit en place les marchandises qu'il n'avait pas vendues, enleva son uniforme, endossa un paletot, mit un chapeau noir et attacha sa cravate avec une épingle en diamants. Maître Jacques ne se transforma pas plus vite de cuisinier en cocher. Je ne perdis pas un seul de ses mouvements. Cela fait,

il se tourna vers moi, et voyant que je le regardais, il me lança un regard protecteur en me toisant des pieds à la tête. Je crus qu'il allait me dire :

— Qu'est-ce qu'il vous faut à vous ?

— Eh bien, hasardai-je, les affaires prospèrent, hein ?

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! me dit-il, et, sans ajouter autre chose que deux ou trois mots qui me firent l'effet d'un juron rentré, il alla rejoindre les autres employés.

XXXVI

Les domestiques de Jonathan. — Duchesses en disponibilité. — L'égalité mal comprise. — Lâcheté des hommes. — Les dame du plumeau. — Le cuisinier de M. Vanderbilt. — Les nègres. — Mariage de Pompée. — Où est mon habit? — Ces dames jouent du piano. — Les charges du *Charivari* enfoncées par la réalité. — Une dame désire position comme laveuse de vaisselle. — Pourquoi il est indispensable de ne pas se brouiller avec vos bonnes quand elles vous quittent.

Les domestiques de Jonathan m'ont tout bonnement l'air de gentilshommes décavés et de duchesses en disponibilité.

Quand vous vous adressez à un valet, avant de vous répondre, il vous toise des pieds à la tête et semble vous dire :

— Qui êtes-vous? faites bien attention à la façon dont vous me parlez. Nous sommes un peuple libre, monsieur : tous égaux ici, et je vaux autant que vous.

Et vous avez envie de lui répondre :

— Je vous félicite, mon ami, d'habiter un pays libre; mais puisque nous sommes tous égaux ici, et que je vous parle poliment, pourquoi diable n'en faites-vous pas autant?

Cet individu manque de logique.

Chez la servante l'air est différent, c'est un air de mépris et de profond dégoût. Elle semble soupirer :

— Faut-il, mon Dieu, que les hommes soient lâches pour permettre aux femmes de travailler! Sont-ils assez lâches !

En vous servant elle fronce les sourcils, et en se retirant elle vous lance à la dérobée un regard qui respire la vengeance. C'est surtout dans les hôtels de province, où le service de table est fait par des femmes, que vous observerez le phénomène décrit plus haut.

Impossible de se faire une idée exacte des travaux pénibles qu'entreprend la bonne américaine à moins de l'avoir vue, plumeau à la main, faire un salon ou une salle à manger.

Le charbon que l'on brûle en Amérique est l'anthracite. Ce charbon est excellent; il chauffe bien et dure longtemps [1], mais en un jour il couvre les

1. Mon domestique faisait le feu de ma chambre à coucher à

meubles et les tapisseries d'un pouce de poussière blanche et épaisse.

En voyant la femme de chambre secouer les rideaux le matin et faire voler dans la pièce des nuages de poussière à obscurcir le jour, j'avais toutes les peines du monde à me retenir et à ne pas lui crier :

— Ma brave fille, vous vous donnez trop de mal pour rien, laissez la poussière tranquille, elle est bien où elle est !

Grâce au plumeau, mon salon était *fait* en un clin d'œil; mais avant d'y pénétrer, j'étais obligé d'attendre que la poussière se fût remise en place.

Il est toujours bon de consulter les journaux comiques d'un pays pour y étudier les us et coutumes. La vérité qu'on dit en riant est presque toujours la plus vraie.

J'ouvre *Puck*, et j'y recueille la boutade suivante.

Sarah fait le salon. Entre madame qui pense être asphyxiée par la poussière qui vole dans toutes les directions.

neuf heures du soir; le lendemain matin à huit heures, je le trouvais en très bon état.

— Sarah, qu'est-ce que vous faites ?

— Je *poussette*, madame.

— Je le vois bien. Veuillez épousseter au plus vite.

Les domestiques se payent de mille à quinze cents francs par an — j'entends, bien entendu, dans les bonnes maisons bourgeoises, et non pas dans la société plutocratique. M. Vanderbilt paye son cuisinier cinquante mille francs. J'écris cela en toutes lettres de peur que le lecteur ne s'écrie :

— Bien sûr, il y a ici une faute d'impression, le compositeur a mis un zéro de trop !

Malgré ces gages fabuleux, les bons Américains ont tellement de peine à se faire servir qu'ils désertent leurs maisons, dont ils sont pour ainsi dire chassés, et vont chercher refuge dans les hôtels et les maisons meublées ; ou bien ils se résignent à se faire servir par les nègres qui sont les seuls domestiques un peu polis et ayant de temps à autre un sourire sur le visage. D'ailleurs, ces nègres font de bons domestiques. Ils ont un talent particulier pour trouver ce qui n'est pas perdu ; de plus, ils savent rompre la monotonie de l'existence en s'affublant des vêtements de leurs maîtres pendant leur absence.

Un Américain de ma connaissance allait dîner en ville. Il monte s'habiller, ouvre sa garde-robe pour y prendre son habit. Point d'habit. Il se doute de ce qui est arrivé. Il monte dans la chambre de son nègre. Là il trouve habit et gilet. Il sonne le coupable :

— Pompée, dit-il, j'ai trouvé mon habit et mon gilet noirs dans ta chambre, comment cela se fait-il?

— J'ai oublié de les remettre en place, *massa*.

— Tu les as mis, gredin.

— Oui, *massa*.

— Et pourquoi, je te prie?

— *Massa*, je me suis marié hier, dit le bon et honnête Pompée en riant d'une oreille à l'autre.

Toutes les charges du *Charivari*, de *Punch*, et autres journaux comiques français et anglais, sont enfoncées par la réalité en Amérique.

Voici, non pas des caricatures, mais des faits.

Une bonne refusera d'entrer à votre service si, dans son parloir, il n'y a point de piano ou d'harmonium.

Une autre insistera pour que vous lui donniez un lit pliant[1] qu'elle puisse relever dans la journée.

1. Beaucoup d'Américains se servent de ces lits qui, relevés

Elle vous fera comprendre que lorsqu'elle reçoit la visite de « messieurs », il serait malséant de les recevoir dans une pièce où se trouve étalé le lit sur lequel, la nuit, elle repose ses charmes.

Je connais une dame qui, perdant un jour patience, dit à sa femme de chambre :

— J'entends que mes bonnes fassent ceci et cela.

— Vos quoi ? s'écria la servante indignée. Tenez, je vais vous dire ce que je pense de vous. Vous n'êtes point femme du monde (*you ain't no lady*).

Inutile de dire que les bonnes américaines rivalisent de luxe avec leurs maîtresses, c'est là de l'histoire ancienne. Les diamants sont faux, cela va sans dire ; mais il y a tant d'Américaines qui, sans êtres servantes, se couvrent de toc, qu'il est difficile de distinguer, par les diamants, la femme d'un millionnaire d'avec un tortillon.

Voici deux annonces que j'extrais d'un journal d'Indianapolis.

« Une dame désire se placer comme laveuse de

contre le mur dans la journée, forment armoire à glace. L'idée est excellente, et pratique pour les gens qui sont logés à l'étroit.

vaisselle dans une bonne maison. S'adresser au bureau de *la Sentinelle.* »

« Une dame (blanche) fait la lessive chez elle et à domicile. » (Suit l'adresse.)

La démocratie n'ira pas plus loin. C'est son dernier mot.

— Je ne me brouille jamais avec mes bonnes quand elles me quittent, me disait un jour une spirituelle Américaine de Boston qui a le tort, à mes yeux, de ne pas assez admirer les institutions démocratiques de l'Amérique.

Je flairai quelque satire à l'adresse de la plus grande République du monde.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que la plupart de ces bonnes me quittent pour aller épouser quelque *ranchman* dans l'Ouest, et qu'un jour, lorsque leurs maris seront sénateurs, elles pourront tenir salon et m'être utiles à Washington.

XXXVII

La cuisine de Jonathan. — Le danger des couteaux d'acier. — Les Américains ne boivent que de l'eau. — Je découvre un serpent au fond de mon verre. — Le nègre me rassure. — La niche et la pâtée en Amérique. — Le menu. — De la soupe pour tout potage. — Les petits plats ovales. — La dinde et la sauce aux airelles. — Un plat peu appétissant. — Je me console en pensant que les bonnes vivent dans du coton. — A manger, pour l'amour de Dieu! — Humbles excuses à mon maître d'hôtel.

La masse du peuple américain se nourrit de viande dure mal cuite et d'eau glacée malpropre.

Le bétail naît sans doute en Amérique à un âge aussi tendre qu'en Europe, mais il est probable que la Société protectrice des animaux ne permet pas qu'on tue les bêtes tant qu'elles jouissent de l'existence, et l'on ne sert sur les tables que les patriarches.

Ce qui rend le problème du manger presque insoluble, c'est qu'il faut attaquer la viande avec des couteaux en ruolz qui déchirent mais ne coupent pas. La moitié des Américains des classes inférieures se servent encore de leurs couteaux en mangeant, et pour prévenir les accidents, il a fallu abandonner l'idée de fabriquer des couteaux en acier avec lesquels ils se seraient massacré la figure. Si les couteaux d'acier, tranchants comme ils le sont chez nous, étaient en usage en Amérique, vous verriez, dans les rues, une foule de gens balafrés comme des étudiants de Heidelberg..

Les Américains ne boivent que de l'eau à leurs repas, et l'on se demande comment vraiment il se fait, qu'à l'exception de quelques bonnes maisons, le filtre est une institution à peu près inconnue en Amérique. Quand vous avez laissé reposer l'eau quelques instants sur la table, il se forme au fond du verre un dépôt de boue et de sable de plusieurs millimètres d'épaisseur.

Dans le Midi c'est pis encore.

A Jacksonville, j'étais servi par un nègre d'une extrême amabilité.

Un jour il m'apporte de l'eau, y met de la glace et se retire discrètement derrière moi.

Je prends le verre, et j'en inspecte minutieusement le contenu.

— Épaminondas, lui dis-je.

— *Massa*, je ne m'appelle pas Épaminondas, je m'appelle Charles.

— Charles, regardez cette eau, il y a un serpent dedans.

Charles prend le verre, l'examine, puis, se penchant en arrière, me dit de l'air le plus aimable :

— Il est mort, *massa*.

— C'est une consolation; mais peut-être a-t-il laissé des œufs qui vont éclore par millions dans mes entrailles.

Charles était facétieux, et n'allait point se laisser démonter pour si peu. Il reprend le verre, l'examine de nouveau et le replace sur la table.

— Tranquillisez-vous, *massa*, me dit-il... c'est un mâle.

J'étais sauvé. Je n'hésitai plus à m'administrer la potion.

Si l'on dîne admirablement chez Delmonico et dans les principaux hôtels de New-York, de Boston, de Washington, de Philadelphie et de Chicago, c'est tout au plus si l'on mange dans le reste de l'Amérique. Ce n'est pas dîner, c'est la pâtée.

Mais prenons place à la table d'hôte du meilleur hôtel de telle ou telle ville qui vous fera plaisir dans l'Ohio, la Pensylvanie ou tout autre État de l'Amérique.

Point de menu imprimé. Une jeune femme à la coiffure aussi ébouriffée qu'ébouriffante, diamants aux oreilles, arrive, vous jette un regard de mépris, puis, vous tournant le dos, murmure d'une haleine, entre ses dents, et avec une rapidité vertigineuse :

— Croutaupoturbotbœufdindonsauceaureilles-potatomatépinardstarteauxpommescrèmevanille.

Ne cherchez pas à l'arrêter, elle est montée et, quand le ressort a été touché, il faut qu'il aille jusqu'au bout. N'espérez pas non plus qu'elle répétera le menu. Si vous n'avez pas entendu, tant pis pour vous. Malheureusement les conséquences sont graves : ce n'est pas un plat que vous manquez, c'est le repas. Vous êtes obligé de commander tout votre repas à la fois, et c'est tout votre repas, depuis le potage jusqu'au fromage, qu'on vous apporte à la fois.

Il me prit un jour l'idée de commander du potage pour commencer. La demoiselle refusa nettement de m'apporter autre chose.

— C'est tout ce que vous avez commandé, me

dit-elle, vous ne vous imaginez pas que je vais faire vingt voyages pour vous ?

J'allai trouver le maître de l'établissement. Je fis les excuses les plus humbles. Je plaidai que j'étais étranger, que je n'étais en Amérique que depuis une quinzaine de jours, et que je n'étais pas encore au fait des habitudes du pays. Je promis solennellement de ne plus recommencer. Le patron alla trouver la demoiselle qui commandait ce bataillon de harpies dans la salle à manger, et intercéda pour moi auprès d'elle. J'eus le bonheur de recevoir mon pardon, et je pus assouvir ma faim.

Depuis ce jour-là, chaque fois que le garçon-femelle vint me réciter son boniment, je lui criai :

— Arrêtez, apportez-moi tout.

Je mangeais ce qui me déplaisait le moins, et je laissais le reste. Je vous garantis que ces tables d'hôtes n'ont pas fait de gros bénéfices sur moi.

Voici comment le dîner est servi.

La « duchesse » commence par jeter une cuiller, deux fourchettes et deux couteaux sur la table en face de vous. C'est à vous de les rassembler, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de le faire sans murmurer. Quand le potage est enlevé, ladite « duchesse » vous apporte une assiette, autour de laquelle elle place une douzaine de petits plats

ovales avec une symétrie qu'on ne saurait laisser d'admirer. Le premier petit plat contient un peu de poisson et une cuillerée à café d'une sauce quelconque. Inutile de s'enquérir du nom de cette sauce. Toutes les sauces à poisson sont les mêmes, elles ne font que changer de nom. Le second contient une petite boule de bœuf cru; le troisième une tranche de dinde rôtie ; le quatrième deux pommes de terre écrasées; le cinquième une tomate bouillie ; le sixième de la sauce aux airelles; le septième de la vinaigrette de poulet; le huitième un peu de riz au lait; enfin le dernier contient (*horribile dictu*) une tranche de tarte aux pommes avec un gros morceau de fromage. Ces deux derniers articles se mangent ensemble et sont par conséquent servis sur le même plat.

Vous commencez à gauche. C'est le poisson qui fait la sauce... en Amérique, c'est le cuisinier. Le poisson se laisse manger sans faire de difficultés. Vous appuyez sur la droite et vous attaquez la boule de bœuf. Ce bœuf est imprenable : c'est un porc-épic. Vous passez. Enfin la dinde n'est pas récalcitrante, et vous vous jetez dessus, assaisonnant chaque bouchée d'une pincée de pommes de terre et d'une cuillerée de bouillie de tomate et de sauce aux airelles. Grâce aux différents climats de

l'Amérique qui, pendant l'hiver, offrent des températures qui varient (du nord au midi) de trente degrés au-dessus de zéro à trente degrés au-desous, vous pourrez manger de la dinde et des airelles pendant tout votre séjour aux États-Unis. En ai-je mangé, mon Dieu, de ces dindes sauce aux airelles! pour le reste de mes jours, j'espère. Plus de dinde sauce aux airelles pour moi, alors que je vivrais encore cent ans!

Naturellement tous ces plats, aussitôt placés autour de votre assiette, se mettent à refroidir, et vous n'avez d'autre ressource que de mettre les morceaux doubles, piquant les petits plats à droite et à gauche avec toute la dextérité dont vous êtes doué.

Enfin vous arrivez à l'extrême droite. Vous enlevez délicatement le fromage pour le poser au bord de l'assiette et vous vous préparez à manger votre dessert. Malheureusement votre tarte aux pommes est imprégnée d'une forte odeur de fromage et vous passez. Une glace à la vanille termine votre repas.

Cela fait, vous vous demandez pourquoi, dans un pays libre, vous ne pouvez pas commander vos plats les uns après les autres, pourquoi vous êtes obligé de vous étrangler et d'attraper des indi-

gestions, et enfin comment il se fait que le maître d'hôtel, en sa qualité de commerçant, ne cherche point, d'abord et surtout, à plaire à ses clients. La réponse n'est pas difficile à trouver. Ce n'est pas le bien-être des voyageurs, mais bien celui des « duchesses » qu'il s'efforce d'étudier. Les voyageurs sont obligés de descendre chez lui et il peut impunément les empoisonner. Les domestiques ne consentent à rester chez lui qu'à la condition de recevoir de gros gages et de ne travailler que six heures par jour. Il faut donc se soumettre aux domestiques ou fermer boutique. C'est le règne de la domesticité insolente. Les Américains, tout libres qu'ils sont politiquement, sont à la merci de tous les gens qui les servent, dans la vie publique comme dans la vie privée. Ce genre de tyrannie est insupportable. Secouer le joug des classes supérieures, c'est parfait ; mais je ne sache pas que le joug des classes inférieures soit préférable. John Bull commande à tous ceux qu'il paye ; Jonathan leur obéit.

Ainsi, par exemple, dans tous les hôtels d'Amé-

1. Il est inutile de répéter ici que je ne parle pas de New-York, de Boston, de Washington, de Chicago, de Philadelphie, et de quelques autres grandes villes de l'Amérique. Je ne parle pas non plus des hôtels à la mode dans les villes d'eaux, et autres endroits fashionables.

rique, le dîner est servi d'une heure à trois heures, le thé-souper de six à huit heures. Vous arrivez à trois heures et demie, exténué de fatigue et mourant de faim. Vous espérez pouvoir faire un bon repas sur-le-champ. Illusion. Il vous faut attendre que la porte de la salle à manger veuille bien s'ouvrir, et vous morfondre pendant deux heures et demie. Que de fois j'ai prié, imploré! « Ne pouvez vous pas vraiment me faire cuire une côtelette, un bifteck, ou une omelette? Si cela est impossible, pour l'amour de Dieu, donnez-moi une tranche de viande froide. » Prières, suppliques, tout était inutile. Quelquefois le propriétaire me faisait des excuses et m'exprimait ses regrets; plus souvent encore il m'envoyait promener sans même me répondre. J'essayai une ou deux fois de menacer, de tempêter, sans réussir davantage. Une fois j'essayai la politesse. « Excusez-moi de venir vous importuner. J'aime à croire qu'en descendant chez vous, je ne vous gêne pas trop. Je n'ai pas l'honneur d'être citoyen de la plus grande République au monde, je ne suis qu'un pauvre Européen qui ne connaît pas vos habitudes. A l'avenir je saurai prendre mes précautions. En attendant, et cela pour une fois seulement, je vous serai bien reconnaissant de me donner quelque chose à manger.

Je serais vraiment désolé d'occasionner le moindre dérangement à vos domestiques, mais pour une fois seulement, pour une toute petite fois. » J'en fus pour mes frais. C'est à prendre ou à laisser.

On a parfaitement raison d'étudier le bien-être des domestiques en Amérique ; mais le bien-être d'une classe ne devrait pas exister aux dépens du bien-être d'une autre, et les gens qui voyagent sont aussi intéressants que les gens qui servent à table. La tyrannie qui vient d'en haut est un mal ; la tyrannie qui vient d'en bas est une peste.

XXXVIII

Les Américains en villégiature. — L'hôtel est le but du voyage. — Les caravansérails. — Jacksonville et Saint-Augustin. — L'hôtel Ponce de Léon. — Les fauteuils à bascule. — La Floride. — « Good time ! » — L'Américain ne s'ennuie jamais. — Tout est salé à l'hôtel, surtout l'addition. — Les nègres du Midi. — Mémoires prodigieuses. — Encore les « duchesses. » — Les négresses. — J'insulte une femme.

L'hôtel est, en Amérique, une des plus puissantes *attractions*..... pour les Américains et, surtout, les Américaines.

Quand nous voyageons, nous autres Européens, nous descendons à l'hôtel, parce que nous ne saurions avoir partout un pied-à-terre ou un ami prêt à nous recevoir; autrement dit, nous allons à l'hôtel parce que nous ne pouvons pas faire autrement. Quand nous quittons notre bon lit, notre bonne table, pour aller *tartariner* un brin,

nous nous disons : « Ce qui est ennuyeux, c'est qu'il faudra vivre à l'hôtel pendant un mois ou deux ; ma foi, tant pis, j'endurerai l'hôtel, je tiens à aller en Suisse, ou en Écosse, ou en Italie. » Le but du voyage, c'est de voir des pays nouveaux, de faire de belles excursions, de gravir des montagnes, etc., et l'hôtel est le seul moyen d'arriver à ce but.

En Amérique c'est différent : le but du voyage, c'est l'hôtel.

On fait trois, quatre et cinq cents lieues pour aller passer quinze jours à l'hôtel. La conversation des Américains qui ont voyagé ne roule pas principalement sur les points de vue qu'ils ont découverts, sur les excursions et les promenades qu'ils ont faites, mais sur le mérite respectif des hôtels où ils sont descendus. Les hôtels sont pour eux ce que sont pour nous les cathédrales, les monuments, les ruines, les vieux châteaux, les lacs, les montagnes, et tout ce que la nature offre de plus beau aux yeux de l'homme.

Je suis allé voir les Américains en villégiature au mois de février. Pendant les mois de janvier, de février et de mars, toute la société de New-York, de Boston et des grandes villes du Nord se rend dans la Floride pour s'y chauffer à un soleil

généreux et y contempler les orangers. Jacksonville et Saint-Augustin sont pour l'hiver ce que sont pour l'été Saratoga, Newport et Long Branch, le rendez-vous de tout ce qui a la moindre prétention à une place dans le monde fashionable.

Mais que vont-ils faire à Jacksonville et à Saint-Augustin, tous ces Américains en quête de plaisir et de repos? Vous croyez peut-être que, le matin, ils partent en masse faire de longues excursions dans le voisinage ou sur la rivière, qu'ils organisent des pique-niques, des cavalcades et mille autres parties de plaisir.

Rien de tout cela. Ils se lèvent, mangent et vont sur les terrasses de l'hôtel se balancer pendant trois ou quatre heures sur des fauteuils à bascule; puis ils mangent et vont reprendre leurs sièges sur la terrasse; puis ils dînent et vont dans les salons écouter la musique d'un orchestre en se balançant jusqu'à l'heure du coucher. Et pourtant, qu'il y a de choses à voir dans cette délicieuse petite ville de Jacksonville, qu'elle est jolie et pimpante cette forêt d'orangers émaillée de chalets !

Les femmes descendent vers huit heures du matin pour déjeuner, vêtues de robes de soie et couvertes de diamants. Et quel déjeuner! D'abord

une orange et des bananes pour rafraîchir et huiler l'appareil digestif; puis du poisson, du lard et des œufs, un bifteck ou des côtelettes aux pommes, des galettes d'avoine, des confitures et des marmelades.

En France, on regarde la carte, on l'étudie, on discute les plats, on les assortit discrètement et artistiquement dans l'esprit avant de leur faire faire plus ample connaissance dans l'estomac. On est gourmet. En Amérique, on se demande combien de ces plats on pourra se fourrer sur la conscience. C'est tant par jour. Les gens qui mangent modérément payent pour les gloutons. Nos tables d'hôte à prix fixe auraient vite à fermer boutique, si leur clientèle était américaine.

— Que vous mangez peu, vous autres Français! me disait un jour un Américain en me voyant commander du café au lait et du pain et du beurre pour mon déjeuner.

— Mais, lui dis-je, vous vous trompez : à huit heures du matin je n'éprouve pas le besoin de dîner.

Plus l'hôtel est immense, plus il a de valeur aux yeux des Américains. Un petit hôtel tranquille, bien tenu, où la cuisine étant faite pour une vingtaine de personnes, et non pour mille, le bœuf

n'a pas le même goût que le mouton, un hôtel où l'on vous connaît, où l'on vous appelle par votre nom, et où vous êtes autre chose que n° 578 comme au bagne, ce genre d'hôtel n'attire pas l'Américain. Il lui faut du grand, de l'énorme, de l'immense. Il juge de tout par la grosseur.

Jacksonville et Saint-Augustin possèdent une vingtaine d'hôtels capables chacun d'accommoder de six cents à mille personnes. Ces hôtels sont bondés du 1er janvier au 31 mars. Toute la société américaine y est représentée, millionnaires, banquiers, hommes de lettres, ministres de tous les cultes, etc.[1].

J'ai presque toujours accepté avec réserve les superlatifs américains, suivis du traditionnel *in the world;* mais je crois que l'on peut affirmer que l'hôtel Ponce de Léon, à Saint-Augustin, est non seulement le plus grand et le plus bel hôtel de l'Amérique, mais du monde entier. Situé dans la plus jolie partie de cette petite ville pittoresque, ce palais mauresque avec ses murs d'onyx, ses

1. Comme en Angleterre, vous verrez les ministres protestants, dans tous les bons coins, se reposer de leurs pénibles labeurs. Y a-t-il des pasteurs dans tel ou tel lieu ? N'hésitez pas, allez-y. Ils savent dénicher tous les bons endroits.

vastes salles artistiquement meublées, ses bosquets d'orangers, ses avenues, ses terrasses, ses tourelles, est une véritable révélation, un rêve des *Mille et une Nuits*.

C'est là que les Américains vont chercher ce qui s'appelle au delà de l'océan Atlantique *a good time* (du bon temps). Le prix de l'hôtel est de 50 à 125 francs par jour, sans compter le vin bien entendu. L'Américain, qui y emmène sa femme et ses filles, y dépense donc trois, quatre, cinq cents francs par jour. Pour cette somme, il nourrit sa famille, écoute la musique d'un orchestre des plus médiocres, et se balance sur un fauteuil à bascule. En rentrant à New-York, il déclare à ses amis qu'il a eu *a good time*. L'Américain n'avoue jamais qu'il s'est ennuyé, en Amérique surtout. Les plus petits incidents du voyage sont des événements et des aventures, et jamais il n'a manqué d'avoir son *good time*. C'est l'enfant le plus facile à amuser. Tout ce qui est américain l'émerveille, ou tout au moins l'intéresse, et si vous lui faites remarquer, par exemple, que, pour aller dans la Floride, il faut traverser en chemin de fer une forêt de sapins sauvages qui a plus de neuf cents kilomètres de long — ce qui rend le voyage bien insipide — il vous jette un regard de pitié qui semble vous

dire : « Immense, monsieur, immense, comme tout ce qui est américain. »

La température de la Floride varie, pendant l'hiver, de 20 à 28 degrés; mais le climat est humide et malsain, le pays est un vaste marais, si plat que debout sur une chaise, avec de bonnes jumelles, on pourrait en explorer les quatre extrémités. Si un Américain entreprenant bâtit jamais une petite colline dans la Floride, sa fortune est faite. Tout le monde ira voir cela.

Ce n'est pas tout le monde qui peut se permettre le luxe de Ponce de Léon, mais c'est tout le monde qui tient à y être vu dans la saison. Il faut pouvoir dire, en rentrant dans le Nord, qu'on y a été. Voici comment on s'y prend. On descend dans un hôtel aussi voisin que possible du Ponce de Léon. Le soir, on quitte à la dérobée son hôtel, richement caparaçonnée de soie et de diamants, et l'on se glisse dans la cour du grand caravansérail. De là à l'immense rotonde où se tient le concert il n'y a qu'un pas. On se promène dans les salons, dans les couloirs, on prend une chaise et, bien en évidence, on écoute la musique. Puis sur les dix ou onze heures on bat en retraite et l'on rentre chez soi. J'ai voulu un soir en avoir le net, et à neuf heures et demie ie suis allé au *Casa Monica* et au *Florida*

House. Une vingtaine de personnes tout au plus y occupaient le salon où se tenaient les quatre ou cinq musiciens engagés tous les soirs par le propriétaire de l'hôtel.

Entendu, à mon départ, à la station de Saint-Augustin :

— Tiens, vous aussi vous partez? dit un jeune homme à un ami qui venait d'installer sa femme dans le train de Jacksonville.

— Eh! mon cher, voilà quinze jours que je suis ici : ce Ponce de Léon est magnifique, mais cela vous coûte les yeux de la tête.

— Ah bah ! fit l'autre, quand votre femme vous demandera son argent de poche, vous déduirez l'« addition ».

En effet, tout est salé dans les hôtels américains, surtout l'addition.

A peu d'exceptions près, les garçons d'hôtel sont nègres dans tous les grands établissements. Pas de « duchesses » à Chicago, à Washington, ainsi qu'à Jacksonville et à Saint-Augustin. Vous êtes servis avec lenteur, mais avec intelligence et politesse.

Ces bons nègres ont des figures si gaies, si prévenantes! Ils sont si heureux de vivre, ils ont le caractère si bien fait! Cela vous réjouit le cœur

de les voir. Quand ils se regardent, ils rient. Quand vous les regardez, ils rient. Ces gros yeux blancs, en boules de loto, qui roulent naïvement dans l'orbite; ces deux rangées de dents blanches constamment à l'air, encadrées de grosses lèvres retroussées; cette démarche nonchalante, les pieds en dehors, la tête renversée; cette voix musicale, douce et sonore : tout cela vous fait oublier la couleur, et vous vous prenez à les admirer.

Quand un nègre voit un autre nègre encore plus noir que lui, il est au bonheur. Il le regarde d'un ton protecteur et l'appelle *noirot*.

Et qu'ils sont drôles dans leurs reparties !

Je m'étais un jour trompé de table à l'hôtel Everett, Jacksonville.

— Monsieur s'est trompé, me dit le nègre qui servait à la table où je m'étais assis.

Puis, indiquant le nègre qui servait à la table voisine, il ajouta :

— Voilà le *gentleman* qui sert monsieur d'habitude.

En effet, je reconnus immédiatement mon *gentleman*. Le fait est que tous les nègres se ressemblent. En distinguer un d'avec un autre, cela demande presque autant de perspicacité que pour reconnaître un gendarme entre deux gendarmes.

Je n'ai jamais vu de mémoire pareille à celle de ces nègres.

Comme je l'ai dit, les hôtels de la Floride sont envahis pendant l'hiver. A l'heure du dîner, vous compterez de six cents à mille personnes à table. Le nègre qui surveille les garçons connaît chacun de ses clients. La seconde fois que vous entrerez dans la salle à manger, il vous conduira à votre place sans jamais se tromper. Restez à l'hôtel un jour seulement, et revenez-y au bout d'un mois, non seulement il vous reconnaîtra, mais il pourra vous dire : « Monsieur était à telle et telle place la dernière fois qu'il était ici, mais aujourd'hui elle est occupée, je vais être obligé de lui en donner une autre. »

A la porte de la salle à manger, un petit nègre de seize à dix-huit ans prend votre chapeau et le place sur une étagère. J'en ai vu près de cinq cents placés ainsi sous sa protection. Vous sortez, et sans la moindre hésitation, il prend votre chapeau et vous le remet. C'est bien votre chapeau. Songez-y bien, c'est tout simplement merveilleux, et je vous donne le problème à résoudre. Cinq cents hommes que vous n'avez jamais vus, ou que vous avez vus une ou deux fois, vous donnent, en entrant dans une salle, leurs tuyaux de poêle à garder. Ils

sortent de la salle l'un après l'autre, et sans vous tromper une seule fois vous donnez à chacun le tuyau qui lui appartient. J'ai cherché, mais je n'ai jamais réussi à résoudre le problème.

Un autre nègre, placé dans le vestibule, ira, en vous voyant rentrer, chercher la clef de votre chambre. Inutile de lui dire votre numéro, il le connaît. Il ne vous a vu qu'une fois, mais cela suffit, il ne se trompe point.

Et les négresses! ces bonnes grosses réjouies, aux formes plantureuses, à la démarche souple, légère, gracieuse, à la taille fine, portant *tournures* et en ayant, ma foi, de fort pimpantes dans leur allure, coquettes, minaudières, le bonheur de vivre peint sur la figure, et qu'on finit par trouver jolies! J'en ai vu de belles, de magnifiques. Il faut les voir, le dimanche, vêtues de robes rouge écarlate, coiffées de chapeaux à immenses bords gaillardement retroussés sur le côté, s'éventant avec l'aise et la grâce de marquises.

Les hôtels n'emploient pas les négresses comme femmes de chambre. Malheureusement pour vous c'est encore les « duchesses » que vous retrouvez. Le mal n'est pas si grand que dans les hôtels de petites villes où ces demoiselles servent à table.

Elles n'ont, dans les bons hôtels, d'autres fonctions que de faire les chambres. Vous n'avez aucune espèce d'ordre à leur donner. Si vous désirez quoi que ce soit dans votre chambre à coucher, vous sonnez, et c'est un nègre qui vient chercher vos ordres.

Je me rappelle avoir, un jour, insulté une femme — certes bien sans le vouloir, mais enfin le crime n'en est pas moins abominable.

Voici le forfait.

Je me préparais à aller dîner en ville et je voulais de l'eau chaude pour me raser. J'avais déjà sonné trois fois sans obtenir aucune réponse. Impatienté, j'ouvris la porte dans l'espoir d'apercevoir dans le corridor quelque domestique assez obligeant pour aller me chercher l'eau en question. Au moment même une servante passait devant ma porte.

— Pardon, fis-je, pourriez-vous m'apporter de l'eau chaude ?

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Voudriez-vous, je vous prie, être assez bonne pour m'apporter de l'eau chaude... s'il vous plaît ?

— Pour qui me prenez-vous? répondit cette harpie. N'avez-vous pas une sonnette dans votre chambre?

Et, indignée, elle s'éloigna.

Je rentrai tremblant dans ma chambre, et craignis quelques instants qu'on ne vînt me donner l'ordre de quitter l'hôtel sur-le-champ.

Je me rasai à l'eau froide.

XXXIX

La valeur du dollar. — Une note de couturière. — Ce que les Américaines doivent dépenser pour leurs toilettes. — Pourquoi les Américaines vont en Europe tous les ans. — Prix courants. — Le mendiant et le nickel. — Les livres et les huîtres sont bon marché. — Les salaires. — « Mes moyens me le permettent. »

Si vous allez chez un changeur, il vous donnera cinq francs et quelques centimes pour un dollar. En Angleterre il vous donnera quatre schellings. Mais en Amérique, vous découvrirez vite que, pour un dollar, on n'obtient en nature que la valeur d'un franc en France ou d'un schelling en Angleterre.

L'appartement qui se loue quatre mille francs à Paris, et la maison qui se loue deux cents livres (ou quatre mille schellings) à Londres, se louent

quatre mille dollars à New-York à Boston, et à Chicago.

Une robe des plus simples, qu'une Parisienne aux goûts modestes paye cent francs, ne se vend pas en Amérique à moins de cent dollars (cinq cent quarante francs). Une robe de ville, qui coûte à Paris cinq cents francs, coûte à New-York cinq cents dollars. Un chapeau de cinquante francs se paye cinquante dollars. Le reste est à l'avenant.

Voici une note de couturière qui m'est tombée sous les yeux à New-York. Veuillez multiplier chaque dollar par cinq francs quarante centimes pour vous faire une idée juste de la note.

Robe de chambre	200	dollars.
Costume de drap	175	—
Sortie de bal	500	—
Amazone	180	—
Chapeau de ville	30	—
Chapeau de théâtre	50	—
Robe de soie noire	240	—
Robe de bal	650	—

J'additionne. Cela fait 2025 dollars. Je multiplie par 5,40 et j'obtiens pour le total de la note 10 935 francs. Il n'y a, dans cette note, ni manteaux, ni linge, ni chaussure, ni bonneterie, ni ganterie, ni mille autres petits détails de la toilette d'une femme, et ce n'est qu'une des deux,

trois ou quatre notes de l'année. Je suis convaincu qu'une Américaine qui se pique d'élégance doit dépenser, *si elle est bonne ménagère*, de vingt-cinq à trente mille francs par an pour sa toilette. Ajoutez à cela que l'Américaine se couvre la tête, les épaules et les bras de diamants et de pierreries de toutes sortes.

Un grand nombre d'Américaines vont tous les ans passer trois mois en Europe. Ce n'est pas une extravagance de plus, c'est par économie qu'elles quittent l'Amérique. En Europe, elles achètent toutes leurs toilettes pour l'année, et non seulement l'argent, qu'elles économisent en ne les achetant pas en Amérique, couvre les frais du voyage, mais leur laisse en poche un bénéfice net de plusieurs milliers de francs.

Une chambre d'hôtel au quatrième que vous payeriez à Paris cinq francs par jour, vous la payez à New-York cinq dollars. Le fiacre que vous payeriez un franc cinquante la course à Paris se paye un dollar et demi à New-York.

Le dollar n'a pas plus de valeur dans la plupart des villes moins importantes des États-Unis. Un omnibus d'hôtel qui, pour vous mener à la gare de chemin de fer, vous prend cinquante centimes

en France, et six pence (ou un demi-schelling) en Angleterre, vous prend un demi-dollar en Amérique.

La monnaie de cuivre existe en Amérique, mais si vous offriez un *cent* (un sou) à un mendiant, il vous le jetterait à la figure. Quand il demande l'aumône, il vous fait savoir ce qu'il lui faut : « Un *nickel*, s'il vous plaît ! » vous dit-il. Le *nickel* est une petite pièce proprette qui vaut vingt-cinq centimes. Le *cent* est parfaitement inutile aux États-Unis, si ce n'est pour acheter le journal du soir.

Il n'y a de bon marché au pays des dollars que les huîtres, et les livres anglais ou français qui ont été traduits... en américain.

Si les dpenses sont énormes en Amérique, je dois me hâter d'ajouter que c'est surtout l'étranger de passage qui en souffre. L'Amérique peut subvenir à ces dépenses, parce que ses recettes sont beaucoup plus considérables qu'en Europe.

Les places de 1200, 1500, 1800 francs sont inconnues en Amérique. Un employé de banque, un commis de magasin ont des appointements de cinq à dix mille francs. Un conducteur de chemin de fer touche de trois à quatre mille francs.

Dans les sphères plus élevées, dans les profes-

sions libérales, les traitements, comparés à ceux qui se touchent en France, sont aussi dans la proportion du dollar au franc. Un article de journal, qui se payerait en France 250 francs[1], se paye en Amérique 250 dollars (plus de 1250 francs). Une visite de médecin ne se paye pas moins de cinq à dix dollars. Je ne parle point ici des sommités qui demandent des prix fabuleux. Je connais des avocats qui se font de quatre à cinq, six et sept cent mille francs par an.

Tout le monde est bien payé en Amérique, excepté le vice-président des États-Unis.

Si j'ai parlé de la cherté de l'existence, c'est pour constater des faits, et non pas pour me plaindre. Je ne suis pas allé en Amérique comme touriste. J'y suis allé faire des conférences littéraires que Jonathan m'a fort bien payées, et chaque fois qu'un automédon me demandait un dollar et demi pour sa course, je me disais, comme M. Joseph Prud'homme : « C'est cher, mais, Dieu merci, mes moyens me le permettent ! » et je ne grognais point.

1. Et, à l'exception du *Figaro* de Paris, quel est le journal français qui payerait un article 250 francs

XL

Conclusion. — Réponse à la question des Américains. — L'état social en Europe et en Amérique. — La dette européenne et le surplus américain. — L'Américain n'est pas aussi heureux que le Français. — L'œuvre de Jonathan. — Un souhait.

« Eh bien, monsieur, que pensez-vous de l'Amérique ? »

Sans oser encore prononcer de jugement, je puis cependant résumer les impressions contenues dans ce petit volume, et répondre à la question traditionnelle des Américains.

Quand on songe à ce que les Américains ont pu faire en cent ans d'existence libre, il semble que rien ne saurait leur être impossible dans l'avenir, avec les ressources inépuisables qui sont à leur disposition.

L'Amérique double sa population tous les vingt-

cinq ans. Dans cinquante ans, elle comptera donc plus de deux cent millions d'habitants. Si, pendant ce temps-là, l'Europe ne continue à faire de progrès que dans les sciences, les lettres et les arts, et que la condition sociale de ses peuples ne s'améliore pas, elle sera à l'Amérique ce que la barbarie est à la civilisation.

Tandis que les Hohenzollerns, les Hapsburgs et les *Firebrandenburgs* passent en revue leurs soldats; tandis que les armées permanentes coûtent à l'Europe (en temps de paix) cinq milliards par an; tandis que la dette de l'Europe est de plus de cent milliards, le trésor public, malgré la corruption dont en parle, et qui existe en Amérique, le trésor public, dis-je, à Washington, a un surplus de neuf cent cinquante millions. Tandis que les gouvernements européens se creusent la tête pour trouver les moyens de faire face aux dépenses des monarchies, le gouvernement de Washington se demande ce qu'il pourra bien faire de l'argent qu'il a en caisse. Tandis que les dépêches européennes, contenues dans les journaux quotidiens du monde, donnent le compte rendu des revues, des mobilisations, des manœuvres militaires, des discours dans lesquels on rappelle aux peuples que leur devoir est de

servir un empereur d'abord et la patrie ensuite; des prières blasphématoires dans lesquelles on demande à Dieu d'accorder sa bénédiction aux soldats, aux sabres et à la poudre à canon, les dépêches d'Amérique se contentent — ce qui est peut-être monotone — d'annoncer le prix du blé et des bestiaux, et le cours des fonds publics sur les marchés américains.

Heureux pays, qui peut porter l'émotion à son comble au sujet d'une course à la marche, dans Madison Gardens, tandis que l'Europe inquiète se demande, à l'approche de chaque printemps, si deux ou trois millions de ses enfants ne vont pas être appelés à se couper la gorge, pour la plus grande gloire de trois empereurs en quête de distractions!

L'Amérique n'est pas seulement une grande nation géographiquement parlant, les Américains sont un grand peuple qui tient dans sa main ses propres destinées, qui apprend tous les jours, par l'usage de la liberté, à se gouverner plus sagement, et qui peut, grâce à la sécurité profonde dans laquelle il vit, consacrer tous ses efforts et tous ses talents aux arts de la paix.

L'Américain instruit et bien élevé est le plus

charmant des hommes; la bonne société américaine, la plus aimable, la plus hospitalière et la plus spirituelle.

Plus je voyage, cependant, plus je fais la connaissance de nouveaux peuples, plus je me sens affermi dans ma conviction que de tous les peuples de la terre le Français est le plus heureux.

Certes, l'Américain est sur le chemin qui mène à la découverte de tout ce qui peut contribuer au bien-être et au succès d'un peuple, mais il me semble avoir laissé à sa gauche le chemin qui mène au vrai bonheur. Ses joies intimes sont, je crois, plus factices que réelles.

Vivre trop vite n'est pas savoir vivre.

L'Amérique souffre d'une pléthore générale.

Jonathan lui-même se prend souvent à regretter de se trouver malgré lui entraîné dans cette course effrénée, et il prétend qu'il lui est impossible de s'en retirer. S'il était donné de vivre deux fois, je comprendrais qu'on consentît à vivre d'abord à l'américaine, pour pouvoir jouir tranquillement, pendant la seconde vie, des fruits récoltés dans la première. Ne pouvant vivre qu'une fois, le Français me semble avoir raison de profiter de l'occasion qui lui est donnée.

Si le Français pouvait être bien gouverné et vivre dans la sécurité, il ferait l'envie du monde entier.

On dit que les Américains aiment à se vanter. N'est-il pas permis à des hommes qui ont fait des merveilles de s'extasier devant leur œuvre?

On dit que leur excentricité leur fait à chaque instant faire des sottises. Ne vaut-il pas mieux avoir la liberté de faire quelques sottises que d'être mené en lisière? S'ils votent quelquefois comme des enfants, ils feront des progrès ; c'est en votant qu'on apprend à voter.

Y a-t-il, dans aucun pays de l'Europe, des mœurs plus réglées, un travail plus assuré, une éducation plus répandue? Y a-t-il un pays en Europe où vous puissiez trouver autant de richesses naturelles, autant d'énergie, autant de gens ayant la conscience de leur force intellectuelle et morale, autant d'écoles où l'enfant du millionnaire vient s'asseoir à côté de l'enfant du pauvre, autant de bibliothèques où l'homme en haillons peut venir lire l'histoire de son pays et s'inspirer des exploits de ses héros, autant de sociétés savantes, autant de journaux, autant de fondations charitables, autant de bien-être?

M. Ernest Renan, voulant un jour se faire prophète de malheur, a prédit que, si la France continuait à vivre en République, elle deviendrait une seconde Amérique.

Eh bien, c'est là tout le mal que je lui souhaite!

TABLE

A Jonathan.. I
I. — Découverte de l'Amérique présentée sous un jour tout nouveau. — Une anecdote sur le soleil. — Où est le centre de l'Amérique ? — Jonathan n'en revient pas encore, ni moi non plus. — L'Amérique est de la fantasmagorie toute pure. — Une lettre d'Amérique me décide à partir aux États-Unis.................................. 1
II. — Jonathan et ses critiques. — Un éminent Américain me donne un conseil salutaire. — Impressions de voyage. — Ce que le lecteur doit se contenter d'espérer y trouver. — Pourquoi Jonathan n'aime pas John Bull............. 8
III.. — Traits caractéristiques. — Un gentleman et un malotru. — Différentes manières de discuter les mérites d'un sermon. — Contradictions et contrastes. — Profane et sacré. — Les joueurs de *poker* à bord du bateau. — Un humble et zélé disciple du Sauveur. — L' « ouvre-toi, Sésame » de New-York, de Boston et de Philadelphie. — Le côté enfantin du caractère américain. — Les trois questions faites par Jonathan à tout étranger qui débarque en Amérique. — Préconception. — Requête d'un journaliste américain. — Pourquoi l'Anglais et le Français ne

font point à l'étranger qui les visitent de questions sur l'Angleterre et la France.......................... 13
IV. — Les types. — La beauté mâle. — Le type indien. — La seconde beauté des femmes de la Nouvelle-Angleterre. — Ce qui manque à la beauté des Américaines.......... 22
V. — Tout ce qui brille n'est pas or, surtout en Amérique. — Le dollar est l'unité du système métrique. — Jonathan est positif. — Comment il juge l'homme. — Ce qui fait mordre à l'hameçon. — Le talent sans argent est un meuble inutile. — Boston et Kansas.......................... 26
VI. — Les diamants. — Comment les diamants se gagnent et se perdent en faisant un faux pas. — Pourquoi les Américains jettent l'argent par les fenêtres et aux oreilles de leurs femmes. — L'avarice est un vice peu connu en Amérique. — Jonathan n'est pas l'esclave du tout-puissant dollar autant qu'on se plaît à le dire.............. 31
VII. — Notes sur les grandes cités américaines. — New-York. — Boston. — Visite à Oliver Wendell Holmes. — Washington. — Mount Vernon. — Philadelphie. — Chicago. — Rivalités entre ces villes. — Plaisanteries auxquelles se livrent les habitants des grandes villes rivales...... 37
VIII. — Les maisons américaines. — L'ameublement. — Le luxe. — Les clubs. — Une soirée au cercle des hommes de lettres. — Un objet d'aversion reconnu indispensable aux États-Unis. — Un tireur de première force. — Pan, dans le noir!...................................... 57
IX. — Propos mondains. — L'aristocratie de naissance aux États-Unis. — La société fashionable. — La plutocratie. — Les parvenus et les arrivés. — La société littéraire et artistique. — Le provincialisme. — Tous les Américains ont deux noms de famille. — Colonels et juges. — L'hospitalité américaine. — La tortue terrapène et le canard cru... 65
X. — Les « milliardaires ». — Liste de quelques grandes fortunes américaines. — La Bourse. — La maison d'un millionnaire. — Œuvres de bienfaisance. — Les rois de

la République américaine. — John Jacob Ier, II, III et IV. — Les rois du capital. — Dangers futurs.............. 75

XI. — La jeune fille américaine. — Sa liberté. — Ses manières. — Le respect de la femme. — Souvenirs de jeunesse. — La flirtation perfectionnée. — Le « boston ». — Pourquoi la jeune Américaine recherche la société des hommes. — Blasons européens redorés et retirés du mont-de-piété. — Les Américains du faubourg Saint-Germain. — Lady Randolph Churchill. — Mariage de décembre et de mai. — Thème rebattu des comédies américaines. — Un ange. — Le collodion révélateur. — L'héroïne de l'*Abbé Constantin*. — Ce que la jeune Américaine admire chez l'homme.. 82

XII. — L'émancipation de la femme. — L'extinction de l'homme. — Guerre à la barbe. — Des femmes de la bonne société nettoient les rues de New-York. — Ces dames se passent des messieurs et se donnent du bon temps.. 101

XIII. — La « pudibonderie ». — Paroles malséantes. — Transformation du vocabulaire. — Guerre aux nudités. — La *Vénus de Milo* n'échappe pas au courroux des puritains. — M. Anthony Comstock, général en chef. — Les Philadelphiennes. — Médisance ou calomnie?........... 109

XIV. — Le cousin « germain » de John Bull. — Une leçon salutaire. — Vengeances de femmes. — Bataille aux œufs pourris. — Une omelette peu succulente. — Passé au goudron et à la plume. — Description de l'opération. — Un mauvais quart d'heure. — Vengeance d'un pensionnat de jeunes filles. — Conseil municipal tenu par des femmes. — La position de la femme aux États-Unis. — Histoire d'une veuve et de ses deux filles....... 113

XV. — La toilette. — Mon pantalon gris clair a un succès fou en Pensylvanie. — La toilette des femmes. — Le *chic* et la distinction. — Chapeau kakatoès en colère. — La toilette de théâtre. — La toilette de bal. — Mesdames, jetez un voile sur le passé. — Les grenouilles et les

bœufs. — Intérêts et capital. — L'Américaine en fait voir à son mari de toutes les couleurs.................. 123
XVI. — L'esprit de bon aloi. — M. Chauncey Depew et le général Horace Porter. — L'humour délicat. — Corneille n'avait pas d'humour. — Une femme « sans père et sans proche ». — Mark Twain.............................. 128
XVII. — L'esprit en goguettes. — Un dîner au *Clover Club* de Philadelphie.................................... 135
XVIII. — Le journalisme. — Entreprises prodigieuses. — En-tête mirobolants. — « Expédié à Jésus. » — Madame trouve que son mari ne l'embrasse pas gentiment. — Jacob et l'échelle mystérieuse. — Nouvelles à sensation. — Comment un journaliste devint célèbre. — Potins. — L'assassin et les reporters. — Journalistes mouchards. — Maître Satan le bec dans l'eau. — Dix minutes d'arrêt au purgatoire. — Journaux français, anglais et américains. — Visite aux grands journaux. — Les journaux du dimanche. — Les journaux de province. — Tire-l'œil renversants. — Polémiques. — « Pulitzer et Dana. » — Journaux comiques et mondains. — Le *Detroit Free Press* et l'*Omaha World*. — Les revues américaines. 142
XIX. — Le reportage. — Rien n'est sacré pour le reporter américain. — Démolition du mur de la vie privée. — Votre mari ronfle-t-il ? — Saint Antoine et les reporters. — Je suis « interviewé », trépané. — Mon impresario s'endort sur le rôti. — Comptes rendus d'entrevues. — Le président des États-Unis et les reporters. — « Je suis l'« interviewer ».. 170
XX. — La littérature aux États-Unis. — La poésie. — Le roman. — L'essai. — La critique. — L'histoire. — Les humoristes. — Les journalistes. — Les livres pour la jeunesse. — L'avenir littéraire de l'Amérique........... 183
XXI. — Le théâtre aux États-Unis. — Les « étoiles ». — Les pièces françaises. — La troupe de M. Augustin Daly. — Le public américain. — Les salles de théâtre. — Programmes détaillés. — Une omission regrettable......... 188

XXII. — La religion des Américains. — Les sectes religieuses..— Pourquoi Jonathan va à l'église. — Entrrrez, mesdames et messieurs, c'est ici qu'on trouve le bonheur et qu'on fait son salut ! — Invitation irrésistible. — Les ésotéristes. — Pourquoi mourrait-on quand on peut être immortel ? — La recette. — Le docteur la Foi. — Un livre chaudement recommandé. — L'hypocrisie du dimanche. — Choisir une marchandise n'est pas l'acheter. — Grand Scott ! — La religion et la république font bon ménage en Amérique 198

XXIII. — La justice. — Comparaisons favorables à l'Amérique. — Procédure. — Un accusé payé comptant. — Chasse au criminel. — Les jurés et leurs privilèges. — Les lenteurs de la justice américaine. — Philanthropie mal comprise. — Seize minutes pour expédier un criminel. — Une anecdote inédite du « club des Sauvages » 208

XXIV. — La loi de Lynch. — Pendus, brûlés et fusillés. — Les geôliers ne répondent pas de leurs pensionnaires. — Le côté comique de la loi de Lynch 218

XXV. — Autour du mariage et du divorce. — Scènes de vaudeville et d'opéra-bouffe. — Un dentiste amateur..... 224

XXVI. — M. Grover Cleveland, président des États-Unis. — Une réception publique à la Maison-Blanche. — Une audience privée. — Pourquoi un Yankee s'abstint de venir avec moi. — Ce que le président coûte à la nation. — Madame Cleveland. — Sa popularité. — La vie à la Maison-Blanche 230

XXVII. — La politique. — Les partis. — Le gentilhomme et le politicien. — L'*honnête* Jean et le *joyeux* Roger. — Les Irlandais en Amérique. — Pourquoi les Américains sont en faveur de l'autonomie irlandaise. — Le maire de New-York et le drapeau vert. — Les Allemands Yankees. — Une bonne repartie. — La constitution américaine et le président. — Le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. — L'Angleterre est un pays plus libre que l'Amérique. — Les élections. — Une anecdote 239

XXVIII. — Les idées du colonel Ingersoll. — L'homme. — Sa vie. — Ses œuvres. — Un pasteur refuse de prendre la place du colonel en ce monde et en l'autre. — Robert Ingersoll ira tout droit en paradis.......................... 253
XXIX. — L'Américain ordinaire est extraordinaire. — Sa voix, ses habitudes, sa conversation. — Il écorche sa langue et vos oreilles. — Ne le jugez pas trop vite........ 266
XXX. — L'activité américaine. — Reflet sur les visages. — Touchez le bouton S. V. P. — Marché à domicile. — Tables magiques. — L'appareil digestif en danger. — Le rentier en Amérique. — Lois sur le travail. — Six jours de voyage pour aller banqueter. — Mon impresario me met sur les dents. — Un journaliste en voyage. — Pourquoi un Américain n'ose pas sortir la nuit en Angleterre. — « Ne m'attends pas pour dîner, je pars en Europe ».......... 270
XXXI. — Le « club du XIXe Siècle ». — L'activité intellectuelle. — Soirées littéraires. — Partout la lumière...... 289
XXXII. — Le climat pousse Jonathan à l'activité. — Le froid est sain. — Pourquoi l'ivrognerie est rare en Amérique. — Ne perdez pas de vue votre nez. — Conseils à l'étranger qui visite Jonathan en hiver. — Visite aux chutes du Niagara. — Bains turcs offerts gratis par la nature.......... 295
XXXIII. — Les excentricités de Jonathan. — L'Arc de Triomphe n'étant pas à louer, un Américain propose de l'acheter. — Le conseil municipal de Paris manque l'affaire. — Cathédrales à louer. — Compagnies d'assurance contre l'infidélité matrimoniale. — Association harmonique. — Enterrement d'une jambe. — Dispositions testamentaires d'un Américain qui espère faire défaut au jugement dernier...................................... 301
XXXIV. — Les annonces. — Merveilleuses réclames. — La réclame illustrée. — Un Yankee à la recherche d'une position sociale. — Son cœur et une chaumière. — Le directeur d'un cirque et le président des États-Unis. — Offres de mariage irrésistibles. — Un journaliste à tout faire. — On demande une Française gaie, jeune et jolie.

— Sirop pour calmer les nerfs. — Médecins ambulants. — Un avocat se recommande à messieurs les filous. — M. Phinéas Barnum, le roi des charlatans. — Rien n'est sacré pour Phinéas, le phénix moderne. — Mon impresario regrette de ne pouvoir engager M. Gladstone et lord Randolph Churchill.................................. 307

XXXV. — Les chemins de fer. — Les trains vestibules. — Hôtels à roulettes. — Fenêtres et ventilateurs et leur usage. — Un bourreau sans pitié. — Le conducteur et ses fonctions. — Perplexité d'un voyageur. — Grossièreté des employés. — L'actrice et le conducteur. — Un voyageur curieux. — Un nègre à gros appointements. — Commerce à bord. — « Pommes, oranges, bananes ! » — Le compartiment des nègres. — Changement de toilette. — Mêlez-vous de ce qui vous regarde !.................. 318

XXXVI. — Les domestiques de Jonathan. — Duchesses en disponibilité. — L'égalité mal comprise. — Lâcheté des hommes. — Les dames du plumeau. — Le cuisinier de M. Vanderbilt. — Les nègres. — Mariage de Pompée. — Où est mon habit? — Ces dames jouent du piano. — Les charges du *Charivari* enfoncées par la réalité. — Une dame désire position comme laveuse de vaisselle. — Pourquoi il est indispensable de ne pas se brouiller avec vos bonnes quand elles vous quittent.............................. 331

XXXVII. — La cuisine de Jonathan. — Le danger des couteaux d'acier. — Les Américains ne boivent que de l'eau. — Je découvre un serpent au fond de mon verre. — Le nègre me rassure. — La niche et la pâtée en Amérique. — Le menu. — De la soupe pour tout potage. — Les petits plats ovales. — La dinde et la sauce aux airelles. — Un plat peu appétissant. — Je me console en pensant que les bonnes vivent dans du coton. — A manger, pour l'amour de Dieu ! — Humbles excuses à mon maître d'hôtel.. 338

XXXVIII. — Les Américains en villégiature. — L'hôtel est le but du voyage. — Les caravansérails. — Jacksonville

et Saint-Augustin. — L'hôtel Ponce de Léon. — Les fauteuils à bascule. — La Floride. — « Good time! » — L'Américain ne s'ennuie jamais. — Tout est salé à l'hôtel, surtout l'addition. — Les nègres du Midi. — Mémoires prodigieuses. — Encore les « duchesses ». — Les négresses. — J'insulte une femme...................... 348

XXXIX. — La valeur du dollar. — Une note de couturière. — Ce que les Américaines doivent dépenser pour leurs toilettes. — Pourquoi les Américaines vont en Europe tous les ans. — Prix courants. — Le mendiant et le nickel. — Les livres et les huîtres sont bon marché. — Les salaires. — « Mes moyens me le permettent. ».................. 361

XL. — Conclusion. — Réponse à la question des Américains. — L'état social en Europe et en Amérique. — La dette européenne et le surplus américain. — L'Américain n'est pas aussi heureux que le Français. — L'œuvre de Jonathan. — Un souhait 366

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

